N° 946 48e Année T. CCLXXX 15 Novembre 1937

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. 50 — Étranger : 1/2 tarif postal, 7 fr. ; plein tarif, 8 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT

15 Novembre — 15 Décembre 1937

15 Novembre — 15 Décembre 1937 Tome CCLXXX

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVII

VOIES DE COMMUNICATION

—

J'ai célébré, dans une récente chronique, la volonté d'ordre sans laquelle on ne saurait maintenir et développer la culture intellectuelle. Bon gré, mal gré, notre époque doit demander assistance au « génie du catalogue ». Il ne suffit pas de s'enrichir; il faut classer, il faut voir clair, il faut pouvoir aller vite à l'objet que l'on recherche.

Cette condition confirmée, d'autres déjà sollicitent l'attention et réclament l'examen. Cette immense bibliothèque du savoir universel, ce grand monument de l'esprit humain, je le suppose donc en ordre, divisé en cent provinces par de larges avenues qui donnent elles-mêmes naissance à des milliers de venelles, puis à d'innombrables capillaires au long desquels une intelligence bien préparée, bien outillée, peut se mouvoir à l'aise. Je le suppose en harmonie et que vais-je apercevoir, à cet instant du miracle? Une foule de spécialistes qui ont, comme de patients carriers, suivi les galeries branchues, trouvé, creusé leur alvéole et qui travaillent dans cette retraite sans savoir et sans comprendre ce qui s'accomplit ailleurs, et souvent même ce que fait, ce que cherche le manouvrier qui besogne à quelques pas de là, dans la toute voisine cellule.

Je parlais souvent de ces choses à mon ami Charles Nicolle, qui fut non seulement un grand biologiste, mais encore une intelligence multiple, agile, ouverte à tout sens.

Grand inventeur, professeur écouté, bon administrateur, écrivain de valeur, il faisait mon admiration par l'ardente curiosité qu'il ne cessait de manifester et d'assouvir, tantôt au gré des voyages et tantôt au gré des lectures.

Charles Nicolle, nonobstant de si rares mérites, était un savant de la lignée pastorienne et qui ne désavouait pas les disciplines du XIX[e] siècle. Il marquait de l'éloignement pour tout ce qui, de près ou de loin, pouvait ressembler à la vulgarisation. Il tenait avec raison que le vrai chercheur doit se retirer de la cohue, refuser la publicité personnelle, ne perdre ni son temps ni ses forces à retourner aux rudiments pour endoctriner en vain les foules inattentives.

Pendant l'été de 1924, je fis, avec Charles Nicolle et son fils Pierre, un voyage en Méditerranée orientale. C'était à la fin de l'été, les nuits étaient brûlantes, radieuses, peu favorables au sommeil. Nous passions de longues heures à l'avant du navire, dans une solitude parfaite, et Nicolle me racontait ses rêves et ses travaux. Il venait d'achever les premières recherches sur les infections inapparentes et il préparait un mémoire uniquement destiné, dans son esprit, aux compagnies scientifiques. J'étais assez instruit des choses de la biologie pour comprendre l'importance de ces nouvelles découvertes et qu'elles représentaient ce qu'on avait dit de plus étonnant depuis la fin du grand Pasteur.

Quand cette belle confidence me parut achevée, j'adjurai Charles Nicolle de ne pas s'en tenir au mémoire savant et de composer un livre, un vrai livre large et clair. En d'autres termes, je pressai l'illustre chercheur non d'amenuiser et d'affaiblir sa pensée, mais de la rendre intelligible à tous les hommes cultivés qui souhaitent ardemment de comprendre le monde, à tous ces hommes qui sont parfois aussi de très savants spécialistes, qui ne consentent pas à demeurer captifs de leur spécialité, mais qui n'ont pas toujours le temps d'apprendre le langage technique et les méthodes intellectuelles des spécialités voisines.

Charles Nicolle m'écoutait avec bonne grâce et fut bientôt convaincu. Si j'ai fait quelque chose pour servir les idées de ce grand homme, ce n'est sans doute pas en écrivant les articles que j'ai publiés par la suite et non plus en prononçant dans maints endroits du monde des discours en son honneur; c'est le soir que j'ai pu l'incliner à faire, en faveur des autres intelligences, un geste d'alliance loyale.

Charles Nicolle a clairement exposé ses travaux et ses idées sur les infections inapparentes en deux ouvrages, notamment, d'ont l'un développe et complète l'autre: *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses,* puis *Destin des maladies infectieuses.*

Dans l'esprit du savant, ces livres étaient écrits sinon pour le grand public, du moins pour la foule des hommes qui possèdent une bonne culture générale. Or il s'est passé ceci : les livres de Nicolle ont été lus par toute la société savante. Les biologistes eux-mêmes ont cherché dans ces ouvrages un exposé lucide et concis. Les spécialités sont désormais innombrables. Vaste domaine que la biologie! J'ai pu constater, au cours d'entretiens répétés, que des savants, qui s'évertuent dans un département très étroit de la connaissance et qui ne lisent pas toujours les bulletins des sociétés auxquelles ils n'appartiennent pas, ont fait un accueil cordial à des livres simples, bien rédigés, où s'exprime entièrement une pensée accomplie.

Je le répète, il n'est pas question de la vulgarisation telle qu'on l'envisageait parfois à la fin du siècle dernier, il ne s'agit plus d'éblouir des âmes naïves avec ce qu'on appelait alors volontiers les merveilles de la science. Le problème est, après avoir classé méthodiquement l'énorme amas de connaissances, d'établir, entre les équipes, des relations raisonnables. Il faut que les vases communiquent, pour le salut de l'esprit. Il faut que les chercheurs, les savants, les lettrés, les artistes, sans renoncer à la retraite, — seule féconde, nous ne cessons de le proclamer, — parlent parfois le même langage et qu'ils se fassent mutuellement présent de quelque lumière.

C'est dans un tel dessein que j'ai publié, au printemps

dernier, une *Biologie de mon métier*. On aurait tort de croire que cet ouvrage s'adresse principalement aux écrivains, mes confrères. Il est fait pour tous les hommes qui ne renoncent pas volontiers à comprendre notre univers. Que les chimistes, les physiciens, les astronomes, les anthropologistes, les botanistes, les géologues, bref les spécialistes de toute sorte qui s'évertuent de par le monde, veuillent bien considérer qu'un tel ouvrage est une invitation courtoise et même fraternelle. L'avenir de la connaissance pourrait s'en trouver éclairci.

GEORGES DUHAMEL.

PHILOSOPHIE ET SCIENCE D'EXTRÊME-ORIENT

—

I

GÉNÉRALITÉS

L'Extrême-Orient, vu de près, révèle un manque d'unité extraordinaire. En Chine, selon les provinces, on rencontre des types physiques et des caractères aussi différents que peuvent l'être un Italien du Sud d'un Scandinave. Le pays est si vaste que les conceptions de la morale et de l'art peuvent varier selon les régions. Les écoles de peinture étaient modelées par le climat : celle du Sud, des vastes plaines monotones et grises à peine ondulées, voyait surtout les lignes et le dessin, celle du Nord les taches de couleurs. L'impressionnisme et le réalisme sont des produits du milieu comme toutes choses.

Au Japon, la civilisation, la religion, la philosophie, les beaux-arts chinois se sont acclimatés du VIIIe au XIVe siècle. Ils se sont certainement modifiés au fur et à mesure, mais du fait de sa situation insulaire, le Japon, après les avoir assimilés et développés, les a conservés intacts. Aujourd'hui par exemple le grand-bouddhisme a disparu en Chine et aux Indes. Il subsiste au Japon, parfaitement vivant. Bref, la civilisation nipponne est un plant obtenu par bouture du grand arbre chinois.

De même qu'aujourd'hui le Nippon sait copier minutieusement la civilisation occidentale, de même il a copié autrefois la civilisation chinoise. Il a accueilli les sa-

vants, les philosophes et les artistes chinois il y a dix siècles, comme plus tard il a fait venir d'Europe des médecins, des ingénieurs, des instructeurs militaires.

... La langue chinoise est enseignée aux enfants dans les écoles comme ici le latin. La culture et par suite la mentalité chinoises peuvent être considérées comme le soubassement de la mentalité nipponne.

La civilisation chinoise elle-même a une base très ancienne. D'après les travaux des savants occidentaux, le règne du premier empereur, du premier Auguste chinois se place trente siècles avant l'ère chrétienne. Mais beaucoup pensent que cette date peut être reculée. Le livre sacré *I-King* contient la doctrine de Fou-Hi, ce premier empereur (2.900 avant J. C.). De nombreux textes presque aussi anciens sont parvenus intacts jusqu'à nous. Il faut avoir vécu en Chine pour se faire une idée de la prodigieuse stabilité sociale et mentale de ce peuple. Les révolutions successives n'ont agité que la surface. Lao-Tseu et Confucius ont encore des descendants en Chine; certaines familles comptent deux ou trois mille membres. L'esprit de corps, de caste, de race qu'on y rencontre est probablement sans équivalent dans le reste du monde. On a l'impression que le temps, l'espace n'y existent pas.

Confucius et Lao-Tseu n'ont eu d'autre but dans leur vie que d'approfondir la doctrine de Fou-Hi. Lao-Tseu, après l'avoir pénétrée, a disparu sans laisser de traces. On raconte que c'est à la demande d'un soldat qui gardait la frontière qu'il écrivit le *Tao-Te-King;* puis il partit sur son bœuf noir. Il avait atteint ainsi le but suprême du sage : le silence, l'obscurité, le néant.

Confucius, après avoir exercé les fonctions de premier ministre et voyagé à travers toute la Chine, s'est acharné à déchiffrer *l'I-King* au cours des vingt dernières années de sa vie. « Pour la troisième fois, mon livre tombe en morceaux », dit-il à son disciple.

Après ces deux grands maîtres, une nuée de commentateurs, de glossateurs, de paraphraseurs apparaissent.

Ce sont eux que lisent en général avec le plus grand soin les savants occidentaux. Pourtant Lao-Tseu et Confucius n'avaient jamais prétendu innover, mais au contraire revenir à la tradition des ancêtres. A chaque instant, dans le *Tao-Te-King*, on rencontre des allusions à la faiblesse des modernes et à la grandeur des anciens. Déjà à cette époque, l'âge d'or est placé dans le passé lointain. On l'appelle le Tao. Le Tao, c'est littéralement la route, la bonne voie, la voie de l'instinct; c'est aussi l'état bienheureux où se trouvent les simples d'esprit, les ignorants, les primitifs.

Si nous voulons trouver la base de la philosophie et de la science chinoises, il nous faut revenir à tout prix vers la doctrine datant de 2.900 avant J.-C. ou aux textes plus anciens.

D'abord, l'*I-King,* le livre sacré contenant la doctrine de Fou-Hi. Il en existe un grand nombre de traductions anglaises et françaises. Citons, parmi les principales, celles de Philastre, Legge, Douglas, Terrien, de Lacouperie, de Harlez. Elles sont faites avec soin, mais leur défaut est d'être trop littérales. Or, les mots ont beaucoup changé de valeur au cours des siècles. Le mécanisme mental des hommes de cette haute antiquité semble n'être pas le même que ceux des modernes. D'ailleurs, au physique, ils étaient assez différents de nous. Leur taille était supérieure à la nôtre, leur mâchoire portait un nombre plus considérable de dents. On peut affirmer que leurs yeux ne voyaient pas les mêmes couleurs. Si l'on en croit leurs observations scientifiques, ils ne voyaient pas bien l'indigo et le violet.

Quoi qu'il en soit, l'*I-King* est le livre qu'il faut considérer tout d'abord. On dit communément que c'est un traité cosmologique. C'est vrai. Mais il ne faut pas oublier que, pour les Anciens Chinois, la structure de l'univers était identique à tous les niveaux.

Ce qui s'applique au système solaire s'applique également à l'atome. L'*I-King* serait donc plutôt, transformé en langage moderne, un traité d'énergétique. C'est aussi un traité de divination.

La divination est ce qui en Extrême-Orient correspond à la science. Le mot science est proprement intraduisible en chinois. La science, la philosophie, la divination, la médecine ne font qu'un. On ne pouvait parvenir à la sagesse si l'on ignorait la médecine. On ne pouvait pratiquer la médecine si l'on ignorait la philosophie. Tous les grands empereurs étaient à la fois philosophes et médecins.

La profession de médecin, si souvent ridiculisée en Occident, est toujours exaltée en Orient. Moins aujourd'hui, où l'on trouve au Nippon tant de médecins diplômés des Universités que beaucoup sont sans emploi, et que d'autres sont très heureux d'être attachés à des familles bourgeoises où ils ont une situation intermédiaire entre celle de nurse et de précepteur. Le prestige de la profession se ressentira sans doute gravement de cet état de choses.

Mais, il n'y a pas encore bien longtemps, on parlait aux grands médecins traditionnels dans des termes qui révèlent l'importance de leur rôle dans le passé. On leur disait « Kokusyu », Sauveur de la Nation.

Le canon de l'empereur Houang Ti est le traité le plus ancien de la médecine chinoise. Il a paru en 2640 avant J. C. La plus vieille édition, peut-être même est-ce l'originale, est conservée comme trésor national dans le temple Ninnazi, à Kioto. On ne la trouve plus en Chine.

Le canon de l'empereur Houang Ti donne le résultat de toutes les recherches entreprises par les savants de la cour en physiologie et en médecine. Rien de moins scientifique, au sens moderne du mot, que sa présentation. Pourtant les grands maîtres actuels d'acupuncture du Nippon affirment qu'ils y recourent toujours pour les cas difficiles.

A notre sens, ce traité, joint à *l'I-King*, suffit pour étayer une reconstruction de la philosophie biologique chinoise.

On peut y ajouter, bien entendu, le *Tao-Te-King* de Lao Tseu et le *Tch'ouen-ts'icou* de Confucius, mais, une fois compris le fond des deux premiers ouvrages, la philoso-

phie de ces deux grands maîtres (venus deux mille ans plus tard) s'éclaire merveilleusement. Il n'en est pas de même en prenant le chemin inverse. On passerait sa vie à méditer sur les maximes du *Tao-Te-King* et du *Tch'ouen ts'ieou* sans parvenir à une conclusion pratique.

Fou-Hi ét les premiers empereurs étaient des souverains remarquables. Ils étaient philosophes dans leur vie quotidienne. Mais à cette époque, l'écriture n'existant pas, les hommes communiquaient entre eux au moyen de cordes nouées. Il ne faut donc pas rechercher dans ces ouvrages préhistoriques une dialectique savante qui ne pouvait pas se concevoir. D'ailleurs, même aujourd'hui, en Extrême-Orient, le syllogisme n'est pas utilisé. Un homme du peuple ne comprend pas ce mode de raisonnement. Il saisit la pensée des autres, d'instinct, à travers quelques mots. Il est inutile de lui donner de longues explications. Tous les Européens qui ont vécu au Nippon ou en Chine ont pu se rendre compte de l'extraordinaire faculté de compréhension des boys indigènes. Au contraire, les domestiques occidentaux nous semblent très mal doués à ce point de vue.

Aussi serait-ce une tentative parfaitement inutile qu'exposer la philosophie biologique d'Extrême-Orient à la manière orientale, et nous en tenir à un commentaire plus ou moins savant des traités de base. On ne peut pas ne pas tenir compte des différences qui existent entre les mécanismes mentaux.

Par exemple l'*I-King* comporte 64 symboles sacrés, obtenus par permutation des 8 symboles de trois traits qui sont autant de formules traduisant l'ordre universel. C'est le rêve des grands philosophes d'Occident que nous voyons concrétisé.

Prenons le symbole Kan, formé d'un trait horizontal, intercalé entre deux doubles traits. Il symbolise la chute, l'eau, la vertu, la communication, la pénétration, le second fils, etc. Pour les modernes, cela n'a pas de sens. Ils sont habitués à distinguer constamment le domaine matériel du domaine moral. La formule H^2O, qui repré-

sente l'eau dans la science occidentale, correspond à la formule Kan. Mais uniquement au point de vue chimique. Il serait absurde de penser seulement traduire la vertu par le même terme ou un terme analogue. Nous avons perdu cette faculté — merveilleuse et gênante — de voir les relations entre les choses, les hommes et les forces invisibles. La science moderne nous a affranchis en ce sens. La vertu n'a plus son correspondant dans la nature. Nous ne savons pas la reconnaître. Les Anciens Chinois la reconnaissaient dans l'eau. Leur idéal était le silence, la docilité, la limpidité de l'eau. Ils faisaient remarquer, notamment Lao-Tseu — que l'eau prend la forme de tous les vases dans lesquels on la met, qu'elle se tient toujours dans les lieux les plus bas — elle est modeste. Mais, par contre, rien n'est plus puissant que l'eau de la nature. Elle parvient à user les rochers les plus durs. Elle domine tout, même le feu. Elle se trouve partout, chez les végétaux, chez les animaux, chez l'homme; elle est un aliment indispensable à la vie. Rien ne l'arrête, elle traverse tout, connaît tous les milieux, et par suite elle comprend tout. Modestie, silence, puissance irréductible (elle supporte des pressions considérables sans diminuer de volume), ces qualités sont les plus précieuses à acquérir pour l'homme. Le symbole Kan, qui personnifie l'eau, personnifie aussi la vertu.

Il n'est pas besoin de donner ces explications à un esprit oriental. Cela lui semble évident. Par la méditation, il arrivera à lier entre elles toutes les significations d'un symbole. Il comparera les symboles entre eux et leur découvrira à leur tour des parentés insoupçonnées.

.. C'est un jeu mental, tout comme la science moderne est un jeu intellectuel. A la fin, lorsqu'il possédera le sens profond de tous les symboles, il pourra pratiquer la divination.

La divination n'est que la découverte des liens cachés entre les choses. Elle ne révèle rien de surnaturel. Les 64 symboles de l'*I-King* déterminent en somme 64 catégories d'évolutions. Un être ou un phénomène donné se placeront dans l'une ou l'autre. A partir de ce moment, — si

la détermination a été faite convenablement — l'avenir de l'être ou du phénomène est parfaitement déterminé. A vrai dire, pour le sage oriental, ce n'est pas l'avenir qu'il voit, c'est le présent. Le temps n'est jamais mentionné dans la science orientale. Le poids non plus, ni la quantité.

Nous verrons, en exposant la biochimie d'Extrême-Orient, qu'on n'y fait jamais appel à la balance. C'est ce qui se passait en Europe avant Lavoisier. Mais il ne faut pas croire pour cela que la précision fasse défaut. Au contraire. La biochimie extrême-orientale a sa base non pas dans un système C. G. S. (centimètre-gramme-seconde) ou autre, mais dans les qualités plus immédiates *In* et *Yang* que révèlent la forme, la couleur, etc... Ces qualités peuvent remplacer les qualités pondérables. D'ailleurs, dans la chimie moderne même, il arrive qu'on détermine la teneur d'une solution d'iode par exemple d'après la couleur et non d'après l'analyse. Ou bien, fait plus banal, on déterminera la quantité de sodium dans l'organisme d'après la couleur du sang.

Nous n'avons pas dit ce que représentent dans les symboles chinois les grands traits et les traits doubles. Il n'existe que ces deux catégories de signes. Leurs combinaisons, et leurs permutations deux à deux, trois à trois, sont au nombre de 64. Les grands traits et les traits doubles présentent donc des éléments communs à tous les êtres et à tous les phénomènes, puisque ces 64 formules sont censées traduire tout ce qui existe. Les grands traits sont les signes *Yang* (*Yo* en japonais) les traits doubles sont les signes *In* (*In* en japonais).

Qu'est-ce que *Yang* et qu'est-ce que *In*? Ce sont les deux principes initiaux qui constituent le monde selon la conception d'Extrême-Orient. Tout va par action et réaction dans tous les domaines. *Yang* est l'action, *In* est la réaction. La réaction est toujours liée à l'action, c'est la raison d'être de celle-ci. Pour marquer cette dépendance, les Anciens Chinois avaient des petits bâtons quadrangulaires, appelés bâtons de Logos, dont une face était

unie, symbolisant le principe *Yang*, — et dont la face opposée marquait une solution de continuité, symbolisant le principe *In*. Les maîtres faisaient manier à leurs disciples ces bâtons, au nombre de trois ou de six, et leur faisaient former les diverses combinaisons relatées dans l'*I-King*. Lao-Tseu et Confucius ne disposaient pas d'autres moyens de pénétrer la philosophie de Fou-Hi. En principe, pour un esprit oriental habitué, héréditairement, à la méditation, ces moyens matériels suffisent. Il n'est pas besoin de longues explications. Çakya Bouddha, prêchant un jour devant ses disciples, leur dit en leur montrant une fleur : « Je vous cède aujourd'hui tout le secret de notre philosophie. » Un seul montra par son sourire qu'il avait compris. — C'est bien, lui dit le Bouddha, je te permets désormais d'enseigner à ma place.

S'expliquer par syllogisme, séparer nettement l'hypothèse de la conclusion comme dans un théorème, c'est insupportable pour un Oriental. Essayons pourtant de donner une signification provisoire des mots *Yang* et *In*.

Il y a une douzaine d'années, un groupe de savants allemands, curieux de la philosophie et de la science extrême-orientale, fit demander, par l'intermédiaire de l'ambassade au Ministère de l'Instruction Publique de Tokio, le sens exact de ces deux mots. Un grand nombre de lettres furent échangées sans grand éclaircissement. A la fin, la meilleure traduction trouvée fut : *Yang* = positif, *In* = négatif.

Tels sont en effet les sens de *Yang* et de *In* (ou Yo et In), mais il y en a une infinité d'autres. Si on pouvait les énumérer, on connaîtrait la science et la philosophie d'Extrême-Orient. Le but de toutes les études traditionnelles est justement d'arriver à savoir ce que signifient, dans tous les cas, Yang et In.

En métaphysique, *Yang* sera la matière et *In* sera l'esprit. En biologie, *Yang* sera le règne animal et *In* le règne végétal. Mais *Yang* sera aussi la nature de l'homme, comparée à celle de la femme *In*, ou bien encore le globule rouge comparé au globule blanc.

Les sociologues occidentaux ont attiré depuis long-

temps l'attention sur les classifications primitives extrême-orientales : animaux, végétaux, corps célestes, corps inorganiques, couleurs, sons, directions de l'espace, etc., qui entrent dans une sorte de cadre à deux divisions, *Yang* et *In*.

Comme on retrouve chez les Chinois le même genre de classification des êtres et des phénomènes que chez les tribus sauvages d'Australie, d'Amérique et d'Afrique, ce serait une preuve de l'extrême antiquité de la « science » chinoise. Il est permis de penser que Fou-Hi avait réuni des données déjà très anciennes.

Nous touchons en même temps à une différence remarquable entre la science extrême-orientale et la science occidentale. Celle-ci est une réaction contre l'instinct, en même temps qu'un acte de foi dans la vie consciente et dans la raison. Les sages et les savants de l'Ancienne Chine au contraire n'ont eu d'autre but que de perfectionner l'intuition, le magnétisme mental instinctif de leurs ancêtres les primitifs.

Chose extraordinaire, ils sont parvenus par ce chemin à des résultats remarquables. En physiologie et en médecine, ils ont réalisé les mêmes découvertes que la science moderne, avec une avance de quelques milliers d'années. L'opothérapie, la sérothérapie, la circulation du sang, étaient connues dès la plus haute antiquité. L'acupuncture et la moxation, qui connaissent aujourd'hui en Europe un certain succès, remontent à une époque préhistorique. Par un étrange retour des choses, les civilisés reviennent à penser comme les « sauvages ».

L'engouement est tel aujourd'hui, surtout au Japon, pour la culture occidentale, qu'il semble que l'Orient et l'Occident marchent ensemble vers une unification parfaite du monde : matérielle et morale. Pourtant la réalité est tout autre. Tandis que l'influence matérielle de l'Occident est considérable, son influence morale est faible. Sans parler de la Chine, beaucoup moins modernisée, le Nippon a toujours la même ligne de conduite traditionnelle. Le clergé, les militaires, les artistes, les écrivains

que le peuple prend pour guides ont sensiblement la même mentalité qu'autrefois.

On a importé depuis soixante ans toute la littérature, tous les beaux-arts, toutes les sciences mécaniques et bio-chimiques d'Occident. On a répandu l'instruction à tel point qu'il y a aujourd'hui dans les carrières libérales un encombrement pire qu'en Europe. Pourtant les goûts profonds n'ont pas changé.

On compte par exemple à Tokio vingt mille maîtres et maîtresses de fleurs. Les maîtres de fleurs ne sont pas, comme leur nom pourrait le laisser croire, des jardiniers, ce sont des artistes, des philosophes. L'art des fleurs est l'art national par excellence, mi-décoratif, mi-moral. Les fleurs jouent un rôle immense dans la vie du peuple nippon.

Le Nippon est un pays insulaire, géographiquement et moralement. Il est peu communicatif. La peinture traditionnelle nipponne, la plus estimée, est monocolore, abstraite, silencieuse. Une exposition de peintures ou d'arrangements floraux au Nippon est une communion religieuse. Personne ne parle ni ne bouge.

La politesse aussi est muette. Le silence est la forme la plus élevée de l'admiration et du respect.

L'enseignement, l'éducation doivent comporter le moins de paroles possibles. Les Occidentaux en visite dans les écoles ne manquent pas d'être frappés par le silence et l'immobilité des enfants japonais.

Lao-Tseu résume parfaitement l'idéal oriental en une forme lapidaire : « Instruire sans parler, être utile sans agir. » (*Tao-Te-King*, XLIII.)

Tandis que la science et la philosophie occidentales ont un but : savoir, la science et la philosophie orientales (si l'on peut employer le mot science, qui n'a pas de correspondant en chinois ni en japonais), ont le but opposé: oublier. En Occident, on cherche à organiser la vie d'une manière positive. En Orient, on tâche d'oublier qu'on vit. Il faut arriver à oublier toutes les connaissances humaines, qui sont illusoires et qui ne durent

qu'un instant. Le silence est pour l'homme l'attitude la plus belle, la plus noble et la plus sage.

C'est pourquoi les savants Extrême-Orientaux se sont tus jusqu'ici.

> Celui qui voit clairement le Tao paraît plongé dans l'ombre...
> Celui qui est avancé dans le Tao paraît arriéré...
> Celui qui est à la hauteur du Tao paraît bas.
>
> (*Tao-Te-King,* XLI.)

II

LA MÉDECINE

L'Européen voyageant en Chine ne peut pas se faire de la médecine d'Extrême-Orient une idée bien élevée. Il rencontre partout un grand nombre de médecins ou soi-disant tels, dont chacun prétend posséder le secret de la véritable science médicale, mais ils se livrent sur les patients à des pratiques plus étonnantes les unes que les autres et qui se contredisent formellement. En effet, l'exercice de la profession médicale est libre comme celui de n'importe quelle profession et il n'est pas rare de voir des coiffeurs médecins, ou des cuisiniers chirurgiens. Mais ce n'est là qu'un premier sujet d'étonnement. Au bout de peu de temps, on s'aperçoit que ces praticiens ne connaissent pas le premier mot de l'anatomie, que par suite ils ignorent tout de la physiologie et que même ils ne font pas une distinction nette entre les causes matérielles et constatables et les causes imaginaires. Les maladies sont souvent mises sur le compte d'influences maléfiques, invisibles et inévitables, ce qui est un moyen commode d'excuser l'impuissance des guérisseurs. Bref, pas plus que la profession n'exige de connaissances spéciales, la notion de cause n'est dégagée des superstitions.

Les savants allemands qui ont voulu étudier méthodiquement les ordonnances chinoises se sont trouvés déroutés devant la quantité des contradictions, et les travaux considérables qui ont été entrepris par nombre d'Occidentaux dans ce domaine n'ont abouti pratiquement à rien.

La médecine chinoise a été importée au Japon du IXe au XIVe siècle, à une époque où elle se trouvait dans un état moins chaotique qu'aujourd'hui, mais tout de même loin de celui où elle était au temps des grands empereurs-médecins des premières dynasties. C'était en effet chose courante à cette époque de voir les empereurs et les premiers ministres se passionner pour les recherches physiologiques et médicales. Le *Ni-King* n'est qu'un recueil de compte rendus d'expériences entreprises par Houang-Ti et ses célèbres collaborateurs. La biologie et la médecine paraissaient être l'échafaudage indispensable à la solidité de la philosophie. Nul ne pouvait se dire philosophe s'il n'était pas médecin, et il semblait évident que la connaissance de soi-même devait commencer par celle de son corps.

Comment en est-on arrivé aujourd'hui à un pareil degré de décadence! Ainsi, pendant la grande épidémie de peste de Canton, en 1895, on trouva bien, pour résister aux progrès du mal, de changer la date du nouvel an et de la reporter trois mois en arrière! Le génie de l'épidémie, se voyant arrivé à Canton avec une telle avance, ne manquerait pas certainement d'aller faire un tour ailleurs, — ou, plutôt, l'excitation alimentaire des fêtes manquerait pour le soutenir.

Il existe pourtant en Chine, encore aujourd'hui, de grands médecins traditionnels. Mais ces maîtres, réfractaires à l'influence scientifique occidentale, répugnent à faire part de leurs connaissances. Ils se conforment au précepte des vieux sages chinois ; « Cachez la vérité. » Tous se considèrent comme liés par cette morale du silence que nous avons déjà rencontrée au Japon, et qui est encore très vivace aujourd'hui, malgré les bouleversements de la société moderne. C'est parce que la médecine extrême-orientale n'est pas seulement une science matérialiste et qu'elle est fortement imprégnée de la philosophie de Taikyoku que ceux qui en possèdent le sens se refusent à le divulguer. Justement parce qu'elle est une sorte de thérapeutique morale prenant son appui, non seulement sur les données matérielles physico-

chimiques, mais sur les principes philosophiques de la divination, elle s'est facilement déformée en passant dans les milieux populaires, pour en arriver à un chaos extraordinaire de superstitions. Sa base profonde pourtant est simple et nous y retrouverons les mêmes principes et les mêmes actes de foi que nous avons déjà vus dans les théories de l'Etre et de la connaissance. Nous y verrons exprimées sous une forme voisine la grande loi In-Yang, les influences du milieu et les réactions de l'organisme, la conception primitive de la perfection de la nature.

Son rôle ne sera pas toujours et dans tous les cas de libérer l'homme de ses souffrances le plus vite possible, bien qu'elle possède dans ce domaine des moyens tels que la moxation et l'acupuncture, extrêmement puissants. Son but idéal sera d'amener progressivement l'homme et sa race à reconnaître le rythme mystérieux de l'univers, à retrouver par son instinct le mode de vie que possèdent dans leur pleine santé les animaux sauvages et que son intelligence lui a fait oublier, à faire de son être — corps et âme — un reflet fidèle de Taikyoku, ce qui aux yeux des anciens est la santé véritable.

Quelles que soient les hypothèses admises en ce qui concerne l'origine de l'homme, nous sommes obligés de constater aujourd'hui que les diverses races réparties à la surface du globe se différencient par une foule de caractères. Bien que la biologie occidentale ne se soit pas attachée à exprimer scientifiquement ces différences, elles apparaissent manifestes aux yeux du premier venu. Pour nous, instruits de la chimie d'Extrême-Orient, la forme du visage et la couleur de la peau, les rapports des divers segments du corps, qui varient selon les continents et les pays, nous dévoilent des constitutions chimiques différentes.

Sans analyser, par la simple vue, nous constatons la diversité des caractères qu'imprime au corps humain la fixité des divers milieux. Pourquoi les yeux des Jaunes sont-ils bridés, tandis que leurs narines sont dilatées?

Pourquoi le teint des races nordiques est-il plus rouge que celui des races du Sud? Pourquoi la couleur, la consistance et le dessin de la chevelure se modifient-ils en même temps? Pourquoi surtout le tempérament, le caractère, les goûts et les aptitudes, bref la manière d'être, se révèlent-ils si différents lorsqu'on se déplace de l'Est à l'Ouest? Nous sommes obligés de constater que l'espèce humaine manque d'unité et qu'elle semble étroitement dépendante du milieu. Comme les animaux, mais beaucoup plus qu'eux à cause de la variété de ses habitudes, l'homme subit les influences extérieures. Lorsque nous disons que l'homme peut s'adapter à tous les climats, nous exprimons en même temps la facilité qu'il possède de se modifier sous l'influence de ces climats. Lorsque nous disons que l'homme est omnivore, nous disons en même temps qu'il n'a pas de régime alimentaire bien défini, et que tel ou tel régime est capable de modifier sensiblement sa nature.

Nous avons toujours les yeux fixés sur les modifications que nous faisons subir au milieu qui nous entoure, au relief du sol, au régime des eaux, à la végétation, mais nous avons tendance à oublier que le milieu a déjà le premier imprimé sur nous ses caractères. Ce n'est pas l'homme qui fait le milieu, c'est le milieu qui détermine l'homme.

La loi fondamentale de la médecine d'Extrême-Orient s'exprime en quatre mots : « Sin do hu zi », ce qui signifie à peu près : « l'homme et la nature ne font qu'un », ou : « la nature est la mère de l'homme ». Le corps humain, dès la naissance ou même dès le moment de la conception, emprunte aux règnes végétal, animal et minéral, tous les éléments dont il a besoin pour sa constitution. En d'autres termes, il n'est que de la nourriture transformée. « Vous n'êtes que de la nourriture transformée. Connaître votre nourriture c'est connaître ce que vous êtes, ce que vous étiez depuis votre naissance, et, dans une certaine mesure, ce que vous serez. »

La place que tiennent dans l'alimentation la viande,

les céréales ou les fruits, varie grandement lorsqu'on se déplace du Nord au Sud. Dans les pays froids, l'homme est presque exclusivement carnivore; le milieu ne lui fournit que peu de végétaux. Autrement dit, sa nourriture est très *Yang* pour lui permettre de résister aux influences *In* du climat froid, et elle ne devient saisonnièrement un peu *In*, par l'adjonction de quelques racines, que lorsque l'atmosphère s'est un peu réchauffée et est devenue relativement *Yang*. Dans les pays chauds, l'homme est au contraire presque exclusivement végétarien. S'il mange un peu de chair, c'est le plus souvent de la chair d'herbivore et il faut qu'il en soit ainsi, car sous un climat très *Yang* on ne peut qu'assimiler davantage de *In* pour équilibrer son influence. Partout, nous l'avons vu, se manifeste cet équilibre entre les activités *In* et les activités *Yang*, la vie ne se conçoit pas sans une réaction incessante entre le *In* et le *Yang*.

D'ailleurs, sous un même climat, peuvent se présenter des milieux différents bien que voisins. Ainsi la montagne et la plaine. Dans la montagne, les facteurs *In* dominent: froid plus vif, eaux plus abondantes, pression atmosphérique moindre, etc... Par suite, l'alimentation marquera une prédominance des produits animaux *Yang* et une carence des produits végétaux *In*. La chair salée, fumée, soumise à des influences *Yang*, le beurre, le lait, soumis à l'influence *Yang* du sel et du temps qui le transforme en fromage, seront à la base de la nourriture. En même temps, les fruits, aliments très *In* par le sucre qu'ils contiennent, seront diminués ou supprimés. Le milieu *In* d'ailleurs ne peut pas les produire, puisqu'ils sont *In*.

Ces différences tenant au milieu finissent par passer dans l'organisme de l'homme après un temps plus ou moins long. Celui-ci devient un reflet du milieu, tout en réagissant contre lui. A la fin, les différences entre les races se fixent et il devient difficile de lutter contre elles. Bref, quel que soit l'endroit où il vive, l'homme se modèle d'après la nature qui l'entoure. De même que son âme est une miniature de Taikyoku ou plutôt Taikyoku lui-même, son corps est fait à la même image. Les activi-

tés *In* et *Yang* luttent éternellement dans son petit univers, comme elles s'affrontent dans le grand depuis le commencement du monde.

Dans les échanges avec l'organisme, les aliments végétaux, l'eau, l'atmosphère, représentent les facteurs *In;* les aliments animaux, les produits de la mer, les produits salés en général, représentent les facteurs *Yang*. Les premiers ont une fonction d'oxydation, les seconds s'opposent à cette oxydation. La santé résulte du bon équilibre entre ces fonctions antagonistes. Concourent à ce bon équilibre toutes les modifications automatiques des produits du milieu, telles que la diminution des récoltes de fruit durant les années peu ensoleillées (*In*) ou bien au contraire la teneur plus forte du miel en glucose (*In*) après les étés très chauds (*Yang*). De même la teneur en matières azotées (*Yang*) n'est pas la même pour le blé d'hiver que pour le blé d'été; elle est plus faible pour ce dernier.

Cet équilibre semble détruit le plus souvent par la faute des facteurs physiques. Le coupable d'une maladie sera par exemple un refroidissement ou un excès de chaleur. On imaginera par suite, pour remettre tout en ordre, des moyens physiques aussi, comme les frictions, les saignées, les opérations. Mais au fond peu importe la manière dont l'équilibre a été rompu et les moyens mis en œuvre pour le rétablir. Ce qui importe, c'est de savoir quelle est l'influence *In* ou *Yang* qui s'est fait sentir trop forte à un moment donné, et sous quelle forme l'activité *In* ou *Yang* supplémentaire devra être réintégrée à notre organisme pour le rétablir. Souvent ce sera sous la forme physique, mais souvent aussi, si l'on veut un résultat durable, ce sera sous la forme chimique, principalement les aliments.

Il en sera ainsi, selon la conception médicale d'Extrême-Orient, parce que la nourriture est le mode principal d'assimilation du milieu. Comparées à celles de la nourriture, les variations des autres facteurs en effet sont relativement faibles. La composition de l'air, de l'eau, ne

varie guère lorsqu'on change de pays. Mais surtout il faut considérer que ces différences, si elles existent, sont intégrées dans les aliments végétaux et animaux. Le végétal et l'animal ont capté durant leur croissance, dans l'atmosphère qui les entoure, les activité impondérables telles que le degré hygrométrique, la résistance électrique, la pression, la température, etc., qui caractérisent celle-ci. Ils sont représentatifs non seulement de la composition du sol, mais de toute la nature au milieu de laquelle ils ont vécu. Si nous les assimilons, nous assimilons du même coup leur milieu.

Rangés par ordre d'importance, les facteurs du milieu seront donc : aliments végétaux, aliments animaux, aliments minéraux, atmosphère.

Etudions maintenant en particulier les aliments.

§

Sous tous les climats, les céréales tiennent dans l'alimentation une place privilégiée. Par la quantité d'abord: elles représentent en poids plus de la moitié de la nourriture totale. Par la qualité ensuite: elles forment les aliments de choix propres aux travaux intellectuels comme aux travaux de force. Un travailleur des champs consomme plus de pain qu'un ouvrier des villes. Au Japon et en Chine, le riz fait le fond de tous les repas. On lui ajoute, selon la saison, un peu plus de poisson ou un peu plus de légumes, mais sans cette céréale, il serait impossible de vivre.

Nous devons rapprocher des céréales toutes les graines que nous consommons sèches, telles que haricots, pois, lentilles, fèves, etc., qui possèdent comme elles une grande valeur énergétique.

Pour nous faire une idée de ce que doit être une nourriture normale de l'homme, il ne faut pas nous placer dans des conditions particulières de temps et de lieu. Chaque époque a ses modes de cuisson des aliments et ses aliments préférés. Chaque milieu a les siens. Dans les villes, par exemple, on rencontre un mode d'alimentation qui, bien examiné, paraît extraordinaire et qui ne

peut servir de base d'études. Peu de produits naturels et encore parmi ceux-ci beaucoup ont été obtenus au moyen de cultures ou d'élevages forcés. Pour les légumes, ils ont absorbé, au cours de leur croissance rapide, une telle quantité d'engrais chimiques qu'ils constituent en fait des sortes d'hybrides entre la nature et l'industrie. Quant aux viandes et aux œufs, ils proviennent en grande partie d'animaux sélectionnés artificiellement et nourris de même.

Peut-être ce mode d'alimentation pourra-t-il continuer encore plusieurs générations, bien que le fléchissement de la race se fasse déjà sentir, mais la preuve n'en est pas faite. Au contraire nous possédons dans le mode de vie traditionnel des divers peuples une base parfaitement stable, qui est restée la même durant des siècles et des siècles, sans que leur qualité ni leur quantité ait paru souffrir.

Sans entrer dans le détail de nos études antérieures dans ce domaine, il ressort de nos observations que tout d'abord, comme nous l'avons dit, les céréales et les graines sèches forment la majeure partie de l'alimentation traditionnelle, qu'ensuite les légumes et fruits tiennent une place relativement minime, qu'enfin les produits animaux apparaissent en petite quantité. Bref, il existe entre les aliments une sorte de hiérarchie que les peuples de vie simple et traditionnelle respectent instinctivement et que les « civilisés » méconnaissent à leur désavantage.

Chose remarquable, les proportions de ces divers aliments correspondent à la formule dentaire de l'homme. Les molaires servent à broyer les céréales et les graines, les incisives coupent les légumes et les fruits, les canines déchirent la viande.

Les proportions des aliments sont encore indiquées par celles des produits naturels du sol. Dans les montagnes, chez les peuples pasteurs, l'élevage tient une grande place. La nourriture reproduira naturellement cette forte part des produits animaux. Dans les pays de forêt de même : à ce milieu très *In*, correspond une grande abondance de gibier. A l'époque glaciaire, les fo-

rêts couvraient en Europe une surface incomparablement plus grande qu'aujourd'hui, mais aussi l'homme était chasseur et consommait une grande quantité de viande. C'était une nécessité à tous égards, et c'était le meilleur moyen d'équilibrer les influences *In* du milieu.

S'éloigner des conditions de vie traditionnelles, surtout en ce qui concerne la nourriture, méconnaître les proportions dans lesquelles les aliments doivent être absorbés et qui sont indiquées par la production, c'est aller vers un déséquilibre de santé inévitable. Il faut que l'organisme humain reflète le milieu dans lequel il vit. Voilà le sens profond de la règle « Sin do hu zi » (l'homme et la nature ne font qu'un), l'explication de l'influence vivifiante du pays natal, qui n'est pas une simple fiction poétique.

Il nous faut donc distinguer, dans tout milieu, parmi les produits naturels, ceux qui sont essentiels — les plus représentatifs,— et ceux qui sont secondaires. Pour établir l'équilibre détruit par la maladie, le médecin traditionnel devra faire appel à certains de ces facteurs, mais il devra choisir de préférence les principaux. En effet, ceux-ci seront les plus aptes à replacer l'organisme dans ses conditions primitives de fonctionnement. Ils sont les plus importants en quantité et les plus efficaces en qualité. Ils conviendront mieux que tous les autres pour reformer l'image fidèle de Taikyoku, que doit être le corps humain.

Au contraire si le médecin manque de la connaissance profonde de son art, il sera obligé de faire appel à ces produits secondaires du milieu qu'on appelle les médicaments.

Les médicaments, quelle que soit leur préparation, sont extraits des règnes animal, végétal ou minéral. Aujourd'hui on donne la préférence à ceux qui se rapprochent le plus des substances minérales. Leur action peut être très puissante, et même elle l'est presque toujours du fait qu'ils sont pour l'organisme comme des corps étrangers. Mais cette efficacité immédiate est compensée par l'impossibilité où on se trouve de les employer d'une manière conti-

nue. Ils risquent de déséquilibrer l'organisme en sens inverse, et leurs réactions secondaires restent mystérieuses.

Ce qu'on désigne sous le nom de progrès en médecine a consisté principalement à découvrir des médicaments parmi les produits secondaires du milieu.

D'abord ce fut parmi les produits végétaux. La médecine par les plantes fut longtemps en honneur et, même encore aujourd'hui, beaucoup de gens croient en elle. Les remèdes végétaux, tiges, feuilles, fleurs, bois ou graines, ont été découverts chez les espèces relativement rares qui, en tout cas, n'entraient pas auparavant dans l'alimentation normale. Ils ont rendu cependant de grands services. On a cru mieux faire encore en cherchant dans le domaine minéral. Là, les produits se présentent sous une forme homogène ou cristallisée, qui plaît aux esprits simples se flattant d'exactitude. Les médicaments restent toujours comparables à eux-mêmes, ce qui est un précieux avantage quand on ne sait pas deviner (c'est le mot) d'après un fragment de substance ses qualités particulières. Malheureusement l'organisme ne reste jamais comparable à lui-même, pas plus que les différents organismes entre eux.

Les résultats obtenus doivent être corrigés par une série d'autres mesures; opérations, régimes, cures d'air, de soleil, etc... si bien que la facilité et la simplicité si désirables s'évanouissent à mesure qu'on veut s'en rapprocher. Aujourd'hui enfin, dernier mot de la science médicale, on en vient à des extraits de glandes d'animaux qui n'ont plus une formule chimique rigoureuse, mais qui donnent des résultats dont on est fier. On en revient donc, après un cycle très long, à ces pratiques barbares dont l'histoire médicale d'Extrême-Orient est remplie. Combien d'exemples de parents qui se sont sacrifiés pour sauver leurs enfants en leur donnant à manger certains de leurs organes!

Agir sur l'organisme par les produits naturels du milieu n'est pas aussi facile qu'on le pense. Selon que le praticien tombera juste ou commettra une légère er-

reur, les résultats seront très rapides ou très retardés. Constater un échec dans ce domaine, ce n'est pas infirmer la thérapeutique naturelle, c'est simplement vérifier que la science et l'intelligence humaines ne sont pas à la hauteur de l'instinct. Ce que les animaux sauvages ou les hommes primitifs savent faire sans y penser, avec toutes nos connaissances, souvent nous sommes incapables de l'imiter. L'instinct, selon la philosophie d'Extrême-Orient, est un outil bien meilleur que l'intelligence. Il est comme une émanation divine, un magnétisme infaillible que nous ne devons pas combattre. Arriver à guérir par des moyens qui se rapprochent de ceux mis en œuvre par l'instinct, c'est arriver à posséder des moyens d'action analogues à ceux du milieu, lesquels sont dans la main de Dieu. Posséder ces moyens n'est possible que si on arrive à une science supra-humaine et cette science supra-humaine est la divination.

§

Tout se ramène donc à un problème de divination et celui-ci ne comporte jamais que deux inconnues : les activités *In* et les activités *Yang*. Quel est le rôle joué par les unes et par les autres, et vers quels termes entraînent-elles le système bio-chimique qu'est le corps humain? Voilà l'objet du diagnostic, et du pronostic, en matière médicale.

Supposons un malade atteint de myopie. L'obliger à porter des lunettes ne constitue pas une solution satisfaisante selon la médecine d'Extrême-Orient. En effet, il n'y a pas guérison et la cause inconnue du mal subsiste toujours. C'est cette cause qu'il faut reconnaître. La myopie suppose une discordance de fonctionnement entre la chambre noire de l'œil et le cristallin. Il peut arriver que celui-ci se soit bombé outre mesure ou qu'au contraire celle-là se soit trop aplatie. Les muscles se trouvent impuissants à corriger le système. Dans le premier cas (cristallin bombé), nous avons affaire à une maladie *Yang* (contraction Yang). Dans le deuxième, il s'agit d'une maladie *In;* la tension concentrique des tissus formant

la chambre noire n'est pas homogène, sur certains points elle s'est relâchée. Ce relâchement est signe que les forces *Yang* sont trop faibles; par suite, la maladie est de nature *In*. Enfin il peut arriver qu'une myopie présente le double caractère d'être *In* si l'on considère le globe oculaire et *Yang* si l'on considère le cristallin. En principe, le traitement sera très simple. Il suffira, au moyen d'une alimentation convenable, renforcée soit en *In* soit en *Yang*, de réintégrer au système les substances et les énergies qui lui manquent. De préférence, on choisira les aliments parmi les produits principaux du milieu.

Mais la difficulté qui se présente la première est la détermination de la nature de la myopie. Il est impossible de la déduire du simple examen de l'œil. Il va falloir diagnostiquer la nature *In* ou *Yang* de tout l'organisme, considéré comme un système bio-chimique homogène, et faire l'inventaire de toutes les activités *In* et *Yang* qui se sont intégrées à lui dans son passé.

Si la cause de la maladie paraît être l'hérédité comme on a coutume de le dire souvent, le problème se reporte une ou deux générations en arrière, mais il faudra toujours le résoudre. On comprend que les questions adressées au patient ne permettent pas d'être fixé là-dessus.

Aussi le médecin traditionnel ne pose pas de questions.

La forme du squelette, des dents, des ongles, des cheveux, bref, de tous les éléments les plus rigides, les plus profonds, les plus difficiles à modifier, vont le renseigner sur la nature *In* ou *Yang* de son milieu natal et héréditaire.

La forme du modelé des chairs, la répartition des divers tissus, le gonflement de tel ou tel organe, l'engraissement d'un autre, les lignes de la main, vont le renseigner sur les différentes étapes de son évolution.

Enfin les qualités plus subtiles, telles que la couleur de la peau, la sonorité de la voix, le rythme du cœur et de la respiration, la température, la consistance de la chair, la rapidité des réflexes, etc., feront le point de son organisme pour l'état présent.

La forme générale du crâne et du visage peut être *In* ou *Yang*. D'après ce que nous savons sur la nature *In* de la verticale et la nature *Yang* de l'horizontale, il est aisé de déduire que les visages allongés seront *In*, relativement aux visages larges, qui seront *Yang*. Parmi ces derniers, les plus *Yang*, toutes choses égales d'ailleurs, seront les plus anguleux, car les angles, les saillies, sont provoqués par une contraction *Yang* de la forme. Au contraire, parmi les visages allongés *In*, les plus *In* seront ceux dont les contours auront des lignes douces, comme dans certains visages féminins (la femme est *In* par rapport à l'homme *Yang*). Dans l'enfance, le visage est *Yang*, moins allongé qu'il ne sera plus tard, car l'enfant apporte avec lui en venant au monde une forte dose d'activité *Yang*. Il a d'ailleurs passé sa vie prénatale au sein d'un liquide salé, recroquevillé sur lui-même dans une pose très *Yang*. Même dans les premiers mois qui suivent sa naissance, ses membres sont toujours pliés, ses mains rarement ouvertes. Aussi l'alimentation convenable à cette époque doit être *In* (les liquides sont *In* par rapport aux solides *Yang*). Le sel marin donné à *très faible* dose. Les aliments *In* sont ceux qui conviennent à la croissance (dilatation centrifuge *In*).

Les divers étages du crâne et les rapports qu'ils présentent entre eux renseignent sur les phases *In* et *Yang* qui se sont succédées au cours de la croissance.

La symétrie n'est jamais parfaite dans la nature. Le crâne, comme le squelette, présente toujours quelques différences entre son côté gauche et son côté droit. Le côté gauche est le côté *In* (gauche est synonyme de passif, d'impersonnel), le côté droit est le côté *Yang*. Ce dernier représente l'individu, relativement au premier qui représente l'hérédité (forces latentes et passives *In*). Par la comparaison des deux côtés, nous aurons quelques renseignements sur le passé héréditaire du malade. Quelquefois, ces renseignements seront très précis.

Les dents, qui se forment en même temps que le squelette, donnent certaines indications touchant le mode d'alimentation des parents. Un fils de paysan n'a pas les

mêmes dents qu'un fils d'ouvrier. Leur forme est plus *In*, déterminée par la composition chimique des aliments plus végétaux, plus *In*. Un enfant élevé à la ville, au contraire, aura souvent les dents anguleuses et aiguës (*Yang*). Si l'enfant a été transplanté de la campagne à la ville, la pointe des canines sera comme rajoutée au bord des dents.

Les cheveux méritent une étude particulière. Par leur nature, ils se rapprochent des végétaux. Leur coupe est de couleur bleue *In* (proche du vert). Ils sont *In* encore par leur situation à l'extrémité supérieure du corps. Ils présentent comme les végétaux un grand allongement, d'autant plus considérable que l'individu est plus *In* (femme). Dans une certaine mesure, ils se comportent comme des plantes distinctes de l'organisme, leur terrain, puisqu'ils continuent à pousser, même après la mort.

Bien qu'étant *In* d'une manière générale, ils le sont plus ou moins, selon leur place.

Relativement, les cheveux des tempes et de la nuque sont *Yang*, ceux du sommet du crâne sont *In*. Les premiers poussent vers le bas (sens *Yang*), les deuxièmes vers le haut (sens *In*). Les cheveux des tempes blanchissent les premiers. En effet ils sont les plus *Yang* c'est-à-dire les plus proches du blanc (*Yang* par rapport au bleu), et le temps les pousse à évoluer vers le *Yang* comme toute chose.

On voit fréquemment des crânes *Yang* dépourvus de leurs cheveux *In*, tandis que les crânes *In*, allongés vers le haut, les conservent plus longtemps. L'arthritisme, maladie *Yang*, hâte la calvitie.

Une multitude d'observations, touchant la couleur, l'épaisseur, la forme des cheveux, peuvent être faites d'un simple coup d'œil. Tout ce que nous disons ici très succinctement est cependant bien long à côté de la pratique. En réalité tous les signes et caractères sont vus au même moment, ceux du visage et ceux de toutes les parties du corps, si bien que l'intégrale des activités *In* et *Yang* est résolue par une opération instantanée de l'esprit. Nous ne pouvons exposer cette opération au moyen des

mots, car comment traduire la simultanéité? Peut-être faudrait-il imaginer un langage graphique analogue à celui qu'on utilise pour les représentations des phénomènes économiques.

L'oreille fournit des indications particulières. Elle renseigne sur la vitalité de la race et sur sa longévité. On sait d'autre part que la longévité est *In*. Les individus parvenant à l'extrême vieillesse sont *In*, comme le révèle par exemple la lenteur (*In*) de leur pouls et de leur respiration. La vue de l'oreille et la comparaison de ses diverses parties, la comparaison aussi entre l'oreille droite et l'oreille gauche, ont une grande importance. Comme tous les cartilages, elle renseigne sur le degré de minéralisation de l'organisme.

Les Anciens s'attachaient beaucoup à l'examen de l'oreille. Beaucoup de proverbes chinois en font mention. La longueur de sa partie inférieure, notamment de son lobe, indique la sagesse, la modération du caractère, les chances de parvenir à un âge avancé. Lao-Tseu était surnommé « Lao-Tseu aux longues oreilles ». Les statues, statuettes et bibelots représentant des bouddhas montrent des oreilles dont le lobe exagérément prolongé descend souvent jusque sur les épaules. C'est un fait, facile à vérifier, que les centenaires ont les oreilles beaucoup plus longues que la moyenne.

Ce n'est pas à tort qu'on prête aux démons des oreilles pointues (*Yang*)et obliques (*Yang*). Les hommes *In* les ont au contraire de contours arrondies et droites.

Les mains, comme les autres parties du corps, se classent *In* ou *Yang* selon leur forme, leur consistance, leur couleur, leur température, etc., Les formes allongées sont *In*, les formes larges sont *Yang*. Les ongles aussi sont *In* ou *Yang* et précisent le degré de minéralisation de l'organisme en substances *In* (extrémités *In*).

Les déformations du squelette sont continuelles au cours de la vie. Ces déformations, sous l'influence du temps (*Yang*), tendent en général à rendre l'organisme de plus en plus *Yang*. Plus l'évolution vers le *Yang*

aura été rapide, plus l'organisme était originairement *In*.

Pour confirmer le sens *In* ou *Yang* de l'évolution, il est indispensable d'observer les caractères plus mobiles que la forme des os, qui seront naturellement plus difficiles à classer. La répartition de la chair indique les apports des circonstances, tandis que le système osseux nous donnait une idée du capital de vie originel. La couleur varie beaucoup plus facilement que la forme. Lorsqu'on observe soigneusement le visage sous un éclairage toujours égal, on s'aperçoit que non seulement la couleur n'est pas uniformément répartie selon les places, mais que les couleurs des places varient dans les rapports qu'elles ont entre elles.

La distinction fondamentale des couleurs est toujours la distinction entre le *In* et le *Yang*. Les colorations *In* (tirant sur le blanc, le vert, le bleu, le noir), indiquent des états *In* ou sont des signes d'événements futurs *In* (soucis, maladies, angoisses, accidents, etc.) Les colorations *Yang* tirant sur le jaune, le brun, le rose, etc... indiquent les états *Yang* (vitalité, succès) au moins si elles ne dépassent pas certaines limites. Il faut considérer non seulement la couleur proprement dite, mais aussi les reflets de la peau. Un reflet *Yang* contredit et neutralise, dans une certaine mesure, une couleur *In*, puisque le reflet est le commencement d'une modification de couleur.

L'étude de l'écriture en se guidant sur la loi *In-Yang* est très intéressante. L'écriture révèle l'individu dans tous les domaines : physique, moral, intellectuel. apports divers de la vie en activité *In* et *Yang*. La constitution et la nature profonde de l'organisme se traduisent en graphologie par la disposition générale des signes, comme elles se traduisaient anatomiquement par la forme du squelette.

Les caractères *In* et *Yang* sont toujours les mêmes : écritures peu allongées vers le haut, écritures *Yang;* écritures élevées, écritures *In*. Ceci s'entend toutes choses égales d'ailleurs. D'autre part : écriture serrée, contractée, écriture *Yang;* aérée, dilatée, écriture *In*.

L'écriture est susceptible de fournir des renseigne-

ments très précis; il est possible, par exemple, qu'on découvre d'après les signes graphiques d'un individu qu'il est né et qu'il a passé son enfance au bord de la mer. L'atmosphère marine modifie en effet la constitution dans le sens *Yang*. Le sel marin provoque une contraction particulière de tous les muscles, de ceux de la main en particulier, imperceptible aux regards profanes, mais reconnaissable tout de même dans l'écriture.

Dès que l'on a admis l'influence toute puissante du milieu, il faut admettre que les écritures des diverses époques, des diverses races, des divers pays, des diverses régions, présentent, malgré leur infinie variété, certains caractères communs qui justement sont le reflet du milieu, leur base commune. Leur identification n'est plus qu'une question de travail et de mise au point. Pour tous les signes divinatoires, il en est de même.

Comme le milieu varie aussi saisonnièrement, nous pourrons recueillir quelques renseignements supplémentaires de ce côté. La myopie *In* sera légèrement aggravée par la saison froide, au moment de la transition, avant que la réaction automatique du *Yang* sur le *In* ne se soit fixée sur l'organisme. La myopie *Yang*, au contraire, risque d'être aggravée par les premières chaleurs.

L'ensemble de ces observations, beaucoup plus nombreuses que ne le laisse paraître cet exposé et surtout beaucoup plus rapides, presque instantanées, permettra de mettre en œuvre un traitement rationnel, spécialement adapté au sujet, scientifique au sens le plus complet du mot. Un signe révélateur de sa qualité sera la prédominance des aliments principaux et l'absence presque complète de médicaments.

Contrairement donc à la médecine occidentale, la médecine d'Extrême-Orient sera discrète dans son examen et invisible dans ses méthodes de traitement. Il n'y a pas de consultation proprement dite, du moins en principe. Autrefois, dans le cabinet des maîtres médecins, il y avait une petite statuette d'ivoire, sur laquelle le malade désignait sans mot dire les points douloureux.

Ce n'est pas le malade qui doit renseigner le médecin sur sa maladie, c'est le contraire. Rien ne paraît plus grossier que les méthodes de diagnostic modernes, avec les investigations désagréables qu'elles comportent. Rien ne paraît plus barbare que les traitements palliatifs de la médecine occidentale et le prix qu'elle fait payer le soulagement et la guérison. De même qu'elle nous semble faire confusion entre les symptômes et la cause, elle nous paraît accepter des palliatifs au lieu de remèdes. Sa thérapeutique présente l'inconvénient d'être trop visible, ce qui, selon l'esprit extrême-oriental, est un grave défaut.

Un malade n'est pas seulement un malheureux au sens physique, c'est encore un infirme moral. C'est un homme qui a oublié la philosophie de Taikyoku, la sagesse instinctive que tout être sauvage apporte avec lui en naissant. Le guérir de ses souffrances physiques? A quoi bon si nous ne le sauvons pas de sa faiblesse morale en même temps!

La guérison de la maladie n'est qu'un but secondaire de la médecine d'Extrême-Orient.

Nous venons de suivre — rapidement — le chemin qui mène de la philosophie à la médecine. Mais dans la pratique de la vie, on parcourt plutôt ce chemin en sens inverse : c'est par l'application quotidienne, instinctive ou voulue, des règles de la santé, qu'on réalise la philosophie de Taikyoku. Etre philosophe ne consiste pas à parler de philosophie, mais à agir suivant une philosophie. L'œuvre capitale des grands philosophes, ce n'est pas tel ou tel traité, c'est leur existence elle-même. « Sans pratique, aucune vertu » dit lapidairement Lao-Tseu.

Amener progressivement le malade à respecter les lois naturelles de la santé, sans rien changer en apparence dans son mode de vie, c'est faire de lui peu à peu un philosophe. S'il peut arriver à réaliser dans son corps un reflet fidèle de Taikyoku, il le réalisera aussi dans son âme, il pénétrera dans ce domaine de rêve où n'existent ni le bien ni le mal, ni aucune contrainte d'aucune

espèce, où il suffit de suivre ses goûts pour être parfait. Cette éventualité très rare sera comme une grâce.

Le premier but de la médecine d'Extrême-Orient est donc un but religieux, mystique, invisible pour celui qui observe de l'extérieur. Ce qui lui ressemblerait le plus serait le royaume de Dieu dont parle l'Evangile. Les Anciens le nommaient le *Tao*.

Quand les hommes supérieurs entendent parler du Tao, ils le mettent en pratique. Les hommes médiocres tantôt le suivent, tantôt le négligent. Les hommes inférieurs ne font qu'en rire. Pourtant s'ils n'en riaient pas, ce ne serait pas le véritable Tao.

Le deuxième but, plus accessible, de la médecine, est la guérison de la maladie à venir. Grâce à la divination, on prévoit le mal longtemps avant qu'il n'éclate et on empêche son apparition. Les moyens à employer seront toujours, en principe, les aliments.

Le troisième but enfin est la guérison de la maladie présente. Ici, les médicaments peuvent rendre service, tandis qu'ils sont impuissants en ce qui concerne les buts plus élevés. Les médicaments sont des palliatifs qui conviendront dans des conditions spéciales, par exemple lorsqu'on aura affaire à un malade âgé dont l'organisme ne peut être refait par la nourriture.

Tous les médicaments de la pharmacopée d'Extrême-Orient sont des produits naturels; ils sont très nombreux et de modes d'action très variés. Ils sont énumérés dans l'*Encyclopédie médicale de Li-Che-Tchen,* publiée en 1578 qui comprend 52 volumes.

Les moyens d'action physiques tels que l'acupuncture, la moxation, le massage, etc., sont des moyens empiriques. Il en est de même de la sérothérapie, de la vaccination, de l'opothérapie, etc. Toutes ces méthodes de guérison ont été connues en Extrême-Orient dès la plus haute antiquité.

NYOITI SAKURAZAWA.

LÉON BLOY

PROPHÈTE ET MARTYR

—

L'âme de Léon Bloy est un gouffre, dirais-je en empruntant une expression au langage qu'il affectionnait. Désormais, il est plus facile d'explorer ce gouffre, à l'abri des enthousiasmes fanatiques et des mépris précipités. D'importantes informations, publiées au cours de ces dernières années, s'ajoutent à d'autres documents peu connus, qui révèlent l'intimité d'un auteur étrange.

Il est curieux de constater que Léon Bloy, qui s'est toujours plaint de l'ostracisme que ses confrères et le public auraient prononcé contre lui, est aujourd'hui l'objet des discussions les plus passionnées. Un de ses fidèles partisans prétend qu'on ne peut parler de lui que d'une manière absolue, soit avec amour, soit avec haine. Plaise à Dieu que je ne me mêle point aux hostilités! Dans mon désir d'esquisser une silhouette psychologique de cet homme exceptionnel, je voudrais seulement que l'impartialité me conduisît à la lumière des faits et des textes.

Bien qu'il ait été un auteur dont le succès de librairie fut médiocre, et, par conséquent, qu'il ait été peu favorisé de l'audition des foules, il s'est rapidement créé un Léon Bloy légendaire. Ses disciples se fâchent volontiers, et lui-même en a souvent gémi, qu'une légende d'excentricité se soit attachée à son nom. Ils affirment que le maître en est défiguré. Qu'il y ait des mots apocryphes, des anecdotes inventées parmi celles que l'on colporte, chacun en conviendra. Mais c'est bien le cas de répéter le lieu com-

mun : on ne prête qu'aux riches. Et, fermant l'oreille à maints propos d'une authenticité contestée, il y aurait suffisamment dans son Journal de quoi glaner, afin de constater que la légende encadre harmonieusement la réalité. Il serait aisé, de plus, d'emprunter à ses amis eux-mêmes des racontages, des scènes ou des mots cocasses où Bloy se délectait à unir le tragique à la fantaisie bouffonne.

Certains ouvrages de Bloy sont inépuisablement remplis de récits plaisants. Ce n'est point, cependant, le côté hilarant de son œuvre qui retiendra mon attention; c'est, au contraire, son côté sérieux qui m'intéressera.

On doit remarquer l'attrait fascinateur que cet écrivain offrait à ceux qui l'ont entouré d'admiration et d'affection. Plusieurs ont noté l'histoire de leur première rencontre avec lui. On ne saurait imaginer séduction plus complète; il ensorcelait.

Les yeux de Bloy!..., écrit l'un de ceux qu'il a pris dans son filet. Je ne puis exprimer la plénitude de bonheur que j'ai éprouvé à me baigner dans les regards dont ils m'enveloppaient. Les regards de Bloy sont de la lumière. Ils rayonnent une force, une bienveillance et un sérieux qui incitent à la plus parfaite confiance et à l'épanchement... Ils sont semblables aux yeux des tout petits enfants... J'ai touché l'âme de Léon Bloy par ses yeux, avec mes yeux...

On apprécierait mal la puissance du charme qui a frappé ses admirateurs si je ne retraçais, au naturel, son portrait physique. Et, comme mes souvenirs sont très anciens, bien qu'ineffacés, ineffaçables qu'ils sont, j'emprunterai son pinceau. Le savant géologue, Pierre Termier, de l'Institut, ayant exprimé le désir d'être admis auprès du dieu, on convint de se rencontrer au café. Pour me reconnaître, lui écrit Bloy, vous verrez un homme habillé de velours, et qui a l'air d'une brute.

Pourtant, ne le nions pas, les lettres de cette brute révèlent une personnalité très attachante. Je connais peu de relations épistolaires si remplies de tendresse. Elles

dévoilent une nature très aimante. Il y a un accent fraternel dans son accueil, ou patriarcal selon les âges; il y a de la câlinité dans l'expression de ses sentiments à la fois douloureusement lassés et consolateurs. Lisez notamment le recueil de ses *Lettres de Jeunesse*. L'admiration jaillira d'elle-même. Bref, la correspondance de Bloy forme une curieuse contrepartie à son œuvre d'auteur, qui manifeste un tempérament qu'on qualifierait sans exagérer de violent, de sauvage et de cynique. Il y a chez cet être bizarre, dirait-on, une dissociation de la personnalité. Le grand nombre de ses contemporains a été naturellement frappé — puisqu'il n'écrivait pas à tout le monde des lettres de tendresse — de son insociabilité, de sa brutalité, exaltée jusqu'à la fanfaronnade.

Bien qu'elle soit celle d'une infime minorité, je n'hésite pas à estimer que nous devons entendre avec sympathie l'opinion de ceux qui l'ont familièrement connu. Nous devons accepter en quelque mesure leur témoignage, avec cette réserve, toutefois, que nous l'admettons à propos de l'homme privé; c'est l'homme public, le membre de la République des Lettres, celui qui s'est mis en vedette, que nous avons à apprécier.

En raison de ce que l'avenir nous apprendra sur Léon Bloy, à mesure que nous assisterons au développement de sa personnalité, le psychologue serait curieux de posséder quelques renseignements sur son ancestralité. Nous ne sommes renseignés que sur ses ascendants directs.

Son père appartient au type du fonctionnaire intègre, assidu et méthodique. Voué à l'exercice de fonctions réglementées, il n'ambitionne qu'une chose pour son fils : un emploi dont la monotonie exclurait toute circonstance du hasard. Et la vie de ce fils ne sera qu'une longue aventure, étonnante. Voltairien, sans avoir le rire du vieillard de Ferney, Jean Bloy est marié à une femme d'origine espagnole. C'est une sainte femme, qui, l'heure venue des tribulations pour Léon, sera son soutien, son réconfort. Quand je dis qu'elle était une pieuse femme, il faut comprendre qu'elle n'était point une dévote niaise, mais

une mystique ordonnée, une femme vraiment supérieure. Ses lettres à son fils sont magnifiques.

D'où vient donc à Léon, tout enfant, un tempérament de la plus rare violence? Qui pourrait le dire? Quoi qu'il en soit, voici un trait significatif. Dans les collèges, les enfants s'amusent fréquemment au détriment des autres; ils organisent des brimades. Léon, pour y répondre, s'arme d'un couteau. Ses études furent suspendues dès la 4e. Les causes de cette détermination sont ignorées. N'y a-t-il pas lieu de supposer que son irritabilité en a été l'un des motifs? Faut-il également soupçonner que l'écolier fut inapte à supporter quelque discipline régulière dans l'étude? Vraisemblablement.

En somme, nous observons, au début de sa vie, certains indices de la nature insociable et indomptable de Léon Bloy, qui grandiront avec une vigoureuse exubérance au long de sa carrière. Quelque modeste que soit sa place dans le monde, tout homme a son Destin. Les éléments qui permettent de suivre la prédestination d'un être sont plus ou moins évidents. Chez Bloy, il n'y a de place pour aucune incertitude. Et, caractère personnel mis à part, tous les événements s'enchaîneront, au cours de sa vie, pour l'astreindre à parcourir la plus bizarre, la plus insensée et la plus déplorable des destinées. Chacun de nous n'a pas le sentiment de la prédestination dont il est le sujet; Léon Bloy en avait conscience. Les signes qui l'ont marquée étaient si intenses que ses amis, sa femme elle-même, en ont été frappés. Ils ont fini par exagérer le nombre de ces signes. Pour Léon Bloy et pour son entourage, les moindres choses se sont transformées en notes révélatrices d'une élection mystérieuse. On a été jusqu'à se figurer que le fait d'être né en 1846 était le symbole de l'incroyable mission qu'il s'est cru devoir accomplir.

Remarquons, en passant, qu'il n'est pas absolument rare de constater, chez certaines personnes enthousiastes, l'observation de signes, naturellement qualifiés de providentiels. Des fidèles de Joseph de Maistre applaudissaient que Chambéry eût été son berceau. J'évoque à bon droit le nom de ce Théosophe. Il s'imagina mourir avec l'Eu-

rope. Léon Bloy, qui s'estimait plus important personnage encore dans le plan divin, se crut appelé à voir la Fin du Monde. Nous verrons alors, plus tard, pourquoi sa naissance, survenue en 1846, était un présage.

Il était impossible qu'un tel homme restât à Périgueux, sa ville natale, où son père l'avait attaché à son bureau de Contrôleur des Ponts-et-Chaussées. Insensible à cette faveur paternelle, Léon prétendit que Périgueux, bien que cette cité ait été illustrée par la Prophétesse de la Révolution, Suzanne Labrousse, ne serait qu'un théâtre insuffisant pour de grands exploits. Agé de 18 ans, il vint à Paris. Bloy a toujours considéré cette capitale comme une sorte d'égout, où s'agitent convulsivement les monstres les plus visqueux. Mais n'est-il pas fréquent d'entendre maudire Paris comme une impure Babylone, alors qu'on ne consentirait point à vivre ailleurs?

A Paris, le biographe suit le futur écrivain en quête de divers emplois obscurs. Il fréquente aussi un atelier de peinture où les scènes de bataille, dont nous avons parlé lors de son existence d'écolier, se renouvelèrent. Bloy ne trouve pas de forme sociale à laquelle il pourrait s'adapter. Il ne la trouvera jamais. Socialement, Bloy est un incapable. En définitive, il est voué à la misère.

Surviennent les événements de 1870. Léon Bloy s'engage dans le corps franc du général de Cathelineau. Les hostilités terminées, il entre en relations assez suivies avec une dame dont nous ignorons le nom. L'auteur qui a révélé cet incident, resté peu connu de la vie de Bloy, estime qu'il se montra « violent et fantastique », et il ajoute :

> Les sentiments de son admiratrice furent peut-être excessifs et nuancés de candeur. Du moins était-elle, selon toute apparence, bien intentionnée. Les sentiments de Léon Bloy, il faut bien l'avouer ne nous paraissent pas aussi simples (1).

Nous sommes en 1873, Bloy est toujours en quête, je ne dirais pas d'une situation, mais d'un gagne-pain. Il

(1) Cf. F. Bousquet : *Mésaventures de Mme Maria X, correspondante de Léon Bloy*. (Bullet. de littér. ecclés. de l'Institut cath. de Toulouse, novembre 1932.)

n'aurait pas été un être exceptionnel, s'il avait envisagé une perspective aussi banale que d'entrer dans les cadres prévus d'une société sans fantaisie. Il rêve aussi d'écrire; Barbey d'Aurevilly l'y encourage. Les circonstances dirigent Léon Bloy vers le journalisme.

L'expérience que Bloy va tenter nous oblige à dire un mot de ce qu'il est, à ce moment, sous le rapport de la spiritualité. Il aspire, en effet, à figurer parmi les écrivains catholiques. Et ses admirateurs, qui aiment le faste, le décorent du titre de « Rénovateur de la Littérature catholique en France ». Comme beaucoup de jeunes gens, Léon a connu le scepticisme. Il est, d'autre part, d'une sensualité impérieuse. Son incroyance déchaînée aboutit à une virulente hostilité envers les choses religieuses. A la faveur d'un retour au catholicisme, le néophyte se lance dans le prosélytisme, et pour son coup d'essai il a médité un coup d'éclat. Il a convoité hardiment de transformer l'âme de son voltairien de père. La patience n'était pas la qualité maîtresse de Bloy. Il s'ensuivit une brouille définitive avec celui qui restait sourd à ses objurgations. Celui-ci répliqua au jeune apôtre une longue lettre, où nous lisons maints conseils d'ordre pratique qui ne furent pas écoutés. Le jeune Léon n'allait pas s'attarder à entendre un père qui lui tenait un langage trop terrestre à son gré; il s'était déjà élancé afin d'escalader de célestes hauteurs. Bloy, d'ailleurs, ne s'était point contenté de revenir à la foi religieuse, il avait épousé avec intransigeance le parti de la réaction politique. Il devint le « contemporain des Croisades et de l'Exode », et non pas de la « racaille démocratique ».

Blanc de Saint-Bonnet tient une place importante dans la formation intellectuelle de Léon Bloy. Barbey d'Aurevilly sollicite le penseur lyonnais afin qu'il s'occupe de ce jeune talent qui contient, à ses yeux, de grandes promesses. Blanc de Saint-Bonnet recommande Léon au journal de Louis Veuillot, l'*Univers*. Le débutant s'y présente donc, sûr de lui-même, avec un article relatif à la Doctrine de son protecteur, c'est-à-dire à sa deuxième Doctrine, celle qu'il élabora après 1848. Ce premier article

fut inséré le 17 janvier 1874. Il est vraiment de belle allure. L'auteur y développe avec une sagesse admirable l'apologie de la « merveilleuse trilogie du Capital, de l'Ordre et de l'Aristocratie », trilogie qui trouvera, peu de temps après, dans ce même thuriféraire enthousiaste, confiant et ingénu, un infidèle forcené.

Nous ignorons les circonstances qui ont fait échouer Léon Bloy comme journaliste à l'*Univers*. Après l'insertion de six articles, il en sera rejeté, comme il le sera encore ailleurs, ayant renouvelé quelques expériences dans ce même milieu.

Ayant subi l'une des mille infortunes de la vie littéraire, qui est aussi féconde que toute autre profession en déceptions, Léon Bloy n'oubliera pas qu'il n'a pas été accueilli dans la presse catholique selon ses vœux. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'article, inspiré par l'esprit de la plus âpre vengeance, qu'il a inséré dans les *Propos d'un Entrepreneur de démolitions* (1884), à l'occasion de la mort de Louis Veuillot. Le titre en est déjà significatif, *Les obsèques de Caliban*. La vengeance était-elle au moins repue? Il lui restait assez d'appétit pour médire de Blanc de Saint-Bonnet qui avait subvenu à quelques-uns de ses besoins.

Léon Bloy inaugurait ce qu'il appela, par ironie, son rôle de *Mendiant ingrat*, par lequel il a acquis une grande célébrité.

1877 a été l'année capitale de la vie de Léon Bloy. Avant de décrire les événements qui fixèrent pour l'avenir ses idées, on doit noter qu'il est, jusqu'à ce moment, d'une spiritualité confuse. Il rêve d'entrer dans quelque monastère, chez les Chartreux à moins que ce ne soit chez les Trappistes, chez lesquels il a déjà séjourné. Brusquement, cette indécision cesse; il est au *Chat Noir* (1882). Ce que Louis Veuillot, le grand chef de la presse catholique, n'avait pas songé à faire, nous disent ses admirateurs, Rodolphe Salis l'accomplit, il « découvre » Léon Bloy, il le lance comme une « étoile » de son Cabaret. Bloy lui a dédié ses *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*. R. Salis permit à l'écrivain de répandre dans son journal,

le *Chat Noir*, sa verve de satiriste exaspéré. Cette fois, le Mendiant ne se trouva pas ingrat. Il est impossible de soutenir que notre pamphlétaire était incapable d'écrire les louanges de ceux qui facilitaient le développement de son génie violemment sarcastique. Il sut, en effet, ajouter à son vocabulaire injurieux, d'une incomparable et originale abondance, des mots de rutilante faconde, afin de patiner la fausse gloire d'un exploiteur de la frivolité humaine. Bloy, plus tard, exprima quelque remords d'avoir fabriqué une couronne de lauriers à ce baladin.

On rapporte que, tandis que Bloy, en ses jours de détresse qui se succédaient les uns aux autres inlassablement, arpentait le trottoir de l'odieux Paris, il se récitait du Juvénal en latin. Il aurait pu être notre Juvénal. On ne s'attendra pas néanmoins à ce que j'essaie une comparaison entre les deux polémistes. Bloy nous avertirait lui-même que nous faisons fausse route. Ne s'écrie-t-il pas avec fatuité qu'il est Montmartrois. Il n'avait pas besoin de s'en vanter. La chose est monstrueusement visible.

Tout à la joie puérile d'asséner des coups, à gauche et à droite, Bloy ne s'est pas aperçu que la violence s'use d'elle-même. A relire ses ouvrages, avec le recul du temps, le résultat obtenu par le pamphlétaire apparaît médiocre. Il donne trop souvent, par son dérèglement, l'impression comique d'un hercule qui frappe à côté ou qui aurait pris un marteau-pilon pour écraser un insecte. Je dois avouer, cependant, qu'il n'en est pas toujours ainsi. Qui ne l'applaudirait lorsqu'il attaque un de ces arrivistes dont l'obésité s'étale sur la fange d'une société? J'aurais voulu ne point citer de nom. Mais, enfin, qui n'aurait encouragé un Léon Bloy quand il saisit un Catulle Mendès? Tout de même, observons l'inutilité de courageuses dénonciations. Cet individu eut la volupté de voir les écrivains, en raison de sa situation prépondérante, se prosterner devant lui, comme s'il eût été un grand vizir.

Quoi qu'il en fût, le rôle que Léon Bloy s'octroya était difficile. Il faut être d'une indépendance absolue. Autrement, quelle revanche pathétique s'il arrive que, parmi

ceux qui ont été injuriés, il en est qui secourent la détresse de l'accusateur (2) !

L'attitude d'un Juvénal exige aussi de ne point se tromper en empoignant les meilleurs pour en faire des victimes. Sinon il se produit fatalement une cohésion de tous contre le polémiste intempérant. Quel malaise n'éprouve-t-on pas à lire certains de ses portraits? Qu'on m'excuse d'en reproduire un parmi les innombrables qu'il a exécutés. Il s'agit d'Alphonse Daudet, que Bloy désigne dans son roman, *Le Désespéré,* sous le nom de Chaudesaigues.

Il lui faut un argent infini, non seulement pour contenter les plus *ataviques* appétits de sa nature de fastueux satrape, mais afin d'élever, dans une occidentale innocence, les enfants à profil de chameau et à toison d'astrakan qui trahissent, par le plus complet retour au type, l'infamante origine de leur père.

Les noms que le pamphlétaire attribue aux personnages de ses récits sont d'une transparence si voulue qu'il aurait pu aussi bien les nommer par leur nom véritable. Comment ne pas reconnaître l'auteur de *Tartarin sur les Alpes* dans l'auteur figuré de *Sancho Pança sur les Pyrénées?*

Pour les personnes au courant de la vie littéraire ou mondaine, ces portraits apparaissaient, en leur temps, plus outrageusement accusés. L. Bloy, d'ailleurs, ne se faisait point prier pour donner la clé des pseudonymes de ses romans. Léon Daudet ne s'y est pas trompé. Au nom de son père le fils a pardonné. Je m'explique cette grandeur d'âme. Bloy et Léon Daudet sont de même famille. A certains égards, celui-ci remplace le polémiste dont il a prononcé le panégyrique flamboyant. Il pose même à l'homme généreux qui a le bonheur, lui aussi, comme Salis, de « découvrir » un homme de génie méconnu. Celui-ci n'est mort qu'en 1917, Léon Daudet avait eu le temps nécessaire pour le découvrir de son vivant, ce qui aurait mieux valu pour le Mendiant ingrat.

(2) Clemenceau fit distribuer des secours à la veuve de Léon Bloy.

Désormais nous estimons connaître, sinon complètement, du moins suffisamment notre héros pour le suivre dans la seconde partie de son existence.

§

L'imprévu, un imprévu incroyable, a pénétré dans la vie de Léon Bloy, de Bloy le prédestiné. En cette année décisive de 1877, il a rencontré un prêtre qui est un enthousiaste partisan d'un événement qui eut autrefois un bruyant et compréhensible retentissement : l'apparition de la Sainte Vierge sur la montagne de la Salette. Cet ecclésiastique a vite constaté que le jeune écrivain possède un talent remarquable. Il songe à l'utiliser pour seconder ses vues personnelles. De même que le comte Roselly de Lorgues l'avait précédemment choisi pour frapper l'opinion concernant la cause de Christophe Colomb qu'il s'agit de béatifier, de même l'abbé Tardif de Moidrey réfléchit que son ami sera un vigoureux porte-parole pour diffuser la nouvelle dévotion.

Sans plus attendre, Léon Bloy, qui est un gros naïf, qui l'a été jusqu'à la fin de sa vie, se dévoue à Notre-Dame de la Salette. Il en devient le missionnaire. Et, en 1879, il est en voie de composer un ouvrage qui, d'après ses prévisions, ramènera un public que trop de discussions autour du miracle ont rendu incrédule. Le fait surnaturel, l'apparition mariale domine entièrement l'activité de Léon Bloy. Il est devenu l'homme de la Montagne de la Salette.

Peu de temps après, une nouvelle aventure, plus inouïe encore, si c'est possible, va fortifier le missionnaire ingénu dans son apostolat, en le convainquant, alors qu'il ne demande qu'à l'être, qu'il est un instrument du Ciel. Faisant allusion, le 21 août 1906, à la Salette, L. Bloy écrivait : « Cette belle montagne de Douleur, où se décida mon destin il y a 28 ans. » Nous comprenons maintenant pourquoi le hasard d'être né en 1846 a été considéré comme un signe de sa vocation mystique. C'est l'année de la céleste apparition.

On ne comprendrait rien à l'œuvre de Bloy ni à sa vie,

les deux choses n'en faisant qu'une, si l'on n'avait pas tout d'abord certaines notions de ce qu'on appelle le miracle de la Salette. J'en exposerai rapidement les circonstances, en ajoutant quelques réflexions critiques.

La Sainte Vierge aurait parlé en français à deux bergers. Arrivée à un passage de son discours, Elle se serait aperçue que les petits paysans ne comprenaient pas cette langue. Elle s'exprime alors en patois. Cependant, Elle énonce un « Secret » à la bergère en français. Le secret est assez long. Il contient d'épouvantables menaces, de sinistres prophéties et des conseils onctueux. Ce document est très curieux, surtout par le fait que la Reine du Ciel y profère de violentes apostrophes contre le clergé et les catholiques en général. Elle annonce que l'Antéchrist naîtra d'une religieuse « hébraïque » et d'un évêque, que le temps de la colère divine est arrivé. Elle prophétise enfin le châtiment des hommes et la ruine prochaine du Monde. Un moyen existe d'arrêter le bras courroucé du Juge éternel : il suffira d'écouter les conseils qui sont donnés. Or il se trouve que ces conseils mêlent étroitement la religion à la politique. En un mot, la Sainte Vierge, dans ses avis, se montre farouchement réactionnaire.

Je dois avouer qu'en lisant le texte du discours marial en patois, j'ai été désagréablement surpris — pure question d'esthétique ! — d'entendre des phrases de ce genre : *La careyma van à la boustaria couma lou tsis.* (Le carême, on va à la boucherie comme des chiens). J'ai plus vite saisi la portée des conseils politico-religieux et leur provenance d'une célestialité douteuse, puisqu'en ce temps-là le monde clérico-réactionnaire tenait boutique de prophéties et d'apparitions. Chacun doit savoir que le texte du secret comprend onze pages dans l'édition de 1879 (Lecce) et sept pages dans l'édition de 1905 (Paris). Malgré cette longueur — ou ces longueurs — bien qu'il ait été prononcé en français, qu'elle ignorait pourtant, une bergère de 15 ans le retint dans sa mémoire et le publia successivement en le complétant. Ce n'est plus un miracle, mais tout un ensemble de faits miraculeux. Et

ce n'est pas tout : la Sainte-Vierge ajouta à son discours et à son secret un règlement désigné sous le nom de *Règle des Apôtres des derniers temps.*

Il y avait là trop de particularités merveilleuses pour que Léon Bloy ne fût pas subjugué. Il le fut, et l'on peut ajouter sans médire que le secret et le discours de la Sainte Vierge, apparaissant à la Salette à deux petits bergers, constituent toute sa théologie, et que la Règle des Apôtres des derniers temps a été sa discipline. On prétend que l'intelligence de Bloy procédait par bonds intuitifs; ceux qui n'aiment point troubler la réalité par l'usage des euphémismes diront plus simplement qu'il n'avait aucun jugement.

Le miracle gouverne à tout jamais l'existence de Bloy; il y demeure à tel point que toutes choses prendront, à ses yeux, une allure miraculeuse. D'ailleurs, le spectacle n'est pas terminé. Les scènes à décrire sont encore plus extraordinaires.

Léon Bloy, un soir de hasard, a rencontré une femme galamment connue au Quartier latin. On lie connaissance et l'on va se coucher. Cette femme tiendra désormais dans le cerveau de Bloy une place — Dieu me pardonne un rapprochement profanateur — au moins égale à celle qu'y occupe la Sainte Vierge.

Ayant commencé une liaison afin de rassasier vulgairement une sensualité exigeante, voilà que le futur prophète s'éprend d'amour vrai pour Anne-Marie, qui, dans les autobiographies romancées de l'écrivain, s'appelle Véronique ou Clotilde. L'idée de la convertir devait banalement venir à un apôtre fringant. Le Ciel aidant, il la persuade, il excite son repentir, et l'ancienne prostituée en arrive un jour à se faire pieusement inscrire à la confrérie du Saint-Cœur. Léon Bloy, en chevalier rédempteur, n'avait plus voulu qu'Anne-Marie, petite grue devenue brebis retrouvée, fût subventionnée par tout le monde. Il avait décidé que lui seul subviendrait aux nécessités de son existence. Inutile de dire que la vie de misère menée par Léon Bloy en est d'autant plus alourdie. Plus que jamais, on sera contraint de vivre d'une nourriture surna-

turelle. Les deux amants vont ensemble accomplir des pèlerinages. Léon mène son épouse mystique, on le pense bien, à la Salette. Il lui révèle de miraculeuses merveilles. Anne-Marie lui en révélera de plus miraculeuses encore. L'élève arrivera à dépasser en mysticisme son initiateur. Peu à peu, c'est Anne-Marie, en effet, à qui revient la pastorale fonction d'endoctriner son amant. Elle l'instruit sur les obscurités de l'Ecriture sainte, elle révèle à son esprit apparemment brutal, en réalité candide, les clefs des symboles prophétiques. Elle complète, en un mot, l'enseignement recueilli à la Salette. Elle entend des voix. Léon est dans l'extase.

Avec Léon Bloy, aucune aventure ne peut se dérouler sans un élément dramatique. Cet homme est un élément qui attire la foudre. Que ne puis-je suivre dans le détail les péripéties de l'horrible tragédie qui va se dérouler!

Anne-Marie devient matériellement aveugle; par contre elle a de célestes visions. Elle prophétise. Enfin, de même que la Sainte Vierge a confié un secret à la bergère de la Salette, Mélanie, de même Anne-Marie dévoile à son amant un autre secret.

Bloy, de secret en secret, est terrassé. Entendons-nous, ce qu'il prend pour un miracle le saisit et le jette dans le ravissement. Il entend, il voit, il sait. L'avenir, pour lui, devient si clair qu'il en sera l'annonciateur incessant, l'historien. Hélas! si les yeux de la prophétesse se sont fermés, son intelligence manifeste de singuliers soubresauts. Elle a même fini par s'éloigner de la normale d'une manière aussi inquiétante que continue. Le surnaturel, si j'ose ainsi parler, a détruit le naturel. Bloy, bien qu'il soit fier et heureux d'avoir été initié à deux messages, celui de la Salette et celui d'Anne-Marie, s'émeut. Il s'adresse à son vieil ami Ernest Hello, son estimé collègue en mysticisme, qui a l'avantage sur Léon Bloy d'être châtelain, face à la mer bretonne. Ne donnerait-il pas quelque temps asile à la prophétesse, dont le saint délire s'est transformé en vulgaire démence?

Anne-Marie ne devint pas provisoirement châtelaine. Mme Hello refusa de l'admettre à son foyer. Cette bonne

dame, qui n'avait point perdu le sens pratique, s'était imaginé, à tort ou à raison, que Léon Bloy était possédé du diable, et qu'il était la cause si cette pauvre fille était devenue folle. Mme Hello en persuada même, chose facile, son mari, qui fut toujours un peu névropathe et qui avait abandonné son âme enfantine à la maîtrise de son épouse.

Hello et Bloy sont d'une même famille d'esprits. Visionnaires tous deux, leurs pas chancelaient sur les chemins de la logique banale. Tous deux, ils attendaient avec une égale frénésie les ultimes manifestations des heures apocalyptiques. On croira volontiers, en une telle fringale de connaissances surnaturelles, qu'Hello ait brûlé d'envie — peut-être de jalousie inconsciente — que son ami lui répétât le secret, celui qu'Anne-Marie lui avait confié. Léon, avec dignité et scrupuleuse honnêteté, et même avec innocence, lui répondit solennellement qu'il ne pouvait satisfaire sa curiosité.

Quel était ce secret? Quel qu'il ait été, Léon Bloy est pénétré de la croyance la plus inébranlablement enracinée qu'il occupe une place éminente dans le Plan divin, caché à tous les autres hommes. Dès lors, il suit la route tracée par le Ciel. Il est l'Apôtre des derniers Temps. Son œuvre est le message adressé aux hommes des derniers temps. Ses invectives, ses mépris, ses injures, ses anathèmes, ses vociférations, ses malédictions, ses profanations, ses imprécations, ses rêves, ses impatiences, — quelquefois sacrilèges, — ses médisances, ses sarcasmes, ses douleurs, ses sanglots, ses tortures, son désespoir, en un mot Léon Bloy tout entier, émanent de ce qui est pour lui l'Absolu, et de ce qui est pour nous, je le crains, la plus pitoyable des illusions.

On a présenté des hypothèses concernant son secret. Je ne les crois qu'à moitié exactes. Léon Bloy a écrit une confidence, qu'on ne peut négliger, d'après laquelle il ne connaîtrait qu'en partie le mystère qu'Anne-Marie savait entièrement. Elle ne lui a pas tout révélé. Rassurons-nous. Nous en saurons assez pour apprécier la nature d'un tel mystère. Léon Bloy écrit encore :

Ecoutez ceci que je n'ai jamais dit à personne. Ernest Hello était persuadé que Dieu avait besoin de lui pour l'accomplissement d'un dessein très mystérieux et très grand. En ce sens, il y avait en lui une sorte de prophète que j'ai seul connu. Rempli de l'idée qu'un compagnon lui était nécessaire et rêvant que je pourrais être ce compagnon, il consulta, un jour, il y a plus de vingt ans, la Véronique du *Désespéré* qui fit cette réponse en me désignant : *Celui-là seul a quelque chose à faire.* On ne put tirer d'elle une syllabe de plus. (*Mon Journal*, p. 297.)

En même temps que nous sommes informés que le message a été incomplètement transmis, nous avons la révélation de sa substance.

J'ai noté précédemment qu'Hello et Bloy étaient de la même famille d'esprits. Ils vécurent tous deux avec la même idée fixe; ils attendaient l'avènement final de l'histoire du Monde pour être les deux témoins que Dieu avait désignés, pour être, afin de les appeler par leur nom, Hénoch et Elie assistant à la Venue du Paraclet, c'est-à-dire à la transfiguration de l'Univers, opérée par un déluge de feu. Qu'Anne-Marie n'ait point voulu signifier des deux illuminés quel serait Hénoch, quel serait Elie, la chose est pour nous sans importance.

Instruits de la conviction qui grandissait Léon Bloy à ses propres yeux, nous pouvons lire, sinon l'avenir avec certitude, du moins ses ouvrages avec clairvoyance.

D'après l'oracle de la Salette, les fléaux menacent un monde impie. Ils se répandront sur une France coupable et s'étendront sur toute l'Europe. Les plus épouvantables calamités s'abattront sur l'Eglise catholique. D'après Anne-Marie, qui a divisé l'histoire universelle en trois règnes, celui du Père, celui du Fils et celui du Saint-Esprit, nous toucherions à l'époque où la troisième personne divine va se manifester.

Vivant dans une atmosphère extra-lucide, il n'y a rien d'étonnant que Léon Bloy ait fini par croire qu'il était un Voyant. Cette foi en lui-même, en sa mission, le domine à ce point qu'elle dirige sa vie, donne une significa-

tion à ses écrits; elle est la raison qui le pousse à écrire. De là, ses jugements sur les hommes, qui nous surprennent et qui souvent nous indisposent. Il rapporte ses opinions à sa propre grandeur, qui est infinie. On se rend immédiatement compte comment il se fait que les hommes deviennent de misérables vermisseaux, de Tolstoï à Bergson. De même pour chacun des êtres malchanceux qui n'ont pas rencontré de prophétesse à la belle étoile, ou qui n'ont point gravi, l'esprit chaud d'enthousiasme, la montagne de la Salette.

François Coppée n'est qu'un gâteux, Alphonse Daudet un des plus bas mercantis de lettres, un don Juan équivoque, Alexandre Dumas fils un sot et un hypocrite, Wagner une charogne, Charles Buet un idiot, Thiers un crétin... On composerait un curieux palmarès des illustrations de ce monde en citant l'appréciation de Bloy. Lire ses exécutions de Dante et de Balzac. Une brise poétique passe quelquefois au moment où il exerce sa faculté descriptive, aussi Théophile Gautier n'est-il qu'une huître dans une perle. Je me ferai scrupule de rapporter son opinion tranchante sur des hommes aussi abominables que Zola et que Mgr Amette.

Pour lire Bloy, il faut d'abord composer le Dictionnaire de ses interprétations; alors tout s'éclaire, c'est parce qu'il appréciait tout d'après ses secrets qu'il prend une attitude de justicier féroce. Il voyait le monde moderne avec toutes ses institutions et toutes ses idées dans un océan de boue (*Le Désesp.*, p. 352.) L'écrivain invite lui-même son lecteur à chercher la solution de son énigme; un de ses personnages de roman s'exprime ainsi: « Il est plus facile de vous condamner que de vous comprendre. » (*Désesp.*, p. 177). Ceux qui ont mésestimé Léon Bloy l'ont malheureusement jugé à la commune mesure, ou plutôt comme un homme normal, je veux dire à qui rien de surnaturel n'aurait été dévoilé. Non seulement, à propos des hommes, mais à propos de tout, il faut détonaliser le formulaire de Bloy; il reconnaît lui-même qu'il n'est capable que de la malédiction ou de l'hosanna. Bref, on doit bien se garder de le prendre au pied d'une lettre

un peu rude. Quand il dit, par exemple, que Thiers est un crétin, cela s'entend de ce que cet historien n'a pas projeté la figure de Napoléon sur le plan invisible. Quand il regrette le fiasco de la Saint-Barthélemy, quand il étouffe de colère à la pensée que les Boers aient libéré leurs prisonniers anglais sans leur avoir, au préalable, coupé les poings ou crevé les yeux, si nous prenons comme des symboles de haine ces formules inusitées, nous prouvons seulement que nous n'avons pas le cœur assez robuste pour souhaiter ardemment la venue du Saint-Esprit, ou pour la hâter par des actes de vertu pénibles mais nécessaires. Et surtout, il y a une chose à ne pas oublier, le naturel ayant persisté malgré toutes les manifestations célestes, c'est que nous avons affaire, je le rappelle, à un Montmartrois, à un vrai Montmartrois qui cherche à produire de l'effet, et qui pose au loustic empruntant du feu à la foudre qui tombe, pour allumer sa pipe.

C'est d'une illusion théâtrale un peu grossière, objectera-t-on? Hélas! On peut être un Voyant, et être assez lourd d'esprit.

Léon Bloy, riche de plusieurs secrets, a pris son rôle de prophète des Derniers Temps au sérieux. Apprécions la solidité indestructible de sa foi de propagandiste à ce fait que, si Anne-Marie est morte complètement folle, il regretta, à ne s'en point consoler, que les circonstances l'aient obligé de la faire enfermer dans un asile, c'est-à-dire qu'elles l'aient privé du contact quotidien avec son inspiration. Ce temps du miracle à domicile fut celui où il marchait « en pleurant d'amour, sur les tapis d'or du Paradis ».

La Fin du Monde! Cette idée poursuit Bloy, qui en écrit à Hello en 1880. C'est une hantise. Depuis que notre illuminé a été informé de l'immensité du cataclysme universel, « l'attente, écrit-il à son ami Termier, est devenue ma raison d'être, ma destinée, mon art, si vous voulez. J'ai toutes mes racines dans le secret de la Salette ». Et il s'imagine que c'est pour cela, écrit-il encore sous l'impression d'être persécuté, « que l'universelle conspiration du silence a tenté de m'assassiner. J'ai

passé ma vie à m'indigner de ne pas voir le Déluge. » Il s'agit de l'embrasement de la planète, — le Déluge de Feu, — annoncé par le secret de la Salette, la punition de nos péchés.

Léon Bloy a passé son existence, et parfois avec une impatience blasphématoire, dans l'expectative apocalyptique. Les notions de temps et de logique en ont fini par disparaître de son entendement. Le prophète ne s'aperçoit pas que, dans ses tout derniers écrits, comme dans ses premiers, c'est-à-dire pendant une période d'une quarantaine d'années écoulée, il annonce la proximité d'une catastrophe qui n'arrive point.

Il serait facile de reproduire, chronologiquement, de nombreux témoignagnes, extraits des ouvrages de Léon Bloy, relatifs à la révolution catastrophique prévue à la Salette. Abstenons-nous d'établir ce qui serait pour un logicien la preuve de la constance dans une foi contrariée par l'histoire. A certaines heures de réflexion, Bloy en a la conscience. Alors, il éclate en colère contre le Ciel, un Ciel tróp longanime, et sa voix grondante roule en tonnerre de blasphèmes. Ses admirateurs les signalent comme des violences d'amour que son âme tendre ne peut contenir. Je l'insinuais précédemment, il suffit de s'entendre sur les formules de l'auteur.

Avec de telles idées apocalyptiques en tête, n'est-il pas intéressant d'interroger le prophète sur la grande guerre? A ses yeux, l'explosion sanglante de 1914 n'est qu'un lever de rideau, un petit avertissement avant le drame. Remarquons la finesse de son apréciation augurale. Un de ses correspondants, un prêtre en communion d'illuminisme avec Bloy, lui écrit lourdement dès le 6 août 1914 : « Voilà donc les grands jours arrivés. » Quelle erreur de perspective! Ce n'est qu'un prélude. « L'heure n'est pas venue », prononce gravement le visionnaire. Un léger voile ternit cependant la plénitude de ses puissances prophétiques. Il écrit le 13 novembre 1914 qu'il ne croit pas à la longueur de la guerre.

On n'en finirait pas d'énumérer les occasions où Léon Bloy saisit l'expression du Ciel dans les épisodes de la

vie et même dans ses plus menus incidents. Un exemple : une nuit, le prophète ne dort pas. Inquiet, il se lève et, après avoir sondé le firmament, il constate l'absence de la lune. Serait-ce un signe évident des calamités prochaines? — Heureusement, l'idée lui vient de se rappeler à quelle date de l'année on est. Et, rasséréné de savoir qu'il est en présence d'un phénomène rationnel de ces lois auxquelles notre diabolique astronomie est soumise, il retourne se coucher en se traitant d'idiot.

Bloy, missionnaire de la Salette, avait fini par s'identifier avec son Idéal. Il lui arrive de s'identifier avec Mélanie elle-même, la bergère qui reçut la confidence mariale du Secret. Il regrette de ne pas la tenir dans une robuste étreinte afin d'embrasser la vieille interprète de l'apparition céleste. A son tour, « cette sœur aînée, s'écrie-t-il, aurait pu me serrer dans ses bras avant de mourir dans les ténèbres et la solitude ». La Salette est devenue sa chose; elle lui appartenait. L'affection qu'il lui portait l'avait incliné à la jalousie, et, pour la protéger, il avait édifié une muraille qu'il n'aimait point que l'on franchît. C'était braconner sur son domaine que de s'occuper de la Salette. Il en chassait les importuns.

Cependant, Bloy suivit la même impulsion que certains de ses rivaux. Par une suite de circonstances que je m'explique, des adeptes de la Salette se déclarèrent partisans du faux dauphin Louis XVII. L'ancienne bergère Mélanie écrivait à Mme Amélie Bourbon-Naundorff! Bloy fut naundorfiste. Il a publié, à propos de cet imposteur, un ouvrage, *le Fils de Louis XVI*, où il établit, ce qui est pour lui l'évidence même, que Louis XVII n'est pas mort au Temple. Et ses idées naundorfistes se développent en fonction du miracle de la Salette.

Aux heures d'épouvantables calamités qui doivent anéantir ce monde corrompu succédera l'ère du Saint-Esprit. Les deux événements sont solidaires. C'est pourquoi notre prophète rabâche perpétuellement que le monde va finir, que l'heure du Paraclet est proche. Il attend l'apparition d'un être qu'il appelle *quelqu'un*.

Ce *quelqu'un* a eu des précurseurs. Napoléon en est un

et il semble bien que Louis XVII en est un autre. Léon Bloy exprime son irritation de ne point voir venir ce Désiré des Désirés. Tel article qu'il publia dans la *Plume*, au moment de l'apothéose du général Boulanger, ne manque pas de saveur rétrospective.

Après avoir considéré Louis XVII du haut de la Salette, Léon Bloy regarde, sans quitter cet observatoire mystique, Napoléon.

Notre auteur avait depuis longtemps rêvé de composer un ouvrage sur cette figure prométhéenne. C'est même un spectacle auquel il est intéressant d'assister, celui où Bloy étudie l'histoire de Thiers en vue d'élaborer son œuvre. Dans l'un de ses livres qui reproduisent son Journal, il communique aux lecteurs ses impressions au fil de sa lecture. C'est très vivant. Il ressuscite l'épopée mystérieusement troublante de la Grande Armée comme un vieux grognard, dont il avait un peu le type physique.

Au nom de la doctrine d'après laquelle les événements historiques sont la paraphrase de l'idée absolue, Léon Bloy, méprisant le rabougrissement de M. Thiers, remonte sur la sainte Montagne. Il s'enflamme et décrit sa vision de Napoléon transfiguré par l'Infini dont il est le symbole.

Mysticisme mis à part, le livre de Léon Bloy concernant l'Empereur est peut-être, à mon sens, le plus beau livre qu'un tel sujet ait inspiré. L'écrivain y montre un sens de la grandeur vraiment épique.

Il nous reste à connaître le portrait du Désiré des Désirés, tel que le conçoit Léon Bloy.

Rien de plus simple. Il le dépeint en exprimant ses aspirations ardentes et même exaspérées à son avènement. « Il est temps, écrit-il, que se montre un Sauveur pauvre, un Sauveur conspué, un Sauveur infiniment méconnu, un Sauveur qui sauve et qui règne. » C'est un va-nu-pieds, investi, de la puissance des miracles. Il parle ailleurs de l'exaltation des humbles, de l'essuiement des larmes, de la béatitude des pauvres et des maudits, de la préséance paradisiaque des voleurs et du couronnement réginal des prostituées. « Il est en communion d'impatience avec tous

les révoltés, avec tous les déçus, tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde. » On croirait presque entendre le fameux couplet des Damnés de la Terre. De pareilles descriptions, pour l'inspiration desquelles il n'était pas besoin d'une révélation céleste, ont fait dire que Bloy, ce prétendu catholique, se rapproche plus de Ravachol que de Jésus.

Il y aurait beaucoup à développer sur les idées dont Léon Bloy s'est constitué le propagateur. Il y aurait à en établir la critique et à les replacer dans leur milieu. Je ne puis oublier qu'au XIX[e] siècle on compterait une centaine de Voyants ou de Voyantes de ce genre, mais sans talent. Léon Bloy en avait. Malheureusement, je ne peux m'attarder.

§

Interrogeons l'âme de Bloy dans son intimité profonde. Alors que nous aurions supposé toute possibilité de surprise épuisée, il n'en sera rien.

Anne-Marie lui a affirmé qu'il serait martyrisé. Léon Bloy attend la persécution. Il vit dans la perspective qu'il ne cesse d'entrevoir : *Bloy martyrisé pour le triomphe de la Justice*. C'est pourquoi cet homme, qui aura une mort banale, se répand en maximes, qui restent incompréhensibles si l'on n'a pas interrogé sa vie. Négligeons pourtant l'étrange conception à laquelle l'esprit de notre auteur s'abandonna avec dilection, et restons sur le domaine psychologique. Nous constatons en lui une nature vraiment bizarre, anormale. Je veux parler de l'attrait qu'il éprouve pour la souffrance. Observons qu'il ne s'agit pas d'un phénomène passager. Bloy n'a pas acquis au cours de son existence ce goût maladif; celui-ci n'a fait que s'accentuer. Léon est né triste, il s'est complu très jeune dans la solitude; puis, grandissant, il s'est épris des joies de la douleur. La douleur, supportée avec intensité, devient pour lui, si l'on me permet l'expression, sa volupté. Le désir de souffrir est inné en lui. « Miraculeusement formé pour le malheur, écrit-il, j'eus, tout enfant, la concupiscence de la Douleur », « la convoitise d'un paradis de

torture. » La place tenue par les larmes dans sa vie et dans son œuvre est vraiment extraordinaire. La nuit, il a des hallucinations qui le jettent en proie à la torture. Un psychologue averti devait s'y attendre. Bloy eut des velléités de suicide, en 1890; c'est la foi en sa mission qui releva son courage.

La pensée du prophète n'est pas toujours cohérente. Après ses expressions renouvelées de souhaits à l'égard du martyre, on est pourtant surpris d'entendre Bloy écrire à l'un de ses filleuls : « Nous sommes désignés pour voir ensemble les plus grandes choses. Mais il ne faut pas avoir peur, nous serons épargnés : quoi qu'il arrive. »

La première réflexion qui peut venir à l'esprit est de croire que Léon Bloy se moque de ses lecteurs, se moque des amis auxquels il écrit, en un mot que ce Montmartrois, qui fait profession de mendicité, cherche à duper la confiance. N'en croyez rien, et c'est ce qui est effrayant. Une grande familiarité avec l'œuvre de Bloy permet d'acquérir la conviction que cet auteur est d'une indiscutable sincérité. Et j'ajouterai qu'aucun spectacle n'est aussi poignant que de voir cet être qui se tord dans les convulsions du désespoir. Figurez-vous un homme, dévoré par les ulcères, qui s'imagine être ici-bas comme dans un tombeau. Il a connu la lumière dont il est privé, alors qu'il vivait dans un monde inaccessible aux sens, et l'obscurité dans laquelle il se traîne présentement l'épouvante. Harassé par les angoisses, s'il s'étend pour se reposer, il est sur une claie brûlante, et nous entendons le bruit des chaînes que ce prisonnier de ses affres agite en poussant des hurlements. Imaginons-nous un supplicié pour qui l'eau bouillante serait le bonheur des lèvres. La fièvre de Léon Bloy ne trouve un peu de rafraîchissement que dans cette croyance risible où il se complaît qu'il jouera un rôle de premier plan dans le drame de la fin du Monde. Sa démence apaise momentanément ses déchirantes angoisses, jusqu'à ce que de plus belle un aiguillon de feu fouaille ses entrailles.

Le « martyre » de Léon Bloy, qui rappelle un peu celui des Convulsionnaires prophétisants du XVIIIe siècle, est

d'autant plus curieux que, tout affligé qu'il fût, le bonheur a sans cesse rôdé autour de l'infortuné.

Il se pourrait que mon lecteur s'imaginât que Léon Bloy est un écrivain bon à laisser dans un isolement que trop de raisons justifieraient. Ce n'est pas mon opinion. Qu'on lise au moins le *Désespéré* et la *Femme pauvre*. Ils seraient signés Dostoïewski, on les lirait. Ses autres ouvrages, en les jugeant d'après certaines apparences, amuseront souvent, ils feront parfois éclater de rire, ils indigneront aussi. Il arrivera que cet auteur, qui se croyait inspiré du Ciel, ramasse ses expressions dans la boue. N'importe! Ces ouvrages intéressent. On doit chercher à en avoir une pénétration intime, ils causeront alors d'étonnantes surprises; mais, une fois qu'ils auront été compris, toute littérature disparaissant, on se trouvera en présence du drame d'une vie entière, et l'on tressaillera d'effroi. Ce Léon Bloy, qui se donnait des airs de prophète, qui se croyait élu de Dieu, procure des sensations de maudit et de damné.

L'examen introspectif, chez Léon Bloy, n'est pas négligé. Dès sa jeunesse, il avoue qu'en lui les moindres impressions sont terribles. Il ajoute : Si les pratiques religieuses ne me protégeaient pas, je craindrais sérieusement de devenir fou. Il sent que, dans son être, se développe une transformation étonnante et malsaine. Cet homme singulier prétendait n'avoir retrouvé son équilibre parfait qu'à l'époque où il écrivit son roman, son chef-d'œuvre, la *Femme Pauvre*. Je ne veux point étudier s'il ne se faisait pas illusion; j'entends bien rester sur un terrain littéraire et psychologique et ne point engager mes pas sur celui du psychiatre.

Résumons-nous. Si l'on voulait caractériser, avec une malice satirique, Léon Bloy, on dirait qu'il fut l'organe de la Salette et de Montmartre, la Sainte-Vierge et le Chat Noir. En fait de prophétie, son père avait raison de lui annoncer une fatale infortune. « Ton malheur, lui écrivait-il, est de te croire supérieur et destiné à de grandes choses. J'ai bien peur que ton orgueil te mène à l'abîme. » Prévision facile et la seule qui se soit réalisée

de toutes celles qui concernent Léon Bloy. Le drame que nous a révélé sa vie, parfois si génialement dépeint dans son œuvre, interdit une interprétation moqueuse. Ce fut un Prédestiné; il le fut par sa nature, ses amitiés, ses relations, ses lectures, ses amours, tout a concouru pour nourrir son exaltation. Il n'y a donc que le pamphlétaire qui mériterait trop souvent notre dégoût, et le mendiant notre mépris, et l'écrivain notre répugnance.

Relativement au pamphlétaire, regrettons seulement que, dans sa rage de maudire, causée par ses déceptions, il n'ait point accompli une œuvre de véritable justice, en ce sens qu'il a injurié, sali, indifféremment les bons, les médiocres et les pervers. Compte tenu de cette erreur, regrettons qu'il manque de nos jours un autre Léon Bloy, qui infligerait aux repus de l'arrivisme et aux gavés de l'égoïsme le châtiment qui convient à leur infamie.

Relativement à l'écrivain, je le reconnais, Bloy a une imagination trop excrémentielle; il est nécessaire, en le lisant, de sauter certaines expressions parfumées qu'il a disposées le long de ses phrases; d'autre part, il appartient par trop d'attaches à l'époque qui vit naître et disparaître l'école décadente.

Il resterait le « mendiant », qui apparaît incontestablement ignoble. Et alors, vous vous déterminerez à passer, en courant, devant ce Quasimodo de la Littérature. Une fois passé, vous reviendrez certainement sur vos pas, vous regarderez plus attentivement, et vous vous apercevrez que ce n'est pas tant une sébile que ce lépreux vous tend de ses mains d'athlète, c'est un esprit agité par la démence et un cœur qui dégoutte de sang. Vous entendrez cette lamentation du supplicié, priant « comme un blessé qui demande à boire à sa mère absente ». Et alors, vous laisserez tomber dans son écuelle, non pas de cet argent que la multitude hypocrite gagne si honnêtement, mais un peu de ce que, dans son affliction, ce désespéré a imploré des hommes, trop pressés de s'absoudre de leurs propres crimes, la pitié. Accomplissons ce geste généreux; autrement Léon Bloy le prédestiné aurait eu raison en dénonçant l'abjection du monde.

PAUL VULLIAUD.

ODE SVR L'ACROPOLE

—

A Pierre Géraudel.

Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres. De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent.

PRIÈRE SUR L'ACROPOLE.

I

Par les Muses que chantes-tu
De ta belle lèvre dorée,
Age insolent, dont la vertu
N'est point d'Aganippe tirée
Ni de la source clitorée?
Onc vit-on Phébus abattu,
Le dieu soumis à la durée,
Si, des cercles de l'Empyrée,
Il descend quand le jour s'est tu
Rafraîchir son front chez Nérée.

Euh! Tu crois qu'il a succombé.
Mais déjà, renaissant, il arque
Le flexible frêne courbé,
Perçant toute ombre qu'il remarque.
C'est Phaëton qui est tombé;
C'est des hommes de troupeau bé
Qu'aux bords battus d'un flot plombé
Le dur Passeur tasse en sa barque.
Moi, qui n'ai mon feu dérobé,
Je ne crains le fer de la Parque!

Je procède d'Uranus
Qui, l'onde ayant épousée,

Vit d'abord naître Vénus
Toute neigeuse et rosée.
Puis la grande Inapaisée
Nourrit de ses beaux seins nus
Des fils à la bouche aisée,
Fils brillants du ciel venus
Qui ruissellent ingénus
De l'éternelle rosée.

—

II

Je suis l'un d'eux. Du haut Cyllène
Où j'enseignais les chevriers,
J'ai vu s'élever dans la plaine
Aux cris des titans ouvriers
Vingt monts abrupts, dont les Centaures
Fuyaient les cavernes sonores,
Et l'Ossa sur le Pélion
Emporter, fureur et folie,
Jusqu'au ciel noir de Thessalie
La haineuse rébellion.

Quand au choc du fulgurant foudre
Qui toute force fait plier
Cette troupe de se dissoudre
Dégringolant son escalier.
Les voici roulant aux abîmes
Et, longtemps, nous les entendîmes
Insulter en vain Zeus Pater.
Aucun ne trouble en ses demeures
Le Roi d'or des égales heures,
Celui qui règne dans l'Ether.

Puis je fus en Arcadie
Berger, pasteur de troupeaux,
Forçant la nymphe étourdie
Sur un lit d'herbe et de peaux.
Chaque soir l'air de ma flûte,

Ligne pure, sans volute,
Montait calme vers les cieux
Comme monte la fumée,
Par nul souffle déformée,
Du hameau silencieux.

—

III

A travers l'orage des airs
Le chœur des lyres enfermées
Dans le palais des Ptolémées
Ensemence les vieux déserts,
Et, devant la phalange armée,
Par l'Aral et par l'Idumée,
Conducteur au souffle de feu,
Homère accompagne Alexandre
Et l'on voit dans l'éclair descendre
Zeus, la Raison, le nouveau dieu.

Gloire des monts, des eaux, des arbres,
Et lumière éternellement
L'Olympe immuable des marbres
Peuple d'esprit le Monument.
Courtisanes, tyrannicides,
Les Lagides, les Séleucides,
Philosophes et généraux
T'ont jugée, antique Nature,
Et refont ton architecture
A la mesure des héros.

Le monde a vieilli peut-être.
Moi, mollement allongé
Sous le feuillage d'un hêtre
Je n'ai pas beaucoup changé.
Vous cherchez la Ville, Rome,
Vous croyez qu'un nouvel homme
Va naître de nouveaux dieux.
C'est toujours le même songe
Qu'élabore et que prolonge
L'Univers mystérieux.

IV

Aux horizons de longues barres
De pourpre sombre qui s'éteint;
Galops et tumultes barbares;
Incertitude au Palatin.
Il s'ennuie, hésite et circule
Le Prince amer du crépuscule
Parmi ces tristesses d'hiver...
Et ses amis, doctes et blêmes,
Le tourmentent de vains problèmes,
Beau front pâle, rongé d'un ver.

Cependant qu'ils vont aux Conciles
Y déchirer les vérités
Et se prosterner très dociles
Devant toutes autorités,
Seul, comme Aphrodite du ceste,
Je découvre le palimpseste.
Est-ce toi, Plaisir des humains,
Qui renouvelles mon extase,
Proférant le mot : « Anastase!
Né pour d'éternels parchemins. »

Les obscures cathédrales
Faites d'ombre et d'ossements
Sous leur voûtes séplucrales
Ne célèbrent que tourments,
Mais, des Sages, reconnue,
O Beauté, reparais nue
Entre la lumière et l'eau!
(— C'est ici, laboureur, creuse,
Avec prudence l'heureuse
Terre sainte de Milo.)

—

V

Les temps prédits par les sibylles,
Les temps maudits sont déjà nés.
Beuglants troupeaux, ardents mobiles,
Lancez les hommes forcenés
Vers leurs destins désordonnés.
La Volupté qui meut les forces
Négligeant les divins compas,
Mille impatiences retorses
Ont, trop tôt, fendu les écorces :
Le Fruit d'Or ne mûrira pas.

Qu'importe! Au fil tremblant des âges
Toujours jeune, cheveux bouclés,
C'est moi qui porte témoignages,
Inventeur ingénu des Clés!
Combien de peuples déréglés
N'auraient laissé de leurs passages
Que des sépulcres écroulés
Parmi de vides paysages
Si leurs gloires et leurs visages
N'étaient par l'Ode rappelés?

C'est à cause de la Lyre
Que frappe un doigt triomphant
Proclamant haut! le délire
D'un vieillard toujours enfant;
C'est à cause d'une tige
Et du puéril prodige
D'y souffler un filet d'air,
Lorsque l'Homme se présente
Sous sa paupière pesante
Que l'accueille Jupiter.

HENRY CHARPENTIER.

L'ESPAGNE
ET LES LETTRES FRANÇAISES

—

Il n'est pas de pays qui ait, autant que l'Espagne, exercé sur les Français sa puissance de séduction.

A différentes époques de notre vie politique et sociale, à tous les grands tournants de notre histoire littéraire, nous avons jeté les yeux sur elle. Ce faisant, nous lui avons demandé beaucoup. L'avons-nous toujours comprise? C'ést une autre histoire. Mais le fait reste qu'elle nous a passionnés.

Les contacts sont anciens : premières rencontres où la passion, toutefois, ne jaillit pas encore!

Quand au moyen âge nos chevaliers vont guerroyer dans la Péninsule, appelés contre les Sarrazins par les rois de Castille et d'Aragon, quand nos moines vont y bâtir ou y réformer des monastères, quand nos architectes y construisent des églises, ce ne sont encore que des manifestations isolées.

Le grand mouvement qui, vers la même époque, draine vers le tombeau de Saint-Jacques en Galice une foule toujours plus dense de pèlerins français, aura, certes, un autre caractère. Alors, s'établissent des contacts prolongés. Dans la longueur des voyages de ce temps, des affaires se nouent. Car s'il en est, parmi les pèlerins, qui sont absorbés par le but pieux de leur voyage, d'autres par contre profitent de ce passage en pays étranger pour faire du commerce. Ils apportent des étoffes de France, achètent en Espagne des produits du pays. Ces mouvements de foules groupent au reste toutes les professions. Jongleurs et ménestrels, mêlés à ces voyageurs

pieux ou avides, apportent le soir à l'étape, dans les auberges, des chansons de France, apprennent de leurs hôtes les légendes et chansons du cru. Ainsi, par les pèlerins de Saint-Jacques, la France médiévale apprend le chemin de l'Espagne, et l'affluence est telle que cette longue route qui mène jusqu'à Compostelle s'appellera bientôt : « el camino francés », le chemin français.

Puis les choses en restent là. Il faudra attendre la fin du XVIe siècle pour voir ces contacts donner leurs fruits. C'est que l'Italie, entre temps, était apparue à nos yeux éblouis.

§

Chose étrange, c'est la guerre qui devait rapprocher la société Française de l'Espagne! Français et Espagnols s'étaient battus les uns contre les autres sur tous les champs de bataille d'Italie. Mais on avait, semble-t-il, refait connaissance. Et de par delà le moyen âge, la vieille attirance revenait.

Un homme l'éprouve alors, seul peut-être encore de son temps. Brantôme, en effet, ne saurait représenter son époque, car ce n'est qu'un demi-siècle plus tard qu'on le lira. Toujours est-il qu'il nous apparaît comme le premier de nos espagnolisants. Ses contacts répétés avec les Espagnols, dans les rangs desquels il combattit même contre les Barbaresques, ont fait de lui un des propagateurs les plus convaincus des choses d'Espagne en France. Il faisait volontiers étalage de sa connaissance de la langue espagnole, « le gentil parler espagnol » comme il l'appelait, — qu'il parlait, disait-il, aussi bien que le français.

Ce qu'il admirait surtout, ce qu'il aimait, cet aventurier de la lignée des Montluc, c'était l'Espagne guerrière. Il lui consacre de nombreuses pages enthousiastes. Quand il apprend que les troupes du duc d'Albe traversent la France pour se rendre dans les Flandres, il ne se tient pas de joie, il accourt en Lorraine pour contempler ces magnifiques soldats... « tant bien en poinct d'habillemens et d'armes, la plus part d'orées et l'autre gravées, qu'on

les prenait plutôt pour capitaines que soldats... Et eussiez dict que c'estaient des princes, tant ils estaient rogues et marchaient arrogamment et de belle grâce. »

Cette admiration pour la puissance militaire de l'Espagne, l'écho en retentira encore un siècle plus tard, à un moment où cette puissance a connu pourtant de rudes coups. Affaiblie et décadente, elle frappe encore tout de même les contemporains. Et Bossuet traduit son époque lorsqu'il lui rend un dernier hommage. C'est que, en vérité, à la base de l'engouement qui se manifeste en France à l'égard des choses d'Espagne vers la fin du XVIe et au XVIIe siècle, il y a surtout un grand prestige politique. C'est parce que l'Espagne a été forte politiquement qu'elle a eu alors dans le monde, et particulièrement en France, ce prodigieux rayonnement.

Elle a été forte. En effet, elle ne l'est plus. Sa force militaire a trébuché une première fois à Rocroy, pour s'achever finalement « dans les plaines de Lens ». Mais le reflet de cette force demeure, et il se double de tout le prestige de l'immense empire américain. Par une sorte de vitesse acquise, l'Espagne en imposera encore longtemps au reste de l'Europe, en pays arrivé plus tôt que les autres à la puissance, à la richesse et aux raffinements de la civilisation.

Cette incomparable puissance de séduction exerce d'ailleurs ses effets sans désarmer des haines solides. Si Brantôme a pu parler avec une sympathie non dissimulée des militaires espagnols et s'il a pu composer un recueil d'énormes vantardises castillanes où perce son admiration, ces « rodomontades », mises ainsi par lui à la mode, deviendront, après lui, d'âpres critiques. Elles foisonnent sous Louis XIII dans de petits livrets satiriques,ou au bas d'images burlesques qui ridiculisent le type du capitan matamore espagnol. Ces « histoires castillanes », à la manière de nos histoires juives ou de nos histoires marseillaises, mais en plus mordant, traduisent un état d'esprit qui n'était rien moins que sympathique.

Ainsi cette pénétration de l'Espagne en France ne se fait point selon une pente naturelle. Elle procède par à-coups,

comme des fiançailles un peu longues et énervantes et qui ne seraient point exemptes de scènes de ménage.

Cette incompatibilité d'humeur avait vivement frappé les contemporains. Parmi les nombreuses élucubrations qui traitent de ce sujet, il en est une qui a pour auteur un certain Docteur Carlos Garcia, qui est justement célèbre par la minutie de ses arguments.

Publiée en 1617, peu après le mariage de Louis XIII avec l'espagnole Anne d'Autriche, cette dissertation s'intitule : « L'opposition et la conjonction des deux grands luminaires du monde, œuvre plaisante et curieuse, où l'on traite de l'heureuse alliance de la France et de l'Espagne et de l'antipathie des espagnols et des français. »

Les deux grands luminaires en question sont Louis XIII et Anne d'Autriche, dont le mariage doit précisément réconcilier les deux nations rivales et atténuer les effets de leur antipathie naturelle. Antipathie qui éclate dans tout, dit le Docteur Carlos Garcia, au point qu'on est fondé à se demander si les espagnols sortent du ventre de leur mère de la même façon que les Français!

Mais cette « antipathie » n'empêchait point le succès de tout ce qui était Espagnol en France! Sous Louis XIII, vêtements et parfums sont tous à la mode d'Espagne. Il en est de même des divertissements, et jusqu'au chocolat.

§

Les lettres françaises ne pouvaient rester étrangères à cet engouement. Un roman espagnol, *Amadis,* est traduit en Français vers le milieu du XVI[e] siècle, par des Essars. Une pastorale en prose mêlée de vers, *Diane,* de Georges de Montemayor, est traduite en 1578. Or cette traduction marque une date. Elle est à la base du mouvement romanesque français qui devait aboutir à ce long récit en cinq volumes, l'*Astrée,* qui confère encore de nos jours à son auteur la gloire de figurer dans les manuels de littérature. Ce n'était toutefois que le commencement.

Mais est-il besoin d'insister sur ce que le *Cid,* de Corneille, doit aux *Mocedades del Cid,* de Guillen de Castro, et ce que son *Menteur* doit à la *Verdad sospechosa* d'Alar-

con? Si l'on y ajoute le *Don Juan* de Molière, on conviendra que notre dette envers l'Epagne apparaît ainsi, dès l'abord, considérable.

Bien sûr, il ne s'agit point d'imitation. Corneille, tout le premier, en a fait justice. Mais ce qui importe, et ce qui nous intéresse, c'est cet événement remarquable : avec le *Cid,* l'Espagne se manifeste avec éclat dans notre littérature. A cette grande première du mois de janvier de l'an 1637 qui fait courir au Théâtre du Marais le tout-Paris d'alors, elle fait son entrée sur la scène française et celle-ci en est toute conquise; événement d'autant plus remarquable qu'on était en pleine guerre avec l'Espagne, mais caractéristique en même temps de cet attrait semé d'orages qui nous lia toujours au peuple d'au delà les Pyrénées!

Le goût de l'Espagne est tel à cette époque que c'est à qui, parmi nos auteurs, écrira sa « pièce espagnole ». Lope de Vega, Calderon, de Rojas, se voient ainsi honnêtement pillés par une équipe d'écrivains français qui semblent vouloir, dans cette tâche, rivaliser d'ardeur. *Obligados y offendidos,* de Rojas, nous donne ainsi deux pièces intitulées « les *Généreux Ennemis* » et une autre, les *Illustres Ennemis,* pièces qui ont respectivement pour auteurs Scarron, Boisrobert et Thomas Corneille. Scudéry, avec son *Amant libéral,* voit paraître la même année deux autres pièces portant le même titre et toutes trois s'inspirent d'une nouvelle de Cervantes. Desfontaines tire de Lope de Vega un *Saint-Genest.* Rotrou écrit à son tour le *Véritable Saint-Genest* et ce titre lui-même, qui est une profession de foi, nous montre qu'il n'arrive pas premier. On pourrait multiplier ces exemples.

Chose curieuse, parmi tous ces emprunts faits par les lettres françaises à l'Espagne, il est un personnage considérable qui échappe à l'imitation : Don Quichotte! Serait-ce qu'il était inimitable?

Le chef-d'œuvre de Cervantes fut connu en France dès 1614 et il y suscita un intérêt très vif et même une grande admiration.

Sans doute en 1639 un certain Guérin de Bouscal pu-

blie un *Don Quixotte de la Manche* qui avait même été joué au théâtre l'année précédente. En 1640 paraît encore la Deuxième partie de *Dom Quichot,* et, en 1642, le *Gouvernement de Sancho Pansa,* comédie.

Sans doute la troupe de Molière, en 1660, joua une pièce qui s'intitulait *Don Quichot ou les enchantements de Merlin,* pièce « raccommodée » par Mlle Béjart, et il semble que Molière lui-même y ait joué le principal rôle, d'ailleurs assez mal, contrairement à son habitude.

Sans doute une traduction fut faite du chef-d'œuvre espagnol par le français Oudin, et cette traduction connut jusqu'à sept éditions...

Toujours est-il que *Don Quichotte,* lu et admiré, n'eut pas en France le retentissement qu'il méritait. Il ne l'avait pas eu, il est vrai, en Espagne même. Après un brillant succès de début, Cervantes n'avait pu contrebattre la gloire des Lope de Vega et des Calderon et se faire, dans son pays, sa place au soleil. En France, au fur et à mesure que les années passent, la pénétration espagnole se heurtera à l'éclat grandissant du siècle de Louis XIV. Alors les lettres françaises ne vont plus à l'étranger chercher des modèles. Ce sont elles qui s'imposent.

§

Le riche trésor littéraire de l'Espagne a eu une singulière destinée. Assimilé par nos écrivains, il a reçu, de ce passage dans notre langue, un rayonnement qu'il n'eût, sans cela, peut-être jamais connu. Qui lit encore aujourd'hui *Las Mocedades del Cid* tandis que le *Cid* de Corneille, joué en français sous toutes les latitudes ou traduit dans toutes les langues, a répandu partout un goût de l'Espagne dont nos écrivains avaient donné l'exemple! Ainsi le personnage légendaire, dont la physionomie, au reste, a tant varié tout le long du folklore castillan, prend sa silhouette définitive, épurée et humaine. Qui oserait nier que de ces transformations, même lorsqu'elles « despagnolisent » le héros, l'Espagne, n'ait retiré, au total, un bénéfice! Grâce au *Cid* de Corneille, lequel avait pris soin, d'ailleurs, de souligner ses emprunts, qui ne connaît, au

moins de nom, Guillen de Castro, la *Chronique Rimée*, le *Poème du Cid*, et ce *Romancero* fameux, plein de mystère et d'attraits, et qui devait enchanter nos Romantiques! Sous ses alexandrins sévères, le *Cid* perpétue une séduction traditionnelle. Sa dette envers l'Espagne, la France l'a payée de cette façon!

Au vrai, ce processus n'est que la réplique, sur le plan des choses de l'esprit, de l'ample circulation de richesses dont l'Espagne, au temps de sa splendeur, était le théâtre. Un parallélisme logique s'établit ainsi entre la pensée et la matière. Toutes deux se trouvèrent entraînées hors d'Espagne sous l'action continue d'impérieuses forces centrifuges.

Ce parallélisme se retrouvera dans les temps de misère. En allant chercher en Espagne un héros d'un nouveau genre, en popularisant en France l'aventurier bon à tout faire, Le Sage apporte une réplique française à un état de choses dont l'Espagne, avant la France, avait eu l'expérience.

L'immense démoralisation qui succéda à l'afflux des richesses du nouveau monde avait laissé l'Espagne dans un triste état économique et social. Dans ce pays gorgé d'or, le travail manque, le commerce décline, les métiers disparaissent, l'agriculteur est misérable. Il ne reste plus que trois moyens de s'assurer l'existence : *iglesia, o mar, o casa real*, — l'état ecclésiastique, le métier de marin ou celui de fonctionnaire. Un quatrième moyen prend à son tour naissance et se développe avec rapidité : l'aventure, le débrouillage, l'expédient, le métier, en un mot, de cette sorte d'homme que l'Espagne appela un « picaro » et que nous dénommons un gueux.

Entre l'Espagne à la mort de Philippe II et la France à la mort de Louis XIV, il existe de nombreuses analogies. Et si le *Gil Blas* de Le Sage a connu le succès qu'il rencontra alors, c'est pour une bonne part parce que, en ces années 1715 et suivantes, après les fastes coûteux et les guerres ruineuses du règne du Roi-Soleil, une démoralisation profonde pénétrait la société de la Régence, — « picarisation » véritable qui faisait écho, en quelque

sorte, à la picarisation de l'Espagne au siècle précédent.

La dette de la France! L'Espagne, à maintes reprises, n'a pas manqué de la souligner. A chaque emprunt nouveau, elle a marqué le point. Lorsque apparaissent dans les lettres françaises tel personnage où elle reconnaît l'un des siens, la nouvelle production est aussitôt soumise à une critique serrée. On scrute la pureté de son espagnolisme. On s'indigne, au besoin, d'une fantaisie que l'on juge sacrilège. Ainsi en fut-il pour Figaro! Après s'être indignée, toutefois, de ce nom qui n'était pas espagnol, l'Espagne s'est mise à l'adopter. Et comme la France, elle en a même fait autre chose qu'un barbier. Un écrivain de grand talent, Mariano Jose de Larra, a signé sous ce pseudonyme des articles humoristiques.

Quant à Gil Blas, l'Espagne, au contraire, en a toujours revendiqué hautement la paternité, si bien que ce livre, qui, selon Sainte-Beuve, « est un des livres les plus français que nous ayons », se trouve de ce fait écartelé entre deux prétentions rivales. Mais il est juste de reconnaître qu'il leur donne satisfaction à toutes deux!

§

Par sa forme d'intelligence, Le Sage est au fond un homme du XVIIe siècle. S'apparentant plus à Boileau qu'à Voltaire, il représente, à l'égard de l'Espagne, une attitude intellectuelle que son époque ne partagera point. Rien n'était aussi peu fait que le XVIIIe siècle français pour comprendre et apprécier l'Espagne!

L'Espagne n'intéresse plus. Quand par hasard on en parle, c'est pour la railler. De petites phrases acérées, sous la plume de Voltaire, de Montesquieu, fixeront désormais dans la tête des Français une image de l'Espagnol qui n'en sortira plus. La phrase fameuse de Voltaire : « Tout le monde jouait de la guitare et la tristesse n'en était pas moins répandue sur la face de l'Espagne », demeure comme un résumé d'incompréhension totale et d'absolu mépris.

Mais l'Espagne n'est pas qu'un pays à sérénades, elle est pire. Elle est le pays de l'intolérance et du fanatisme.

Elle est le siège de cette abominable institution médiévale qui s'appelle l'Inquisition!

L'Inquisition et la superstition y perpétuèrent les erreurs scolastiques, note Voltaire, doctoral, — les mathématiques y furent peu cultivées et les espagnols, dans leurs guerres, employèrent toujours des ingénieurs italiens.

En vérité, si l'histoire se répète, il en est de même, à plus forte raison, de la manière de la raconter. Mais nos modernes chroniqueurs ne sont point toujours des Voltaires!

Montesquieu, lui, a traité l'Inquisition dans le genre badin.

Les Espagnols qu'on ne brûle pas, écrit-il, paraissent si attachés à l'Inquisition qu'il y aurait de la mauvaise humeur de la leur ôter.

Méfions-nous, cependant, de Montesquieu! C'est dans les Lettres persanes que nous trouvons ces appréciations lapidaires. Rica envoie à Usbek « la copie d'une lettre qu'un Français qui est en Espagne a écrite ici ». Et cette lettre se termine par ce passage jamais cité :

Je ne serais pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid par un Espagnol qui voyagerait en France : je crois qu'il vengerait bien sa nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique et pensif! Je m'imagine qu'il commencerait ainsi la description de Paris : « Il y a ici une maison où l'on met les fous. On croirait d'abord qu'elle est la plus grande de la ville. Non! Le remède est bien petit pour le mal. Sans doute que les Français, extrêmement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas. » Je laisse-là mon Espagnol. Adieu, mon cher Usbek.

Après tout, de qui se moque-t-on ici?

Il y avait plus lourd, — et ce fut naturellement plus grave. Tel un pavé manié d'une main sûre, l'Encyclopédie vint dire son mot. Du haut de sa grandeur, la « saine philosophie » considère l'Espagne, et la méprise.

« Mais que doit-on à l'Espagne? Et depuis deux siècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a-t-elle fait pour l'Europe? » s'écrie-t-elle sous la signature de Masson de Morvilliers. Cet illustre inconnu s'acquiert de ce fait au delà des monts une triste célébrité. Son nom y demeura longtemps synonyme de détracteur. Ce hautain mépris fit l'effet d'un soufflet. Le gouvernement espagnol crut devoir réclamer de la France réparation de cette offense. Temps heureux, en somme, où les injures des gens de lettres occupaient les chancelleries diplomatiques!

Cet incident a une valeur d'étalon. Il mesure l'attitude adoptée généralement par le XVIIIe siècle français à l'égard de l'Espagne.

Un seul Français de ce temps a fait exception; entendons un seul Français parmi ceux qui comptaient dans les lettres françaises. Beaumarchais, qui nous avait donné un tableau de l'Espagne où les Espagnols refusaient de se reconnaître, a, sans aucun doute, de tous ses contemporains, le mieux compris l'Espagne. Il s'efforce de ramener les choses à de plus justes proportions.

Cette terrible Inquisition sur laquelle on jette feu et flammes, nous dit-il, loin d'être un tribunal despotique et injuste, est, au contraire, le plus modéré des tribunaux par les sages précautions que Charles III, à présent régnant, a prises contre les abus dont on pourrait avoir à se plaindre; il est composé non seulement de juges ecclésiastiques, mais aussi d'un conseil de séculiers dont le roi est le premier des officiers; la plupart des grands de la première classe remplissent les autres places, et la plus grande modération résulte du combat perpétuel des opinions de tous ces juges, dont les intérêts sont diamétralement opposés.

Qu'avaient à dire, d'ailleurs, les Français du XVIIIe siècle!

Les Espagnols nous reprochent avec raison nos lettres de cachet, dont l'abus leur paraît être la plus violente des Inquisitions.

Tout cela entretient de la haine. Si les Français du

XVIII[e] siècle n'ont point fait, à cet égard, leur examen de conscience, il n'est point trop tard pour le faire, et la phrase de Beaumarchais est peut-être, hélas, encore d'actualité :

Je ne puis disconvenir que le ton moqueur et tranchant de la plupart des Français qui viennent ici contribue à entretenir cette espèce de haine : c'est l'aigreur qui paye la moquerie.

§

Après l'éclipse du temps des Philosophes, l'intérêt pour les choses d'Espagne reprend en France et, comme autrefois, ce sont les contacts de guerre qui se retrouvent à la base de la connaissance des deux pays. Mais quelle guerre, cette fois ! Tout un pays soulevé, fanatisé contre l'envahisseur français, une guerre dure, contre un ennemi insaisissable et où va fondre, dans le désastre de Baylen, — cette réplique de Rocroy, — la gloire de la Grande-Armée.

Quelques années plus tard, on lit à Paris les *Mémoires d'un apothicaire sur la guerre d'Espagne pendant les années* 1808 *à* 1813, par Blaze. Ces pages d'un témoin des événements s'ajoutent aux récits de voyages, enveloppent d'impressions vivantes l'*Histoire de la Littérature espagnole* de Bouterweck, traduite en français dès 1812, réveillent en somme un intérêt que les encyclopédistes avaient tant contribué à effacer. Mais surtout le Romantisme fleurit, qui va donner à l'Espagne un prodigieux regain d'actualité.

Déjà, bien longtemps auparavant, un enfant perdu, un éclaireur, avait montré la voie à nos Romantiques. L'Abbé Prévost, cet homme qui, comme tout son siècle, avait ignoré l'Espagne et tourné constamment les yeux vers l'Angleterre où l'avaient conduit, d'ailleurs, ses aventures et ses exils, l'abbé Prévost donc, le jour où il avait voulu corser d'une belle aventure de passion et de mort ses *Mémoires et Aventures d'un homme de qualité*, n'avait pas hésité à la placer en Espagne, parce que l'Espagne

était à ses yeux le pays par excellence de la passion.

C'est ce goût — et c'est aussi ce procédé — que les Romantiques vont remettre en honneur, sur une vaste échelle cette fois et avec une ampleur inconnue jusqu'alors. Grâce à eux, l'Espagne reprend droit de cité dans les lettres françaises. Elle le reprend avec un singulier éclat.

Cependant, cette Espagne qu'ils vont nous décrire et nous chanter, les Romantiques l'ignorent. Les contacts qu'ils ont avec elle sont en vérité superficiels. Si quelques-uns d'entre eux, comme Gautier et Mérimée, y ont voyagé et même séjourné, peut-on en dire autant de Hugo qui ne l'a guère vue que tout enfant et à travers les grilles du Collège des Nobles? Quant à la littérature espagnole, est-ce dans les textes qu'ils ont fait sa connaissance?

Hugo passa pour savoir l'espagnol. Avant de partir pour l'Espagne rejoindre leur père, ses frères et lui avaient un jour trouvé dans leur chambre des grammaires et des dictionnaires que leur mère y avait mis. « Il faut que vous sachiez l'espagnol dans trois mois, » avait dit Mme Hugo.

« Ils le parlaient après six semaines, écrit Victor Hugo, et n'hésitaient plus que sur la prononciation. » Gardons-nous de le croire. Il a avoué plus tard qu'il n'avait jamais bien su l'espagnol. Gautier l'a peut-être su un peu mieux. Cela ne l'empêcha point, en écrivant *Tra los montes* comme sous-titre à son *Voyage en Espagne* de commettre ainsi un affreux barbarisme. Quelle différence avec le XVIIe siècle, quand gentilshommes et gens de lettres possédaient la langue de Cervantes et lisaient les chefs-d'œuvre espagnols dans le texte! Aussi l'Espagne des Romantiques est-elle avant tout l'Espagne de leurs rêves, accommodée selon leurs théories.

Ce qui avait frappé Hugo au delà des monts, c'étaient les contrastes. Contrastes des couleurs, des sentiments, des passions. Tout enfant, du haut du siège de la voiture qui l'emmenait avec sa mère et ses frères, il avait ouvert, dès la frontière passée, des yeux avides de tout voir. Et un soir, à l'étape, on était arrivé dans un bourg au nom

sonore dont il devait se souvenir plus tard : Hernani!

Pays unique, écrira-t-il, ou l'incompatible se marie à tout moment, à tout bout de champ, à tout coin de rue. Les servantes de tables d'hôte se cambrent comme des duchesses pour recevoir deux sous... Les grandes routes ont des trottoirs, les mendiants ont des bijoux, les cabanes ont des armoiries, les habitants n'ont pas de souliers. Tous les soldats jouent de la guitare dans tous les corps de garde. Les prêtres grimpent sur l'impériale, fument des cigares, regardent les jambes des femmes, mangent comme des tigres et sont maigres comme des clous.

Rien ne caractérise mieux l'idée qu'on se fait alors en France de l'Espagne qu'une ancienne ballade, — qui est loin d'être de la haute poésie, mais qui traduit précisément ces contrastes qui plaisaient tant aux Français :

Soleil joyeux, sombres courtines,
Larges manteaux, courtes basquines,
Noirs repaires, roses boudoirs,
Cris menaçants, molles œillades,
Doux sourires, arquebusades,
Fracas des jours, calme des soirs.

Affreux brigands sur la montagne,
Sous l'oranger, tendre compagne,
Taureaux cornus, époux trahis,
Moines cafards, nonnes gentilles,
Cœurs pleins d'amour, austères grilles,
C'est l'Espagne... Quel beau pays!

§

Pour un Français des années 1830-35, et même après, l'Espagne est d'abord et essentiellement le pays des amants.

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au sein bruni?
Pâle comme un beau soir d'automne!
C'est ma maîtresse, ma lionne!
La marquesa d'Amaëgui.

Cette strophe de Musset nous met tout de suite dans l'atmosphère convenable, — bien qu'au mépris de la géographie! Mais l'amour en Espagne ne saurait se passer de guitares ni de sérénades. C'est une conception, d'ailleurs, qui répond en partie, tout au moins à cette époque, à la réalité des choses. Musset ne pouvait que sacrifier à cette habitude, d'ailleurs charmante, et qui lui fournissait une couleur locale de bon aloi.

La sérénade a du reste l'avantage d'être un épisode qui tourne parfois au drame. On risque d'y rencontrer des rivaux, d'où une suite logique qui est le duel.

J'ai fait bien des chansons pour elle,
Je me suis battu bien souvent!

Il y a même une troisième éventualité, celle des attentes incertaines :

Bien souvent j'ai fait sentinelle
Pour voir le coin de sa prunelle,
Quand son rideau tremblait au vent.

Enfin la sérénade fait intervenir un troisième personnage qui est encore un élément de couleur locale extrêmement précieux : la duègne, — notre prosaïque dame de compagnie, — prend, dans cet espagnol francisé, qui est le vocabulaire des Romantiques, un relief caricatural. La duègne, qui surveille étroitement la jeune fille, est destinée en principe à l'empêcher de faire des bêtises. En fait, elle s'en garde bien. La duègne est toujours complice.

...Et certes, la duègne
Qui la surveille et qui la peigne
N'ouvre sa fenêtre qu'à moi!

s'écrie Musset, qui connaît la règle du jeu.

Il y a aussi les amours tragiques. Ce sont ceux qui ont la préférence de Vigny. Dolorida boit « à longs traits » le blanchâtre breuvage que la veille elle a versé à son mari pour se venger de son infidélité. Cette forte situation ne pouvait se placer que sous le signe de l'Espagne. *Yo amo mas a tu amor que a tu vida!*

Cette Espagne de passion et de mort, c'est surtout au théâtre qu'elle va s'épanouir. Dans *Hernani*, dans *Ruy Blas*, le poison est là, qui fournit le dénouement : moyen essentiellement dramatique, partant très espagnol, et qui a l'avantage sur le poignard de permettre à celui qui l'a absorbé de parler encore quelque temps en vers alexandrins. Tout cela, au demeurant, se passe dans la haute noblesse, car les Romantiques français, surtout quand il s'agit de l'Espagne, ne badinent pas avec le blason. Toute une étiquette minutieuse, tout un code de l'honneur, tout un arsenal de noms sonores, deviennent les attributs obligés de l'Espagne.

> Dieu qui donne le sceptre et qui te le donna,
> M'a fait Duc de Segorbe et Duc de Cardona,
> Marquis de Monroy, Comte Albatera, vicomte
> De Gor, seigneur de lieux dont j'ignore le compte.
> Je suis Jean d'Aragon, Grand Maître d'Avis, né
> Dans l'exil, fils proscrit d'un père assassiné
> Par sentence du tien, roi Carlos de Castille!

Certes, à l'énoncé de ces titres, Hugo se délecte. Il les a ciselés avec une fantaisie sonore qu'il estime très espagnole, — et qui d'ailleurs fait de l'effet. Puis, c'est le privilège des Grands d'Espagne, dont ce quarante-huitard avant la lettre est enchanté :

> Couvrons-nous, Grands d'Espagne!
> (*Au roi* :)
> Oui, nos têtes, ô roi,
> Ont le droit de tomber couvertes devant toi!

Mais cette Espagne dramatique n'eût pas été complète si, comme arrière-plan, ne s'était dressée, flamboyante et cruelle, la grande ombre de l'Inquisition. L'Espagne du fanatisme religieux est un de ces filons littéraires que notre littérature, à différentes époques de son histoire, a creusés avec persévérance. Les protestations comme celles de Beaumarchais n'ont jamais été que des manifestations isolées.

Dans ce XIXᵉ siècle qui « hispanise » à sa manière et qui par ailleurs a tant de hardiesse, c'est donc la concep-

tion la plus traditionnelle de l'Espagne qui a la préférence. Vigny, fort sérieusement en a exposé la doctrine :

Un Espagnol, dit-il, est un homme de l'orient : son sang languit ou bouillonne; il est paresseux ou infatigable; l'indolence le rend esclave, l'ardeur cruel; immobile dans son ignorance, ingénieux dans sa superstition, il ne veut qu'un livre religieux, qu'un maître tyrannique; il obéit à la loi du bûcher; il commande par celle du poignard; il s'endort le soir dans sa misère sanglante, cuvant le fanatisme et rêvant le crime.

Ah! Messeigneurs, nous ne sommes plus accoutumés à ces fortes métaphores! Mais elles ont fait le bonheur de nos pères, convaincus qu'ils étaient de leur valeur représentative.

Cette atmosphère dramatique, toute exagérée qu'elle était, avait, il est vrai, ses racines dans une réalité très récente. On se souvenait encore de la guerre d'Espagne, des atrocités du siège de Saragosse, des récits des prisonniers français, de ceux qui avaient échappé aux geôles de Cadix et aux horreurs de Cabrera. Il n'est pas douteux que l'esprit particulièrement horrible de ces événements avait vivement frappé l'opinion française. L'Espagne en était définitivement marquée d'un sceau macabre. Mérimée lui-même, Mérimée le dandy, tout parisien sceptique qu'il est, tout parfait connaisseur de l'Espagne qu'il est devenu grâce à la Comtesse de Teba, sacrifiera à cette atmosphère tragique. Sa Carmen, où il corse l'espagnolisme de sang gitane, popularise en France une tradition et doit une bonne part de son succès au fait qu'elle la popularise. Mérimée, cependant, avait vu de près le peuple espagnol, et son avis sincère, il l'avait exprimé dans une lettre.

Vous ne sauriez croire, écrit-il, combien les gens du peuple sont aimables dans ce pays, combien d'esprit, de dignité et de grandeur d'âme on trouve dans des endroits où l'on ne s'imaginerait jamais les rencontrer. Il y a près de mon logis à Madrid une jeune fille qui fabrique des cure-dents en bois à un sou le paquet et qui est une Cendrillon divine.

§

C'est cette Espagne romantique qu'un jour de l'année 1840 Théophile Gautier décide d'aller visiter. Ou plutôt, car il sait qu'il ne trouvera pas cette Espagne-là, il note au début de son journal de voyage :

Encore quelques tours de roues et je vais peut-être perdre une de mes illusions et voir s'envoler l'Espagne de mes rêves, l'Espagne du romancero, des ballades de Victor Hugo, des nouvelles de Mérimée et des contes d'Alfred de Musset.

Il faut rendre justice à Gautier. A côté de détails fastidieux et d'une collection par trop abondante de mots espagnols dont on le sent fier, mais qui fatiguent, on trouve dans son récit redressées bien des erreurs et rabaissées bien des exagérations romantiques. Ce « touriste descripteur et ce daguerréotype littéraire », comme il s'appelle lui-même modestement, nous a donné de l'Espagne un aperçu qu'aujourd'hui encore on lit avec plaisir. Mais en même temps, cette Espagne réelle qu'il a su voir — et même au total bien voir — il s'est bien gardé de la transposer dans son recueil *España*. C'est que l'Espagne romantique était plus forte que la réalité. Le goût du public et l'idée qu'il se faisait de l'Espagne devaient commander la verve du poète. Autrement, ce n'eût plus été l'Espagne !

§

Nous avons aujourd'hui, grâce aux voyages, des idées sur l'Espagne un peu moins simplistes. Un voyage en Espagne n'est plus, depuis longtemps, ce qu'il était au début ou même au milieu du XIXe siècle, « une de ces entreprises aventureuses et lointaines, comme l'écrivait alors un guide, — hérissées de tant d'obstacles, mêlées de tant de péripéties qu'il appartenait seulement à quelques touristes intrépides d'en braver les fatigues et les dangers. » En 1840, tout en se moquant de ces dangers, Gautier n'en écrivait pas moins : « Il faut payer de sa personne, avoir

du courage, de la patience, de la force. » C'était, en ces temps-là, une véritable expédition.

Au fur et à mesure que l'Espagne s'est modernisée, que les chemins de fer ont remplacé les diligences, les contrastes qu'elle offrait au voyageur avide de pittoresque se sont fondus dans la trame uniforme de la vie moderne. Et cependant, quel est le voyageur français, parti pour l'Espagne, qui oserait nier que ce qu'il y va chercher encore, c'est le pittoresque, la couleur locale! Dernières manifestations d'un legs romantique dont nous mesurons encore — pour peu qu'on en doutât — la singulière étendue.

Tout de même, notre conception de l'Espagne pittoresque s'est épurée. Elle a restreint, d'ailleurs, son champ de vision. Elle a gagné en profondeur. Elle se localise dans les danses des gitanes, car le souvenir de Carmen — celle de Bizet, bien sûr, pas celle de Mérimée — résonne toujours à notre mémoire, — et dans les courses de taureaux.

Les courses de taureaux! Gautier et Mérimée les avaient déjà décrites. Ces deux postillons de l'hispanisme français ont, à leur sujet, des appréciations enthousiastes.

Spectacle si intéressant, proclame Mérimée, si attachant, qui produit des émotions si fortes qu'on ne peut y renoncer une fois qu'on a résisté à l'effet de la première séance.

« Un des plus beaux spectacles que l'homme puisse imaginer », s'écrie à son tour Gautier. Mais à ces deux représentants de la patrie de Descartes, il faut, même en Espagne, qu'une émotion se transpose sur le plan des choses de l'esprit. Le parallélisme entre ces deux intellectuels est ici symptomatique. « Aucune tragédie au monde ne m'avait intéressé à ce point », note Mérimée. Et Gautier de conclure : « Situation qui vaut tous les drames de Shakespeare! »

Cet intérêt passionné à l'égard des courses de taureaux n'est pas, toutefois, une des veines favorites du romantisme français. La forme littéraire, poème ou théâtre, dans laquelle Hugo, Musset, d'autres encore, ont en général évoqué l'Espagne ne se prêtait point à la description

de ce spectacle. Puis la tauromachie est un monde complexe, qui ne se laisse point pénétrer du premier coup. C'est une science qui réclame une initiation, la connaissance de traditions séculaires, l'apprentissage d'une technique. L'Espagnol ne s'intéresse pas à la corrida toute seule, comme nous nous intéressons, au théâtre, au spectacle seul, sans réaliser souvent qu'il est le résultat de la longue et laborieuse gestation de l'Art. Il s'intéresse aux taureaux eux-mêmes, connaît leur vie dans les vastes plaines d'élevage où les bêtes paissent en liberté, les suit dans les opérations minutieuses de la sélection, se nourrit de toute une littérature répandue dans une multitude de journaux taurins qui pullulent en Espagne comme nos feuilles, roses ou jaunes, par lesquelles, chez nous, la foule s'initie aux arcanes du « Vel' d'hiv. » Les relations de voyageurs, observateurs rapides et superficiels, ne sauraient nous donner une idée de cette atmosphère. Il fallait, pour la populariser en France, des récits circonstanciés et le moule, puissamment évocateur, sorte de verre grossissant, du roman contemporain.

Au vrai, pour connaître ce côté capital de l'Espagne, c'est à un Espagnol que nous sommes redevables. C'est le roman *Sangre y arena* de Blasco Ibañez, excellemment traduit par Hérelle, qui a ouvert dans les lettres françaises la série des descriptions soucieuses d'exactitude et de compréhension de la grande « fiesta nacional ».

Ce titre de *Sangre y arena,* — sang et sable, — titre extrêmement sobre, mais qui parle à un Espagnol, Hérelle l'a d'ailleurs modifié. Connaissant ses Français et leur goût invétéré pour une Espagne « dramatisée », il en a fait des « Arènes sanglantes » et cette transposition traduit bien, somme toute, ce respect du legs romantique qui est resté vivace chez les plus modérés d'entre nous dès qu'on parle de l'Espagne. Depuis, nos idées sur l'Espagne se sont affinées, intellectualisées, et l'un de nos derniers romanciers de la tauromachie, Joseph Peyré, a pu choisir ce titre qui mesure tout le chemin parcouru : « Sang et lumières ! »

Il nous faut, nous autres Français, avoir présentes à l'esprit les pages où Montherlant décrit la corrida :

Et voici que peu à peu la lutte changeait d'aspect, cessait d'être heurtée et dramatique. Comme dans tout art, la maîtrise engendrait enfin la simplicité. Les passes rituelles se firent posées et majestueuses, semblèrent faciles comme les actes qu'on fait dans les rêves, douées de la noblesse et de la liberté surhumaines qu'ont les mouvements filmés au ralenti. Il apparut à tous qu'au centre de l'arène une puissance souveraine agissait, qui seule était capable de ce détachement presque nuancé de dédain : la souveraineté de l'homme apparut à tous. Ce n'était plus un combat, c'était une incantation religieuse qu'élevaient ces gestes purs, plus beaux que ceux de l'amour, voisins de ceux qui domptent, avec le taureau, de grossiers spectateurs et leur font venir les larmes aux yeux. Et celui qui les dessinait, soulevé de terre comme les mystiques, par un extraordinaire bonheur corporel et spirituel, se sentait vivre une de ces hautes minutes délivrées où nous apparaît quelque chose d'accompli, que nous tirons de nous-même et que nous baptisons Dieu.

L'effort — souvent couronné de succès — fait par les écrivains français contemporains pour comprendre et traduire l'Espagne des courses de taureaux, mérite d'être souligné. René Bazin lui-même, qui ne passa jamais, que l'on sache, pour être assoiffé de sang, a écrit sur ce sujet des pages fort pertinentes. Au total, si l'ensemble n'a pas de quoi satisfaire, sans réserve aucune, nos amis espagnols, il reste cette chose essentielle : une atmosphère de compréhension. Nous sommes loin désormais de « l'aigreur qui paye la moquerie. »

§

« Par trois fois, s'écrie Barrès, j'accourus entendre la chanson de l'Espagne. » Et avec lui nous voilà dans la note juste, sur le plan grave et passionné qui convient. Barrès va à l'Espagne comme un amant. Certes, ce qu'il aime en elle, c'est lui-même. N'importe. Il a ce sentiment de plénitude qui est le signe de l'amour.

Ceux qui nourrirent leur sang des beautés de l'Espagne savent que rien n'est inactif sur cette terre africaine. Tout collabore à leur plaisir dans la série de ses merveilles... Et s'ils retrouvent dans le sud-express l'accent rauque d'une Castillane, s'ils voient les terres stériles de la Sierra courbée sous le vent, les voilà déjà qui frémissent : soucis, pensées, tout a sombré, comme chez un garçon de vingt ans, au coup de talon d'une jeune danseuse animale qui lève ses bras dorés où claquent les castagnettes.

Ainsi ce cérébral a aimé cette terre de passion.

Certes, écrivait-il en 1913, je dois beaucoup à l'Italie où je me suis promené dès ma vingtième année, mais je dois davantage à l'Espagne. Alphonse Daudet qui avait la bonté de s'intéresser à moi, me disait qu'il m'avait vu transfiguré par mon premier voyage en Castille. Pourquoi le nier? Pourquoi me contraindre? Souvent, de Milan à Naples, je me suis ennuyé quand je rencontrais l'idéal des humanistes, toute une culture pour laquelle je ne suis pas fait. En Espagne, on garde le contact avec les angoisses et les espérances du moyen âge en même temps qu'on s'irrite l'imagination aux promesses voilées de l'Orient.

Comme il y a loin de l'Espagne de pacotille des Romantiques à cette compréhension enthousiaste et réfléchie!

Dans le beau tableau de Zuloaga qui représente Barrès debout, de profil, les traits âpres, le teint bistre, vêtu de noir, contemplant le panorama tourmenté de Tolède, il y a, entre l'homme et le décor, de ces correspondances précises qui traduisent une identification parfaite. Il fallait, pour pénétrer ce pays de passion, l'analyse subtile d'un de nos écrivains les plus intellectuels. Mais une intuition ardente avait ouvert la voie.

Dans cette Espagne, il sait discerner les contrastes fondamentaux. L'Andalousie voluptueuse et les âpres Castilles, ces deux visages de l'Espagne, lui apparaissent tour à tour. Et le grand drame de ce pays, qui dure depuis la reconquête, cette lutte entre l'esprit de la

Castille et l'esprit de l'Andalousie, ce « superbe dialogue entre la culture chrétienne et l'arabe, qui s'assaillent, puis se confondent », il en est pénétré. Ce drame est pour lui toute l'Espagne.

Car cette confusion finale des deux cultures ne supprime point le drame. La grande épopée continue, défi perpétuel jeté dans le tournoi des siècles entre l'Alhambra de Grenade et l'Escorial, cet âpre palais-couvent de Philippe II!

Loin de s'affaiblir en se mêlant, les sentiments qu'expriment l'Escorial et l'Alhambra acquièrent la puissance, la tristesse des passions combattues.

Aussi c'est à Tolède, ville composite, ville castillane arabisée, qu'il fixera sa méditation avec le plus de dilection.

Spectateur subtil de cette compétition séculaire, il en détermine les étapes et les nuances. Mais il est trop « pris » par l'Espagne, par son amour pour l'Espagne, pour être un spectateur tiède. En fait, il prend parti. Il lutte contre l'enchantement de l'Andalousie. Delrio apprécie peu Grenade, bien qu'il en subisse le charme.

Dans les cours et sur les terrasses plantées de l'Alhambra, il sentait bien une atmosphère de courtoisie, mais rien qui nécessite chez le visiteur un état d'âme sublime.

Un état d'âme! Voilà le grand mot lancé. Rien ne saurait constituer un lien plus fort et mieux approprié que ce sentiment barrésien de l'Espagne.

§

Eût-il compris tout cela, pourtant, sans un devancier bien éloigné de sa forme d'esprit, mais qui, trois siècles plus tôt, avait frayé déjà les sentiers qu'il devait parcourir?

Lorsque, vers 1575, un obscur Crétois, élève sans éclat du Titien, était venu s'installer à Tolède, rien ne laissait prévoir que ce Griego, ce Greco, serait un des inter-

prêtes les plus sublimes de l'Espagne. Au contact de cette âpre terre, le peintre, les yeux encore emplis de la magie vénitienne des couleurs, délaisse tous les artifices de son art. Sa palette même se simplifie, se plie aux contrastes sévères de ces nouveaux décors.

Et le voilà parti, comme dit Barrès, pour être un peintre de l'âme, et de l'âme la plus passionnée : l'espagnole du temps de Philippe II!

A trois siècles d'intervalle, le même coup de foudre, la même pénétration se retrouvent. L'humble artiste crétois du XVIe siècle et le gentilhomme des lettres françaises du XIXe communient dans une même conception dépouillée du Génie de l'Espagne.

C'est grand dommage que Barrès ne nous ait point donné le troisième volet de son triptyque espagnol, qu'il eût consacré à Zurbaran. Ce peintre des moines, passé au fil de la méditation barrésienne, nous eût encore ouvert d'autres horizons sur l'éternel dualisme de l'Espagne.

Surtout, il nous manque une sainte Thérèse! Celle qu'il appelle, en un langage que n'eût point désavoué Renan, « astre brûlant, étoile des bergers et des rois de Castille, honneur du ciel espagnol », eût été un grand sujet digne de lui.

Que faut-il conclure?

En vérité, on ne saurait mieux faire le point qu'avec Barrès. Au fond, tout ce qui a été écrit après lui sur l'Espagne se ressent de sa méditation. Dans ce long dialogue des siècles entre le pays de sainte Thérèse et le pays de Jeanne d'Arc, il incarne la phase métaphysique, ayant placé le débat sur le plan qui convenait. Le lien subtil, formé peu à peu au cours de l'Histoire, tantôt rompu, tantôt renoué, acquiert ainsi une force spirituelle...

Qui oserait penser qu'il pût être brisé désormais!

ANDRÉ GIRARD.

LE THÉATRE
DANS LE SIXIÈME ARRONDISSEMENT
DE PARIS

—

Les quatre quartiers du sixième arrondissement sont : 1° Celui de la Monnaie; 2° celui de l'Odéon; 3° celui de Notre-Dame-des-Champs; 4° celui de Saint-Germain des Prés. Or, dès que nous quittons la rive droite séquanaise pour franchir le pont des Arts, face au palais de l'Institut — construit en 1672 sur l'emplacement de l'hôtel de Nesle et du collège des Quatre Nations — nous trouvons déjà, en ce « Premier Quartier » dit « de la Monnaie », le souvenir de Molière.

A droite, au n° 12 de la rue Mazarine (ex-rue des Fossés-de-Nesle), une moderne construction assez quelconque s'élève sur le terrain de l'ancien Jeu de paume des Métayers où Jean-Baptiste Poquelin, en 1643 — (le petit bourgeois tapissier basochien ne devait prendre le pseudonyme de Molière que l'année suivante) — ouvrit avec les Béjart cet *Illustre Théâtre,* dont j'eus l'honneur, le 15 janvier 1935, de reconstituer une sorte d' « historique » dialogué sur notre scène de la rue de Richelieu (1).

Ajoutons que Poquelin, à ses débuts, habita près de là, un petit immeuble abattu depuis le dégagement pratiqué près de l'ancien collège Mazarin. La Champmeslé

(1) *L'Illustre Théâtre,* pièce en un acte, en vers, de Jules Truffier, représentée pour la première fois, à la Comédie-Française, le lundi 14 janvier 1935.

s'installa dans cette même rue avant de résider rue des Marais-St-Germain (actuellement rue Visconti) à l'hôtel de Rane où vécurent successivement Jean Racine, puis Adrienne Le Couvreur et la Clairon.

Armande Béjart, femme de Molière, résidait primitivement rue de Seine, sans penser que, plus tard, devenue veuve et remariée à Guérin d'Estriché, elle finirait ses jours rue de Touraine (devenue rue Dupuytren) en un confortable hôtel dont la haute porte voûtée nous paraît encore de fort belle apparence.

Dans cette même rue Mazarine (au 49) se trouvait le Jeu de Paume de la Bouteille transformé, de 1671 à 1672, en salle de spectacle destinée aux premiers essais d'opéra et dont nous reparlerons lorsque nous nous rapprocherons de la rue de Vaugirard.

En 1673, au lendemain de la mort de Molière, sa troupe et celle du Marais s'étaient réunies rue Guénégaud, où sept ans après, la compagnie de l'hôtel de Bourgogne leur fut adjointe par ordre royal, en date du 21 octobre 1680. Cet agrégat dramatique devient « Troupe du Roi » (avec 12.000 livres de pension) et prélude à la grande Association officielle qu'est aujourd'hui la Comédie-Française.

Plus près du quai, sur le flanc gauche de l'hôtel des Monnaies, restent encore quelques débris du refuge du montreur de marionnettes, Jean Brioché, singulier impresario devenu légendaire par les exploits de son singe savant, blessé, dit-on, par Cyrano de Bergerac.

Vers la rue Dauphine, nous côtoyons l'ancienne Loge maçonnique des « neuf sœurs » où, dès l'aube du XIXe siècle, Cailhava (l'un des précurseurs d'Emile Mas et des exégètes scolastiques) ouvrait, en compagnie de Dorfeuille, le *Théâtre des jeunes élèves*. Virginie Déjazet y devait débuter, plus tard, à l'âge de treize ans.

Quelques pas encore et nous voici rue des Fossés-St-Germain (actuellement rue de l'Ancienne-Comédie) devant le massif cube de pierre, modifié dans ce qui reste des murs de cette « Comédie-Française » déjà si enviée et si critiquée aux XVIIe et XVIIIe siècles. C'est là que nos

ancêtres, après avoir été délogés de la salle Guénégaud, en 1687, prirent possession du terrain sur lequel ils devaient glorieusement vivre pendant quatre-vingts ans.

Jules Bonnaissies et plusieurs historiens du théâtre (dont ma camarade Béatrice Dussane) ont noté les tribulations de nos prédécesseurs avant qu'ils se fixassent dans ces parages; leurs plans successivement déjoués tant sur la rive droite que sur la rive gauche, avant que leur choix ne fût ratifié par les pouvoirs publics en 1688, année où nos aïeux combatifs firent enfin l'acquisition du Jeu de paume de l'Etoile, sans se douter des difficultés financières où les allait plonger leur nouvelle installation. Il serait passionnant d'en énumérer les triomphes, voire les chutes... Nous ne pouvons, hélas! en cette cursive nomenclature relater les fortunes diverses de cette période. Le gala d'ouverture eut lieu le 18 avril 1689. Les détails de ce début sont ignorés. Nous savons seulement que La Grange, le bras droit de feu Molière, se multiplia jusqu'à sa dernière heure pour assurer l'heureux destin de la troupe : les frères Parfait ont dressé la liste des acteurs de celle-ci et des pièces représentées jusqu'en 1693. L'abbé Delaporte, en 1775, se chargea de compléter le fabuleux travail de ces précurseurs de Joannidès et d'Edouard Champion.

De 1689 à 1770, époque où nos camarades passèrent aux Tuileries (*salle dite des Machines*), les dispositions du théâtre de la rue des Fossés, éclairé de plusieurs lustres, subirent peu de changements. On y avait assisté, en 1759, à la suppression des banquettes sur l'avant-scène, au renouvellement de toutes les décorations du répertoire. On y donna merveilles sur merveilles. Bref, en avril 1770 — bien que le logis menaçât ruine — s'y préparèrent les galas pour le mariage du Dauphin avec la jeune Marie-Antoinette.

La démolition d'une partie de cette vaste bâtisse fut commencée en 1782; puis on éleva deux corps de logis sur ses bases restées intactes, et les dispositions intérieures se pouvaient reconnaître, il y a quelques années. Le mur de façade subsiste encore au n° 14 de la rue de l'Ancienne-

Comédie. Si l'écusson, le médaillon en cartel, le balcon, les lignes de bossage et les tables saillantes n'y sont plus, la Minerve assise y est toujours visible, et l'ablation des deux parties rampantes du fronton, soutenu maintenant par des consoles, a laissé deux lucarnes s'agrandir en croisées. La moitié de la vieille salle est occupée par une cour. On y peut reconstituer, par la pensée, un fragment de la scène dont les travées, toujours en place, avaient été groupées pour glisser les châssis latéraux des décors. Cette explication me fut donnée, dans ma jeunesse, par le locataire, marchand de papier en gros. Il me fit voir l'ex-plateau, coupé à la hauteur du plafond de l'avant-scène. On distinguait facilement près de ce plafond trois fortes poulies destinées à la manœuvre du rideau; la quatrième avait été détachée par le papetier pour ses besoins particuliers. Dans les annexes voisines, rue Grégoire-de-Tours (précédemment rue des Mauvais-Garçons), presque rien n'avait changé. A l'intérieur on retrouvait maints couloirs, escaliers, cour et magasins, tels qu'au temps de nos chefs de file; jusqu'aux étages où trônaient jadis les membres de l'administration et les acteurs.

Ruinés par la Révolution, les comédiens s'étant transportés à l'Odéon (dont nous parlerons plus loin), les malheureux ne purent amortir leurs dettes et, par jugement du 14 thermidor an III, leurs propriétés des rues des Fossés et des Mauvais-Garçons furent vendues et tombèrent dès lors aux mains de particuliers.

Au numéro 13, face à notre ancienne Comédie, s'étendait la devanture du café Procope, fréquenté par Voltaire et par tous les encyclopédistes. Ce premier de tous les cafés de Paris avait succédé, en 1689, aux pestilences d'un établissement de bains que fit exproprier, à son profit, le sicilien Procopio Cultelli.

En montant vers l'Odéon, plus à droite — la percée du boulevard Saint-Germain ayant entièrement bouleversé la topographie des environs de Saint-Sulpice — nous ne pouvons que faire allusion au long et large quadrilatère de la vieille foire Saint-Germain, cette attrac-

tion qui devint le rendez-vous parisien des élégances mondaines et demi-mondaines.

On sait que, dés le moyen âge, une foire s'était ouverte, après Pâques, aux abords de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. D'abord, marché de victuailles sans importance; puis, gagnant, de lustre en lustre, les espaces libres de cet îlot féerique dont on finit par supprimer les privilèges devenus exorbitants. L'élan mercantile et joyeux ne désarma pourtant pas jusqu'à ce que l'adroit et populaire Béarnais ordonnât, en 1595, la réouverture de la dite foire, d'abord pendant quinze jours à partir du 3 février, jusqu'à ce que, progressivement, la force des choses favorisée, par Henri IV permît d'étendre les libertés jusques à la licence! Ce fut sous Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, que la renommée universelle de la foire Saint-Germain atteignit à son apogée.

Les commerçants les plus haut cotés y tenaient succursales de leurs boutiques de la rive droite, les grands seigneurs y venaient faire emplette des plus riches cadeaux tant en diamants, perles fines qu'en rarissimes étoffes et fourrures.

Ce fut en 1672, un an avant la mort de Molière, que, *pour la première fois, à Paris,* y fut offert « un breuvage oriental » ignoré jusqu'à ce jour : *le café!* Les jeux de marionnettes, qui se transformèrent vite en acteurs de chair et d'os, n'apparurent qu'en 1678 avec les spectacles forains de toutes farines. Que de procès surgirent à ce propos avec les scènes dites régulières! Tout cela précédait la naissance du Vaudeville, de l'Opéra-Comique, des Variétés et du Vaux-Hall, jusqu'à ce qu'un terrible incendie, éclatant dans la nuit du 16 au 17 mars 1762, anéantît cette mine de richesses. Dès l'année suivante, surgirent d'inextricables difficultés successives entre les propriéaires. Ceux-ci prétendaient exploiter *seuls* les « loges », à leur profit exclusif, sans s'inquiéter des redevances et de la Communauté.

Le déclin s'affirma de 1781 à 1790. La liberté des théâtres ayant été proclamée en 1791, les entrepreneurs furent privés de tout privilège particulier. La ruine des

marchands était consommée à la chute de Robespierre, et les derniers exploitants se virent tous expulsés en 1806. Les Parisiens de 1811 assistèrent à la démolition totale de ces phalanstères de la mode. Le sol même de ce colossal caravansérail, cru éternel, sur lequel s'était édifiée la foire, et qui recouvrait (symboliquement!) un fond vaseux et paludéen, fut bouleversé, drainé, puis exhaussé par les commissions de salubrité. Tout se transforma jusqu'en 1816, où l'architecte Blondel publia son grand atlas du marché Saint-Germain révélant aux citadins épris de nouveauté que les derniers vestiges de la foire légendaire avaient à jamais disparu.

Nous y admirons, à l'heure actuelle, l'un des plus modernes aspects de notre boulevard Saint-Germain.

Si nous nous acheminons vers l'Odéon, voici, à droite, la rue de Condé ouverte en 1500, jadis rue Neuve-de-la-Foire, et de l'Egalité sous la Révolution. Le palais de Corbie (devenu de Condé) occupait toute la contrée verdoyante et boisée jusques et au delà de la gauche du Luxembourg, quasiment en pleine campagne. Ce palais, dont l'entrée principale ouvrait en face du n° 20 de la rue de Condé actuelle, avait été acheté par le duc de Retz. Celui-ci l'avait cédé galamment à Marie de Médicis qui l'offrit en cadeau reconnaissant au bourreau des cœurs, Henri de Bourbon, prince de Condé. C'est dans les dépendances de cette propriété que, vu le mauvais état de l'immeuble de la rue des Fossés-Saint-Germain et de ses abords incommodes, l'autorité royale avait songé, dès 1767, à construire un théâtre « digne de la première scène française ».

Mon vieux camarade Georges Monval, au cours du premier chapitre de son *Histoier de l'Odéon* (2), a rappelé les difficultés inouïes que les architectes officiels, de Wailly et Peyre, durent vaincre avant de faire agréer leur projet sur un terrain qui semblait prédestiné, puisque, plus de cent ans auparavant, l'hôtel Condé avait reçu le baptême de la Comédie. Le parrain, digne du lieu,

(2) *L'Odéon* (1782-1818) en collaboration avec P. Porel. Deux forts volumes publiés chez Alphonse Lemerre en 1876.

n'était autre que Molière, qui, le 11 décembre 1663, s'y était rendu *en visite* avec sa troupe afin d'y jouer, sur un théâtre improvisé, deux de ses « nouveautés » : *La Critique de l'Ecole des Femmes* (1er juin) et *L'Impromptu de Versailles* (18 octobre).

Les travaux devaient être souvent interrompus, au carrefour de l'Odéon, sous la direction de plusieurs autres architectes, avant que le projet initial soit irrévocablement accepté et transporté plus loin en l'emplacement déclaré le meilleur.

Le 13 mars 1782, nos ancêtres de la Comédie faisaient leurs adieux à la Salle des Machines (Tuileries) et s'installaient enfin à l'Odéon, le 30 mars 1782. L'ouverture solennelle eut lieu le 9 avril par un prologue en un acte et en vers d'Imbert. On n'épargna point quelques critiques, mais les attraits de cette « nouveauté » occupèrent si bien les Parisiens que les acteurs, en vingt-deux représentations, gagnèrent 75.000 livres, sans compter la location des loges à l'année.

On s'extasia sur le « moderne » confort des galeries aménagées en « foyer » pour les spectateurs; on apprécia plusieurs autres innovations : le parterre, jusque-là debout, put s'asseoir à l'aise; le nom des acteurs fut inscrit dans leurs rôles respectifs sur les affiches annonçant le spectacle; et l'on destina spécialement aux comédiens un autre somptueux foyer que ceux-ci décorèrent de bustes et de tableaux. La première idée de posséder, au théâtre, des portraits (marbres ou peintures), remontait à 1759, lorsque notre glorieux devancier Le Kain avait, le premier, formé le projet de réunir, au sein du théâtre, les images des auteurs dramatiques célèbres et celles de leurs interprètes.

Nous allons voir — assez longtemps après le désir de Le Kain — se former le trésor artistique qui constitue, aujourd'hui, le plus admirable spécimen de la statuaire française du XVIIIe siècle.

Nous devons à Jean-Jacques Caffieri le premier buste de cette incomparable collection. Piron venait de mourir; Caffieri possédait la merveilleuse étude qu'il avait faite

d'après le poète de *La Métromanie,* et le statuaire, par l'intermédiaire de Buirette de Belloy, l'auteur du *Siège de Calais,* proposa d'exécuter, en marbre, le buste de Piron, à la seule condition que les comédiens lui accorderaient son entrée à vie. L'offre fut acceptée, et successivement (dans les mêmes conditions), les plus grands statuaires de l'époque : J.-B. Lemoyne, Pajou (son élève), d'Huez, Ricourt, Berruer, Houdon, Boizot, Foucou, Vassé, exécutèrent — quasiment gratis — ces œuvres magistrales d'une valeur inestimable aujourd'hui. Caffieri, outre les bustes de La Chaussée, Thomas Corneille, Rotrou, J.-B. Rousseau, de Belloy, donnait les superbes épreuves en terre cuite de La Fontaine et de Philippe Quinault, exposées à présent dans le petit jardin d'hiver.

Ce fut à nos prédécesseurs que Mme Denis, la nièce de Voltaire, donna l'admirable statue de son oncle par Houdon, le « Voltaire assis », œuvre magnifique qui fut exposée au Salon de 1781, année où le buste de Molière, par Houdon, fit son entrée à l'Académie française, avec le vers de Saurin :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Caffieri était, au fond, peu sympathique. Il était très jaloux de Houdon. Quand il savait que son rival travaillait à une œuvre, il s'emparait du même sujet et finissait son ouvrage avant lui.

Houdon modelait les bustes de Voltaire et de Molière; Caffieri se hâta de les faire pour les donner le premier au Théâtre-Français. D'autres bustes furent commandés à Houdon pour le théâtre; Caffieri lui coupa l'herbe sous le pied.

Caffieri ne se borna pas à cette guerre au ciseau; il attaquait aussi les ouvrages de Houdon d'une plume méchante, disant qu'il avait représenté Molière « comme un homme stupide, sans aucune passion dans la physionomie ».

Cette tête, ajoutait-il, est plus grande que nature, n'a aucun mouvement qui puisse donner la vie. Sa perruque ressemble

à de la filasse; sa robe de chambre et sa cravate sont si pauvres qu'il n'est pas possible d'en connaître l'étoffe. Le tout est poli et bien propre. C'est ce qui enchante les ignorants qui sont en grand nombre.

Sur le buste de Voltaire, Caffieri écrivait à M. d'Angiviller :

...Le grand Voltaire est représenté dans la plus grande décrépitude; les yeux lui sortent de la tête; il les avait, au contraire, très enfoncés; il allonge le col comme un imbécile; les plis du visage que lui a formés le grand âge sont autant de lambeaux qui n'imitent point la chair.

Cette tête représente plutôt le bonhomme Cassandre que ce grand poète qui était tout esprit. Sa perruque est affreusement faite; chaque boucle ressemble à un paquet de crin; le linge et l'habit sont traités comme du bois. Le tout est fait durement et mesquinement...

Il faut se méfier du jugement des artistes, lorsqu'ils sont juges et parties.

« Le Voltaire assis » destiné primitivement à l'Académie, provoqua, lorsqu'il s'agit de trouver sa place au sein de l'Odéon, d'interminables querelles, et ce fut par ordre de M. de Duras que, le 27 juin 1783, les comédiens le firent poser dans le vestibule, là où se trouve aujourd'hui le Molière faisant face à « la boîte à sel » du contrôle.

Le chef-d'œuvre de Caffieri était encore à la même place, en 1793, au moment de l'arrestation des comédiens; il y était aussi en 1799, au moment de l'incendie, où il échappa, une première fois, aux flammes. Il devait connaître une odyssée nouvelle après son transport rue de Richelieu, en 1806, jusqu'aux heures terribles de 1914-1918, où nous dûmes faire murer l'inestimable marbre entre madriers préservateurs. Il est surprenant, après tant de sinistres (guerre de 1870-1871, Commune, incendie de 1900, Grande Guerre de 1914), de voir que seul un doigt de la main gauche de Voltaire ait légèrement souffert!

Les grosses recettes du début diminuèrent pourtant lorsque se calma la curiosité provoquée par les premières soirées. Heureusement que, deux ans après, *Le Mariage de Figaro* allait faire courir tout Paris vers le « Petit Vaugirard » — comme on disait à cette époque.

Ici, des souvenirs personnels vont me permettre d'insister sur cette date « historique », la plus importante peut-être (avec *Charles IX* et *l'Ami des Lois*) dans les annales de la comédie.

J'ai la rare fortune d'avoir pu connaître par la transmission orale d'un parent proche, mort dans un âge très avancé, des détails assez inédits sur cette *première* de l'œuvre de Beaumarchais dont les répercussions devaient être formidables.

Le parent à qui je fais allusion s'entretenait souvent à l'orchestre du Théâtre-Français, avec un amateur plus âgé que lui, vieux ci-devant, lequel avait assisté à cette « première ». Celui-ci avait gardé le souvenir très net de l'événement parisien du 27 avril 1784. L'aspect de la salle était, paraît-il, du plus bariolé que l'on puisse voir.

Toutes les célébrités étaient amalgamées avec pittoresque : Paris, Versailles, la province, le Parlement et l'Opéra, diplomates et comédiens, fermiers généraux et chevaliers d'industrie!... Tout cela se pressait sur la même banquette.

Au foyer des acteurs, le poète satirique Rulhières, — secrétaire d'ambassade de Breteuil, ancien gendarme de la garde, devenu secrétaire des commandements de Monsieur, frère du roi, écrivain politique du ministère des Affaires étrangères et membre de l'Académie française, — Rulhières savait que le garde des sceaux venait d'envoyer un de ses attachés pour déclarer à l'auteur que si la pièce devait être jouée sans que l'on eût égard aux retranchements indiqués, la représentation n'aurait pas lieu.

— Il est trop tard, monsieur! aurait répondu Beaumarchais, qui fit donner l'ordre de commencer.

Lorsque le rideau se leva, l'assistance entière accueillit par une triple salve d'applaudissements l'apparition de

Figaro (Dazincourt), sa toise à la main, et Suzanne (Louise Contat), essayant, devant la glace, son petit toquet de mariée.

La lutte était engagée. De toutes parts, les initiés se nommaient les masques et la moitié de la salle riait de l'autre moitié. Des rires étouffés, des gloussements de : « Oh! » de : « Ah! » furibonds ou joyeux, d'éclatants bravos, de-ci de-là, des : « Chut! » et des sifflets.

Lorsque, au troisième acte, où commence vraiment la partie satirique, le comte Almaviva tranchait la querelle du grand seigneur et de l'auteur qui se disputent la paternité d'une « comédie mort-née », tous les regards se tournaient vers Monsieur, frère du roi, associé-commanditaire anonyme des œuvres poétiques et dramatiques de ses favoris. La bouffonne hésitation du greffier Doublemain : « Il y a *et!* il y a *ou! Et! Ou! Et! Ou!* » était celle de « l'avocat virgule », comme on appelait Gœsman, l'antagoniste de Beaumarchais, et provoquait des rires et des bravos de représentations populaires. Puis, lorsque arriva le monologue aux fusées rapprochées, ce fut un feu roulant d'allusions bruyantes :

— Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places : tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de bien? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus!... Etc.

La fameuse apostrophe : « Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits... », — toute cette éloquence de réunion publique provoquait des trépignements de joie. Puis, la définition ironique de la soi-disant liberté de la presse alla aux nues :

Pourvu que je ne parle, en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs...

Puis, le « danseur », qui obtient la place du « calculateur », provoqua le brouhaha mêlé de noms propres. C'était Garat, le frère du chanteur Garat, danseur de salon et financier à Bruxelles; c'était l'arrangeur d'opéras Marcel; c'était Asvedo, devenus administrateurs. On nommait tout haut les « grandes dames, dites *comme il faut,* qui ouvrent poliment leur maison aux banquiers de pharaon, tout en retenant pour elles les trois quarts du profit... » Quand Figaro dit, en terminant : « J'étais pauvre, on me méprisait; j'ai montré quelque esprit, la haine est accourue... », le nom de Beaumarchais volait de bouche en bouche. « C'est lui! parbleu! » Et maint couplet du vaudeville final — celui de Figaro, entre autres, dont l'effet est nul à présent, — fut trissé :

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger;
Le hasard fit leur distance,
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense,
Le trépas brise l'autel;
Et Voltaire est immortel!... (*Bis.*)

Et celui de Brid'oison, bégayé :

Or messieurs, la comédie
Que l'on juge en cet instant,
Sauf erreur, nous peint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie,
Il s'agite en cent façons!...
Tout finit par des chansons!... (*Bis.*)

Toutes ces pointes provoquèrent un ultime hourvari. Le rideau touchait à peine le plancher qu'on le fit

relever nombre de fois, tandis que la foule des habitués se ruait au Foyer des comédiens, où l'on délirait.

Caron de Beaumarchais recevait les compliments avec une fausse bonhomie, le sourire sardonique d'un Don Juan triomphant. Il félicitait ses interprètes, avec quelques restrictions. Il en voulait légèrement à Dazincourt (Figaro) d'avoir été trop discret, pour ne pas dire mou... Puis, il ajoutait :

— N'importe! On vous a compris! Mais, dans la suite, relevez le ton, toujours de plus en plus!

A Mlle Sainval (la comtesse) :

— Je vous dirai, comme votre époux : « Madame, vous jouez fort bien la comédie. »

A Mlle Louise Contat (Suzanne), en l'embrassant :

— Toi, tu es ma bonne et belle Suzon, toujours riante, verdissante, pleine de gaîté, d'esprit, d'amour et de délices!

A Mlle Olivier (Chérubin) :

— Vous allez faire tourner bien des têtes de part et d'autre...

A Bazile :

— Vous ressemblez à Marin à faire peur!

Puis, passant la main sur son front et se jetant dans un fauteuil que lui avançait Préville (Brid'oison), Beaumarchais, accablé de son succès et plus ému du triomphe qu'il ne l'avait été par ses luttes, prenait les mains de Préville, la larme à l'œil, en s'écriant, comme Brid'oison :

— Ne voilà-t-il pas que je suis aussi bê... ête que Monsieur! Je suis rompu, roué!...

— Roué! Rompu! c'est toujours cela, en attendant, mons Beaumarchais!... répliquait le prince de Conti, en lui frappant sur l'épaule.

Dans le couloir et sur la scène, à moitié dans l'ombre, quelques visiteurs traitaient la comédie de libelle.

— Parce qu'il a de l'esprit, ce Caron se croit tout permis!... Mais l'esprit! l'esprit, aujourd'hui, court les rues...

— C'est un bruit que les sots font courir! répondait, en passant, Sophie Arnould.

— La pièce tombera!

— Oui, elle tombera... au moins cinquante fois de suite, ajoutait Chamfort.

On joua *Le Mariage de Figaro* cent onze fois, rien que jusqu'en 1790, et sept cent vingt-cinq fois jusqu'en 1900, nous apprend le Joannidès. Les recettes furent telles que la Comédie-Française jouit alors d'une prospérité matérielle ignorée jusqu'à cette date. Les comédiens purent faire « des frais », comme on dit. On célébra le premier centenaire de Corneille; on inaugura un nouveau lustre à l'huile, de l'invention des deux ingénieurs Lange et Quinquet. La cinquantième représentation fut donnée au profit des mamans qui nourrissaient leurs enfants... Mais tout a une fin, et, l'année suivante, Beaumarchais écrivait aux comédiens, après une représentation à recette insuffisante :

...Il a été réglé entre nous que l'on retirerait *Le Mariage de Figaro* lorsqu'il tomberait à mille écus. J'apprends qu'il est tombé, vendredi, à beaucoup moins. Quelle qu'en soit la raison, je vous supplie de vouloir bien fermer notre boutique... Quand une pièce devient un bouche-trou, le public cesse d'en faire cas.

Depuis ce coup de clairon théâtral, que de jours fastes et néfastes passèrent sur le temple dorien que l'on a souvent chansonné, mais toujours aimé, malgré les aléas que sa gestion réserva de tous temps à ses obstinés et vaillants défenseurs.

André Antoine qui s'y ruina presque totalement, après y avoir multiplié les efforts les plus divers et les plus méritoires, lui a consacré l'une des meilleures études dans ses feuilletons de *L'Information*, lorsqu'on célébra le centenaire du monument reconstruit après l'incendie de 1818.

Antoine a précisé la « destinée » à venir de l'Odéon de la façon la plus sagace et la plus loyalement pratique. Il a formulé l'exacte vérité lorsqu'il affirme que l'Odéon, en dépit de sa réputation de théâtre jeune et aventureux, n'a jamais réalisé, en tant que mouvement littéraire,

qu'un effort restreint depuis les « grands événements historiques » du passé, depuis la scission des comédiens en 1793 et du triomphe classique de la *Lucrèce* de François Ponsard.

On est, en effet, obligé de constater que c'est un acte en vers de François Coppée, *Le Passant,* ainsi que ses grands drames, qui recréèrent la légende de l'Odéon et qui suffirent à la maintenir jusqu'à nous, avec les noms de George Sand, de Murger, avec les beaux spectacles de Duquesnel, de Porel, — Antoine aurait pu, à juste titre citer les siens, — avec les trouvailles et résurrections souvent excellentes de l'érudit Paul Gavault et de l'infatigable et fraternel Paul Abram. La conclusion d'Antoine demeure si juste que je n'hésite point à la transcrire ici pour l'édification des amis du théâtre :

...Un Odéon uniquement littéraire et artiste semble impossible et dangereux pour la sécurité de son directeur... L'Odéon ne devrait être, au fond, qu'un théâtre d'exercices et d'essais pour les jeunes auteurs...

Si, ainsi qu'il est facile de le constater après examen, il n'y a pas à espérer de prospérité matérielle pour une production vraiment littéraire de ce théâtre, il en va tout autrement lorsqu'il s'agit des comédiens. C'est, au contraire, un admirable champ d'exercices pour les jeunes gens venus du Conservatoire et pour l'éducation classique de ceux qui, sortis ailleurs, viennent y compléter, élargir leur talent dans le répertoire classique.

Beaucoup des grands sociétaires de la Comédie-Française se sont d'abord exercés et lentement formés sur la vieille scène; elle n'a cessé d'être une précieuse pépinière de sujets pour la Comédie-Française; on a depuis quelques années bien fâcheusement inauguré le système d'incorporer tout de suite des élèves du Conservatoire dans la troupe de la Comédie-Française. Ce n'était que l'exception autrefois, et ceci menace de devenir la règle; aussi que de débuts inutiles rue de Richelieu! Ainsi l'Odéon des jeunes auteurs et des comédiens débutants *serait un organe indispensable de préparation et de perfectionnement qui nous a toujours fait défaut et qui nous*

manque encore. Il rendrait inutiles les théâtres à-côté, et les scènes d'avant-garde sur lesquelles s'éparpillent et se stérilisent tant de jeunes ardeurs. Mais il ne faudrait plus songer à demander à cette grande Ecole Normale de notre « Théâtre » de vivre et de se suffire par elle-même!

Antoine a raison. La direction ne peut être contrainte à répudier l'essentiel de sa tâche pour d'impérieuses nécessités budgétaires.

Ces craintes exprimées sur l'avenir du théâtre nous ont peut-être poussés hors des limites de notre sujet? Je m'en excuse.

Aussi bien, notre rôle de cicerone va se trouver à peu près terminé, lorsque au delà de l'Odéon nous aurons signalé, presque en face la fontaine Médicis, au coin de la rue de Vaugirard, l'emplacement de l'ancien Bel-Air, agencé par Lully en Académie Royale de musique, lorsqu'il réussit à supplanter, salle Guénégaud, les véritables créateurs de l'Opéra : l'abbé Pierre Perrin et le maëstro Cambert.

Ceux-ci y avaient « inauguré » les premiers opéras français, en 1671, avec *Pomone* et *La Pastorale-ballet, Les peines et les plaisirs de l'Amour.*

Le cynique Florentin, en 1672, ayant obtenu par Mme de Montespan, le « privilège » grâce à quoi furent congédiés Gilbert et le marquis de Sourdéac, auxiliaires de Perrin et de Cambert, il se hâta de transférer le trésor musical du « Guénégaud » dans le jeu de paume du Béquet (dit du Belair) situé entre le Luxembourg et la rue des Fossés-Mr-Le-Prince, et d'y faire édifier, en un tournemain, une vaste salle où furent offerts au public « select » les *Fêtes de Bacchus* et de *l'Amour* (Poème de Molière, Benserade, Quinault et du président de Périgny, partition de Lully), le 15 novembre 1672, ainsi que *Cadmus* et *Hermione,* en avril 1673.

La fortune de Lully date de ces bruyantes réussites. Mais l'Opéra ne devait point rester longtemps rue de Vaugirard.

Molière défunt, l'interprète et collaborateur astucieux

du *Bourgeois Gentilhomme* trouvait encore moyen de chasser les comédiens du Palais-Royal, de s'y cramponner à leur place et de consolider son prestige avec *l'Alceste* (ironie!) non plus du *Misanthrope*... mais *L'Alkestis* antique, le tout accommodé au goût du jour; la tragédie lyrique succédant pour longtemps à la comédie de caractère.

Le 3ᵉ quartier (Notre-Dame-des-Champs), et le 4ᵉ (St-Germain-des-Prés), n'offrent plus aujourd'hui, dans le 6ᵉ arrondissement, que d'innombrables cinémas, quelques cabarets à chansons et, proche La Croix-Rouge, *Le vieux Colombier* de Copeau et de René Rocher. J'y ai connu à cette place : la librairie Le Coffre où je voyais, dans ma jeunesse, s'entasser jusqu'au plafond les « invendus » de la littérature austère.

Conclusion : la vaste enclave administrative de cet arrondissement reste, sur la rive gauche, l'une des régions parisiennes où le théâtre a tenu le plus de place, dans le Passé comme dans le Présent.

Lorsque notre cher François Coppée résumait sa tendresse pour le pays latin dans sa « ballade en l'honneur de la Rive Gauche, à Gabriel Vicaire :

La Rive Gauche est du côté du cœur,

le poète de *l'Arrière-Saison* n'exprimait qu'une boutade concernant particulièrement l'Odéon, ses galeries, son café Voltaire et ses alentours verdoyants, malgré sa prédilection pour le calme de la rue Oudinot et du boulevard des Invalides :

...Nous habitions tous deux dans ce coin de Paris,
Où maintenant, ayant déjà des cheveux gris,
Vieux garçon tout surpris de ma bonne fortune,
Le long des boulevards déserts, les soirs de lune,
Je vais en te serrant le bras, silencieux,
Et m'arrête parfois pour te baiser les yeux...

Nos ironistes pourront sourire, mais ces notules provoqueront toujours « la divine émotion » sans laquelle toute poésie parait inexistante.

Cette poésie urbaine, le « passant-amateur » ne la retrouve-t-il pas dans le sixième arrondissement, en contemplant les vieux murs derrière lesquels il se passa tant de choses... et que nous avons sommairement signalés?

De plus savants amplifieront dans l'avenir, à propos de nos autres arrondissements, ces visions de « parigot » amoureux de sa ville natale.

Le prophète-géant de *Paris à vol d'oiseau* n'a-t-il point gaîment « baptisé », jadis, le jeune comédien-flâneur?..

En voyant débuter ma jeunesse écolière,
« Gavroche de Molière ! » a dit Victor Hugo...
Et je crois, à jamais, ouïr encor l'écho
Me répéter, lointain : « Gavroche de Molière ! »

JULES TRUFFIER
Sociétaire honoraire
de la Comédie-Française.

INVITATION AU VOYAGE

—

Voici la dernière façon de voyager et qui, dans quelques années, dans quelques semaines, sera parfaitement désuète. C'est propre et bien fait et le ferry boat vous dispense encore, quoique à un degré médiocre, une émotion : celle d'une diabolique destruction et d'un néant difficilement obtenu.

Après vous avoir couché dans un tiroir de commode, alvéole entre les alvéoles d'un train qui va vous rendre à l'angoisse des cachots de votre enfance, on vous tire au nez des rideaux, on ferme les portes. Le trottoir de la gare du Nord glisse sans doute et recule : il vous faut l'imaginer et qu'il se détache de vous, avec sa charge d'accompagnateurs émerveillés. Tout est dès lors fini. Allons, ne bougez plus, soyez sages, ô vous, dormants au cercueil! A quoi bon dégager, par de grands efforts, la glace de la portière? Quelques kilomètres de campagne nocturne, des quais sans bateaux, et puis, ce n'est qu'un hall de gare pauvre qui s'ouvre et se referme sur votre train. Rien, au fond de cette cale de navire où vous voilà logé, d'un pittoresque de roman d'aventure. On enchaîne au plancher les roues des wagons. Un ronflement de moteur balance les couchettes insensibles dans un infini sans images. D'une lutte probable vous ne percevez que le vent, quelquefois, qui met la main sur le rythme de la machine, des craquements aussi de la mince prison qui force le mur de la nuit. Ouvrez enfin les yeux, pour une création brusque du monde, sous les espèces de la gare Victoria, au sein de Londres qui vous remue tout autour. Vous n'avez pas vu la mer, est-ce qu'il y a toujours, entre France et Angleterre, un bras de mer?

Les Hébreux avaient écarté la Mer Rouge avec une égale et désinvolte exactitude. C'était en un combat magique, qui suspendait les flots sans les supprimer. Les poissons mystérieux, des monstres inconnus, venaient s'éblouir aux parois de la tranchée de cristal. Ils crevaient le double miroir, tombaient aux pieds des conquérants inquiets, dans le limon du fond des abîmes, parmi des épaves pleines de silence et rentraient, d'une détente étincelante, dans les ombres liquides. Quand les Hébreux furent passés, des cataractes s'effondrèrent, se ruèrent à leurs trousses : ils se mirent à courir sur la terre hospitalière.

Entre ces temps fabuleux et le nôtre, les bateaux se sont efforcés de traverser les océans. Ils se mouvaient au-dessus du gouffre, marchaient sur les eaux, cheminaient sur leur toit. Ces maisons sans racines, propres à défier la Mer, étaient modelées par elle. Tirés sur le rivage, les bateaux affirment la présence prolongée de leur patrie mouvante. La coque en est lustrée, poisseuse et craquante de sel, fleurie de coquillages et de bêtes molles. Les voiles roulées gardent dans leurs plis la forme des tempêtes, comme de la face du Christ les linges de Véronique. Une humble barque de pêcheurs, c'est quelques planches *faites mer*. L'armure déposée ne peut perdre la tiédeur d'un corps à corps qui ressemble à une étreinte d'amour. Mais, placerons-nous sur notre cheminée ou notre radiateur une réduction du bac porteur de trains qui nous fit passer le détroit?

Le ferry boat n'a pas de corps ni de visage. Il est de ces puissantes machines humaines qui triomphent sans combat et comme de trop haut d'une force naturelle : elles ne retiennent nulle empreinte et n'ont rien tiré d'une âme qu'elles ont humiliée. Pensez de même à certains ponts de fer ou de ciment, qui remplacent le pont de pierre, dont les piles lourdes et coupantes s'animaient du fort contact des eaux, ou qui remplacent les pont suspendus, dont la souplesse traçait dans l'air la figure d'un élan proportionné. Pensez à l'hélicoptère, qui ne sera plus qu'insensible moteur, quand le planeur et l'avion auront

fini de replier en lui leurs ailes amies du vent. L'émotion esthétique ne dépasse pas le seuil où la lutte est aisée, mais non pas trop facile.

Ici, la Mer n'a point marqué notre convoi. C'est lui qui a rejeté la mer hors de sa route, comme une vieille femme radoteuse. Elle n'est plus là et bientôt ne sera plus ailleurs, la mer toujours recommencée. Les géographes et les poètes se sont trompés : tarie, asséchée jusqu'à la dernière goutte, rayée de l'inventaire humain, précisément escamotée. Le ferry-boat n'est pas une invention, mais le commencement d'une fin. Ne cherchez plus la clef de la honte qui vous oppresse, de votre gêne du moins, en vous réveillant d'un sommeil à peu près régulier, maniaque et sans autres rêves que de tous les jours. Ne fut-on pas complice d'une mauvaise action? Et si quelque beauté dans cette aventure est préservée, ce n'est que celle d'une idée, d'une réussite spirituelle, un émoi sans écho. Je vous dis que la Mer disparaît d'une Terre qui se flétrit et tend à ressembler à la Lune.



Non pas à la lune, trop tourmentée et personnelle, mais à la boule d'ivoire longuement polie par le billard et qui n'est que stricte docilité. Car, ce nouveau voyage sans voyage n'est que le dernier en date, dans un petit coin, de tous ceux qui ont travaillé la surface de notre monde et l'ont, à force de routes, tunels et machines, victorieusement dévasté.

Le petit de l'homme, à peine sorti des bras de sa mère, s'élance en trébuchant sur la terre qu'il lui faut conquérir, absorber. Il tend les bras en avant et veut déjà marcher plus vite que ses jambes. Plus tard, il saute, il court et, s'il dégringole d'un arbre en se laissant glisser au long du tronc ou s'il descend la rampe de l'escalier à califourchon, c'est qu'il vole ainsi au-dessus des obstacles et pense franchir les vallées et les montagnes. Il refait les gestes des plus lointains aïeux. Dans l'enfance de l'Humanité, bien avant d'avoir épuisé le gibier qui foisonne autour du campement, le chasseur primitif s'en est allé

à la recherche de gibiers inconnus, de nourritures neuves pour son corps et son esprit. Il ne s'appelle pas encore Hérodote, Tamerlan ou Stanley, mais, avide comme ils le seront, il part pour de beaux voyages et entraîne la tribu.

Pour marcher plus vite et plus longtemps, il monte sur le dos des bêtes, il emprunte le mécanisme de leurs pattes et la force de leur cœur. Il les attelle à des traîneaux qui déplacent ses hardes, son butin, ses trophées, ses vieux et ses enfants. Puis, il fait plus commodément avancer la charge sur des bûches écorcées, sur des rondins, sur des rouleaux,... et l'Homme, un jour, invente la roue.

Je m'étonne que Remy de Gourmont, dans ses admirables pages sur « une loi de constance intellectuelle », n'ait pas, analysant les premières découvertes de nos ancêtres, parlé, mieux qu'au cours d'une énumération distraite, de la roue. On cite d'abord et toujours le feu : c'est justice. Mais, on oublie l'amour, jeu de l'esprit sur un instinct et qui est un des plus anciens artifices. Et l'on oublie la roue prodigieuse. Un soir que je serai ivre, je composerai la véritable chanson de geste de l'Humanité et ce sera le chant du Feu, de l'Amour et de la Roue. Soyons modeste, étant à jeun, et, puisque c'est ici une invitation au voyage, ne pensons qu'à la roue.

Nous sommes trop habitués à son usage, nous n'entendons plus la musique merveilleuse et tragique que bobinent, sous notre séant tranquille, les trains et les autos. Mais, songez qu'il n'y avait pas d'exemple, sous les yeux de l'homme, dans la nature, de mouvement rotatif. Les animaux près de lui et lui-même ne se meuvent que par des éléments articulés, leur cœur bat, leur poitrine souffle et aspire par saccades, c'est-à-dire par temps successifs et différents. Peut-être trouverait-on un mouvement régulier au sein de la matière ou à l'infini des astres, je n'en suis pas sûr. En tout cas, les premiers hommes ne percevaient de l'attraction universelle que la chute brusque sur le sol de la bête tuée ou la pulsation des jours et des nuits. Et la continuité de la vie ne leur

apparaissait que sous la figure du spasme qui la transmet. Il semble qu'un mouvement toujours égal à lui-même soit interdit à la nature, malgré et contre l'adage que la nature ne fait pas de sauts : la roue est proprement invention de l'esprit humain. Invention plus surprenante que celle du feu, puisqu'il y avait la foudre et le feu central et que la Fable est formelle : Prométhée ne fit que dérober le feu. Cette pure création de la roue, d'où sortira toute la machinerie moderne et, par sa dernière incarnation, l'hélice, le vol humain, ajoute en vérité à l'œuvre des dieux.

C'est donc la roue, qui, adaptée à des chariots, servit d'abord le goût antique du voyage; c'est elle qui franchit la distance, en l'usant sur sa meule comme la pierre le couteau. Par elle les continents durent accepter de se rétrécir.

Reconnaissons, pourtant, que, sur la mer, il n'en fut pas et de longtemps ainsi. Il faut arriver au XVIIIe siècle pour que les roues (aubes, hélices) apprennent à marcher à la surface de l'eau. Ce furent moyens primitifs, le battoir de la rame, la voile gonflée de vent, qui poussèrent les hommes inquiets à travers l'océan et c'est par ces moyens primitifs que fut le plus hardiment martelée, forgée à neuf, la face de la Terre.

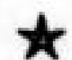
Entre tant de sculpteurs de mondes, Christophe Colomb est exemplaire. Avant lui, la Terre apparaissait semblable à un immense plateau, à un bouclier suspendu dans l'espace sur d'indistinctes colonnes et il était, au delà, on ne sait quel fleuve infernal et, *de plain-pied,* l'infini redoutable et attirant. La Terre se montrait à presque tous, malgré le bon sens génial de quelques héros, leur intuition et leurs calculs, telle que l'avait imaginée Posidonius. Connaissez-vous Posidonius et son voyage fantastique? Cet homme, fort savant par ailleurs, entreprit, quelque seize siècles avant Colomb, de naviguer jusqu'aux colonnes d'Hercule, pour voir de près le soleil plonger le soir dans les eaux glacées et les faire bouillir et siffler sous son fer rouge.

Christophe Colomb, en décidant de mener son bateau

tout droit, d'est en ouest, et de revenir de la sorte ou à peu près à son point de départ, s'emparait de la Terre et il la courbait, comme on fait de la lame d'une scie musicale. Allait-elle se rompre, en gémissant? Il la façonna dans ses paumes, plus librement que la glaise le potier. Il l'incurva même trop et la réduisit excessivement dans son esprit, puisque, partant d'Espagne, il pensait, ayant fait le tour de la boule sans rencontrer d'obstacle, aborder à l'orient de l'Europe. Il y avait pourtant sur sa route cette terre d'Amérique où, plus tard, un peuple de génie médiocre, mais jeune, entreprenant et vite riche, conduisit à leurs extrémités matérielles les découvertes du vieux monde.

La grande espérance de Christophe Colomb portait en elle tous les désespoirs. Elle assignait aux voyages futurs des bornes probablement infranchissables. En condamnant les hommes à tourner sur eux-mêmes, comme écureuils en cage, sans plus d'échappée sur l'infini, elle tuait définitivement Posidonius.

Un peu de mystère malgré tout restait attaché au globe étroit, à l'orange qui s'égouttait dans la main crispée de Colomb. La roue, en apprenant à mouvoir à sa surface les bateaux, lui porta le dernier coup. Tandis que les continents achevaient de se rétracter sous la course accélérée des diligences, des voitures de poste, bientôt des chemins de fer et des autos, les paquebots rayèrent, du diamant de leur proue, l'étendue qu'ils allaient briser en morceaux. Un appareil vint enfin, monstre amphibie, ce ferry-boat, qui défait tout ensemble la terre et la mer, en négligeant de les distinguer.



Je méprise le lyrisme des mots et des idées, quand il glisse au délire. Ayant servi à exprimer une vérité partielle, il lui faut se reprendre. Stop, oscillation de notre légère méditation, nuances.

Le voyage va, par définition, vers ce qu'on n'a pas, un décor, des gens, inconnus ou moins connus. Sans cela, à quoi bon? Il va vers une différence et n'est fait que

de l'acquisition, par paliers, de cette différence attirante. Mais, les degrés d'approche étant anéantis, le but sans doute sera ensuite atteint, à son tour entamé. Les pays d'Europe, par exemple, tirés l'un à l'autre et communiquant aisément, useront entre eux leur personnalité, par mélange de leurs caractères, brassage, égalisation : ils tendront tous à une grise unité? Eh bien, non.

Non, pas du tout. Ou, du moins, la dévorante vitesse et sa vertu de destruction marquent-elles, aux frontières douanières, un curieux temps d'arrêt.

Est-ce que, de sa brusquerie même, le spectacle à l'arrivée s'est fait plus surprenant? Est-ce que les peuples se sont rétractés d'avoir été trop vite mis au contact? Mais, ceci paraît évident : lorsque, s'étant endormi à Paris, on se réveille dans une rue de Londres, on est frappé qu'entre des pays qui se touchent et se pénètrent, des barrières mystiques n'aient pas été rompues et que voilà ces barrières, dirait-on, plus efficaces. A leur abri se tient une façon d'être collective et on est fâché de se hérisser aussi, malgré l'effort de sympathie, dans sa propre humeur nationale.

Pots de thé, alcools sans grâce et cette cuisine, pour nos péchés plus inébranlable qu'un roi. Autobus apocalyptiques et la parade des soldats de bois au seuil de Buckingham. Perruques, chapeaux hauts de forme, hymnes religieux des sans-travail qui marchent à la file. Des maisons qui ressemblent à de solides vêtements d'usage et, entre leurs façades bien fermées sur une vie bourgeoise, la pulsation régulière des autos comme un sang dru, lourd, calme, impérialiste... Surface des choses, habitudes et tics piqués parmi cent autres, certes, mais si l'on veut des signes plus profondément personnels d'un pays, d'une race, voici, au hasard, les brouillards de la rivière, ces nuées magnifiques qui se déchirent dans le ciel, et, sur la terre, les jambes hautes et cambrées de femmes mal habillées.

Comme le climat, comme le corps, l'esprit porte une marque. Allez voir ce qu'a fait un Turner, ravissant mais tout autre, avec nos Claude le Lorrain. Les frises du Par-

thénon sentent bien qu'elles ne sont pas ici chez elles, belles captives qui se renfrognent sous leur moisissure. Et, si je dépasse ces minces images anglaises, je note qu'entre les écrivains, les savants de tous les pays, que devrait pourtant rapprocher la vitesse, par le truchement des livres, des congrès, des académies, de leurs dilections politiques extranationales, s'est perdue la souple, la divine liberté de correspondance ou de causerie d'un Voltaire avec ses amis d'Europe.

On dirait en vérité que notre siècle, qui abolit les distances et regroupe les idées à travers l'espace, éloigne par contre l'une de l'autre les patries. Les princes sont morts ou à peu près, qui les ont formées par guerres, mariages ou traités, mais tout se passe comme si les démocraties héritières étaient jalouses de leur domaine avec un zèle de nouveau riche. Ou, si l'on veut et plus simplement, transporté de quelques-uns à une foule, le goût de puissance matériellement multiplié acquiert-il une redoutable efficacité. Les élites, de ce goût ou de ce zèle, seraient malgré elles imprégnées.

Que les communautés nationales soient destinées à se disjoindre quelque jour, à se dissoudre en fin de course dans de plus vastes associations sentimentales ou d'intérêt, il est probable. C'est dans la logique raisonnante. Mais, au train des choses, cette éventualité se propose si lointaine qu'elle est pratiquement négligeable et qu'il serait dangereux de compter sur elle. Un fait, en tout cas: la roue se cabre et ne mord pas sur les particularismes nationaux de notre temps.

Et, avec la roue, arrêt brusque du premier mouvement de ce pédant Discours sur le Voyage. Bien plus, marche arrière, maintenant.

Car, nous pensons, vous et moi, tout à coup, que c'était bien de l'embarras de franchir une frontière pour découvrir seulement qu'une part du globe n'avait pas été anéantie par la vitesse. Il n'était que d'offrir à nos yeux, par la grâce d'un billet, la durée de lecture de quelques journaux et, selon les saisons, les pommiers de Normandie, les neiges de Savoie ou la mer de Provence. Comme

Londres du ferry-boat, des paysages restés différents eussent surgi à point voulu de notre train, voire d'un autobus, si c'est la charmante vallée de Port-Royal qui nous avait tentés.

En tout pays il en serait de même. Fleurs et feuillages et la neige et l'eau bleue sont intacts après l'assaut et le charruage de la roue, pas plus meurtris, aussi lisses qu'une femme après l'amour.

Encore est-il peu étonnant qu'ait échappé à la bouleversante instabilité de l'homme une profonde qualité du sol, sa vertu propre de végétation, le régime naturel de ses cours d'eau et la vieille habitude qu'a le soleil de chauffer inégalement notre planète. Mais, il est émouvant, si l'on y songe, que l'homme n'ait eu que peu de prise sur ce qui dépendait de lui, étant de lui : son œuvre. A quelques tours de roue, si on le désire, les cathédrales de l'Ile-de-France ou les monuments romains de Provence se lèvent et jaillissent du fond des temps, comme des eaux une ville d'Ys mal engloutie. Un peu de piété, tendons l'oreille. Et, le train parti, son vacarme étouffé au tournant de la colline, miracle! Voici une chanson, un accent, des gestes, une humeur,... une province enfin, qui sut persister, sans tapage, malgré carrioles, chemins de fer, autos privées ou publiques, voire avions, qui s'efforcent de mélanger les familles et les races. Difficilement, mais avec certitude, s'obstinent à vivre de vénérables petites patries qu'un grand pays pensait avoir subjuguées. Sur toute la surface de la Terre, en fin de compte, aussi bien que la matière et peut-être davantage, l'esprit, à la Roue, se montre résistant.

Le rétrécissement de ce monde singulier n'est pas cependant littéraire artifice. Vérité, mais point définitive. Vérité à éclipse. Les hommes ont exactement roulé en boule, dans la conscience qu'ils en ont et qui est sa seule réalité, leur demeure flottante au sein de l'infini. Ensuite, c'est une élasticité qu'ils lui ont laborieusement conférée. Ils ont assoupli le globe, jusqu'à le muer en balle géante de caoutchouc. Ils savent, pour leur commodité, comprimer la balle et en diminuer par place les

dimensions, ou bien lui laisser reprendre son volume et sa forme. Et pour les hommes d'aujourd'hui et pour vous, ô les plus voyageurs d'entre eux, il arrive que la sphère natale redresse sa courbe, s'étale comme dans son ancien temps. Qu'une panne d'auto vous jette sur la route, vous verrez sous vos pieds la terre s'étirer toute plate, désespérément plate. Christophe Colomb n'était qu'un jongleur et Posidonius n'est pas si mort que j'affectais de le croire.



Rien ne serait, alors, irrémédiablement détruit, du voyage..? Oui, quelque chose et c'est le voyage lui-même.

Il n'y a plus d'accoutrement spécialisé du voyageur : peaux de bique, casquettes, plaids. Et l'on ne dit plus à l'amoureux déconfit : « Il faut se distraire, mon ami, partez en voyage! » On dit : « Allez donc passer quelques semaines à Calcutta ou bien à Mégève. »L'espace à franchir entre un quai de départ et le quai d'arrivée se réduisant, dans l'idéal, au dubo-dubon-dubonnet d'une ligne de métro, le voyage est consommé, dès que s'achève la discussion, auprès d'une agence, des moyens de transport, horaires et prix. C'est la manière de se servir d'un distributeur de chocolat. Un bouton, un déclic. Laissez fonctionner l'appareil, vous voilà rendu. Bonjour Mégève, bonjour Calcutta!

Mais, ne pourrions-nous, puisque l'évanouissement du monde sous la roue n'est que tour de passe-passe, nous y refuser? Pour abolir des prestiges de néant, ne suffirait-il point de ne pas dormir, de voyager de jour, de lever les yeux au-dessus de notre journal et simplement monter sur le pont du ferry-boat? Un peu, pas tout à fait. Jusque sur la route, où l'auto tente de nous ramener à la réalité du voyage, il est difficile de détacher son regard du compteur de vitesse. Toute la vie présente nous y incline. Presque rien à faire à cela, nous courons au but, le voyage est perdu.

Le voyage, c'est-à-dire une évasion de la confortable habitude, la poursuite d'un péril complaisant, l'usage

souhaité de l'esprit d'initiative, de notre adresse et de notre force, le jeu des empêchements, des longueurs et du désir. C'est l'héroïsme léger de l'aventure, qui nous est désormais interdit. Au magasin des accessoires, le chapeau pointu et le fusil tromblon des brigands calabrais et la chaise de poste qui promettait la rencontre, tout ensemble, d'un lumbago et de la pensionnaire ingénue.

La catastrophe de chemin de fer ou le naufrage se proposent, parfois, de nous dédommager. Ils nous bousculent très bien hors du prévu. Hélas! trop massifs et se refusant à la prise individuelle, ils ne remplacent pas le risque familier du voyage, qui se tenait à la mesure humaine. Et si les derniers anthropophages de quelque coin d'Afrique, une banquise polaire, un sommet de l'Himalaya, s'obstinent à solliciter des découvreurs, ceux-ci seront des attardés, qu'ils s'y résignent! et pour une œuvre virtuellement achevée.

L'entreprise intelligente et neuve du voyage, on ne saurait la retrouver, intacte, que dans l'air et au-dessus, par la vertu du manche à balai de l'avion et la nacelle stratosphérique, à travers les champs inexplorés où paissent les nuages et, qui sait? un jour, parmi les astres. Là, seulement, le voyage continue. Encore celui de Lindberg ne fut-il que le retour accéléré de Christophe Colomb, mais le professeur Picart ressuscite le touriste Hérodote et ses espérances renouvelées. Seulement, pilotage ou balade stratosphérique ne sont pas à la portée de tous.

De sorte que les hommes, pour la plupart, le voyage leur échappant des mains, paraissent amputés dans leur pouvoir de lyrisme, gravement diminués. Disons vite : première impression. Et ajoutons : impression fausse probablement, car si l'on pense que l'aventure ne saurait être dans les choses, mais dans l'esprit, il est à croire que l'esprit humain n'ayant été que fort peu atteint par la roue, son goût de l'aventure s'est porté ailleurs. Dissocié, il s'est sans doute dispersé. Il n'y a ici qu'un déplacement de forces, un regroupement.

La meilleure part du cocktail-voyage, la curiosité, en ce qu'elle est besoin de comprendre, ne trouverait-elle

pas sa pâture, pour les plus simples, dans les musées, devant la glace des aquariums, à travers les parcs des zoos? Dans les croisières aussi et les tournées Cook, qui ménagent ou ménageront, sur leur parcours, des attaques de requins ou de loups, des avalanches et des aurores boréales. Quant à ceux des voyageurs d'autrefois, dont la curiosité se compliquait d'amour-propre et du besoin de voir, comme on viole pour la première fois, c'étaient les explorateurs. Ils ont le goût fort du vert laurier. Qu'ils se réfugient dans les cabinets de physique! On s'y embarque pour de glorieuses aventures souterraines, au sein de l'atome ou de la cellule vivante et, par l'intuition mathématique, ou s'envole de là plus haut que la stratosphère.

Privés, pourtant, de l'aventure géographique, ces coureurs en chambre se congestionneraient, si l'impatience de leur sang ne pouvait se délivrer. Les sports s'offrent à les apaiser, ou bien un punching ball, ou du moins dix minutes d'exercice physique sur leur descente de lit. Qui sait, même, si l'agitation mécanique moderne, n'en fût-on possédé que par les yeux, n'en vient pas à fatiguer utilement les muscles?

L'énergie, le goût de domination, que certains employaient dans le voyage d'antan, il y a bien de quoi l'user ailleurs, aujourd'hui. Les uns s'y essaient dans la politique, d'autres dans l'administration d'un institut scientifique, d'un laboratoire industriel de recherches, ou bien, avec ingénuité, dans la collection convoitée et longuement obtenue des honneurs sociaux et décorations.

Après ces remplois et tant d'autres, reste une force essentielle à dépenser. Sur quoi fixer une inquiétude du cœur, qui, tout au long de la route, pour un médiocre M. Perrichon aussi bien que pour un Stanley ou un Charcot, se jetait aux paysages courants, à la neige, aux sables et aux flots, à la couleur changeante des heures, au frôlement d'une passante, au choc de son regard? Il est probable que chacun de nous est doué d'un potentiel de sentiment, dont la valeur ne dépend point de l'occasion, c'est richesse de naissance. Une part de ce qui en était dispo-

nible se prêtait au voyage. Celui-ci faisant défaut, qui en bénéficiera à domicile? Eh bien, une femme, des poissons rouges, une plante sur la fenêtre, un peu de cuisine ou le soin de se polir les ongles, d'administrer un vice, un tic... que sais-je, le cœur avide s'accroche à tout.

Il y avait, d'ailleurs, au temps des voyages, les voyageurs proprement sentimentaux. Ceux-là sont fort bien portants. Musset descend toujours le Rhône avec George Sand, se dirigeant vers l'Italie. Pour son compte il se trompe un peu, mais la pensée qui l'anime n'est pas très différente de celle d'un Romain enlevant une Sabine, pour l'élémentaire et souveraine possession. Les coches d'eau sont morts d'essoufflement, depuis que les trains les harcèlent de leur sifflet, en doublant prestement la rive. Qu'importe! L'amour crée le voyage, étant voyage lui-même et ne demandant au paysage qu'un décor.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager? Que ce soit aux banlieues prochaines! Les rapides ne s'y arrêtent pas, la première embardée d'une auto saute plus loin. Autour des grandes villes, par la vertu de la vitesse, le désert va se reconstituer. Des chemins se traceront dans les bois reverdis, sous les pieds des couples éternels, à la mesure des forces humaines, qui n'ont pas changé, si la machine ne les décuple, depuis le ve siècle grec. Mais, en vérité, pourquoi partir si loin?

A un amoureux fébrile, la traversée des Boulevards, en taxi, vers 6 heures du soir, est interminable voyage. La pulsation du métro, le halètement des stations, il les presse et les fait musique, avec le battement de son cœur, le rythme de son souffle. Pour ses yeux prodigues, les parois lisses des tunnels briquetés se chargent d'un méandre de doutes et de désirs. Ce sont murs de mosquée et l'infinie fantaisie de ses arabesques. Ce sont, à travers les lianes folles, des forêts inconnues... N'allons pas plus avant, voici le terme où tendait notre course. Aux amants et même aux autres, les pauvres d'amour, à tous les hommes de bonne volonté, se propose, au fil du voyage quotidien, l'aventure de vivre et du jeu des pensées.

PIERRE GRASSET.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Georges Ville : *L'Oiseleur de Chimères,* librairie Véga. — Charles Massonne : *Vers et Versets,* « éditions du Cuvier ». — Georges Bonnamour : *Au Fil du Temps,* « éditions du Parthénon ». — André Caselli : *Les fleurs de la Solitude,* Denoël. — Jean Chassagne : *Exorde Poétique,* « les Editions La Bourdonnais ». — Robert Delahaye : *La Terre est Immobile dans ma Main,* Messein. — Charles Grimaldi : *Houles,* « éditions Corymbe ». — Jacques Lepage : *Mosaïque,* « éditions Corymbe ». — Marcel Raval : *le Jour la Nuit,* « au Sans-Pareil ». — Raoul Toscan : *Les Pierres Chaudes,* « éditions de la Revue du Centre ». — jean touraine : *vive la guerre,* chez l'Auteur.

Sous ce titre charmant, **l'Oiseleur de Chimères,** Georges Ville nous offre, réunis aux « chansons et poèmes » de l'antérieure *Chèvre à la Haie* et à son curieux « poème pour un ballet » *le Fuseau d'Ariane,* un certain nombre de « chansons et poèmes » nouveaux. Ils sont puissants parfois plus que le poète ne se l'imagine; une extrême modestie sans feinte empêche, je crois, qu'il s'estime à sa valeur, qui est grande. Il a fort peu publié, même dans des revues, et jamais son nom n'a arrêté l'attention de ses pairs. Il vit à sa guise, loin des cénacles ou des coteries; il produit à son heure, selon la disposition du moment, et ne se soucie guère d'un effet à produire, d'un résultat à recueillir. Pourtant son accent est bien personnel, et je ne connais guère de poète qui pût manier le vers de quatorze syllabes comme il l'a fait à plusieurs reprises, avec une ample aisance, mêlé à des octosyllabes,

Le chemin tendre est de retours divins tout débordé.
L'herbe a frémi, comme surprise
D'une caresse, et les chevreaux goulus ont maraudé
La première ombre du cytise.

Il passe d'un rythme court (vers de 3 ou 4 syllabes) au décasyllabe ou à l'alexandrin, qu'il développe à sa manière à la fois grave et familière, ainsi que dans cet admirable poème qu'il intitule *le Voyage accablé,* à mi-chemin entre, dirait-on, Francis Jammes et aussi Jean de La Fontaine :

Il me font au moulin porter l'orge et le blé,
Puis je reviens, pesant d'une farine épaisse.
Un valet me conduit qui défend que je paisse
L'herbe triste où languit mon voyage accablé...

Je ne puis tout citer, je signale en passant ce délicieux quatrain de lumière et d'air vif :

Et, cependant, c'est moi, dont les soirs douloureux
Tournent autour du puits plein d'astres d'où ruisselle
Pour le maître, attentif à mon pas qui chancelle,
Le délice prochain des vergers savoureux.

et le contraste parfait des deux quatrains émouvants qui concluent :

Fugitive bonté qui me caressait l'âme!
Un pied brutal sonne au cerceau de mes flancs creux.
C'est ainsi que j'apprends que le champ ténébreux
S'éclaire, et que ma peine est là qui me réclame,

Et qu'il me faut encor, blessé de tous les maux,
Haïr jusqu'aux enfants, dont le jeu m'épouvante,
Moi qui portais Jésus dans sa gloire vivante,
Petit âne oublié du grand jour des Rameaux.

Pour ce qui le concerne, il se montre d'une souveraine sagesse : pourvu qu'on épargne son petit avoir, dit-il, « j'honore grandement les riches et les rois ». Il a choisi de vivre paisible, fût-ce du produit de besognes amères, et sur sa porte, il doit être écrit, pour le bien définir tel qu'il se sent être :

..... Païen,
Ciseleur de fumée, oiseleur de chimères.

Et surtout, sans gémir, il prend son parti de l'âge qui vient; il ne suivra plus qu'en rêve Galatée dans la clairière qu'illumine la lune; il se bornera non seulement à la chanter,

Content, si, désormais, j'accorde sans effort
Ma voix, non mes pas, à sa course,
Et si mon âge obscur chancelle dans la mort,
Ivre de l'éternelle source.

Car toujours, toujours, il sera, il reste le passionné de l'amour, en songes, en visions enchantées, bien que la vigueur physique l'ait trahi :

Belles enfants qui devant nous passez
Légèrement, sous vos corbeilles,
Svelte labeur aux bras bien espacés
Débordant de pampre et d'abeilles.

Formes de nos regrets, qui cheminez
Gaîment, les vieillards que nous sommes
Ont reconnu dans vos yeux étonnés
Le temps où nous étions des hommes...

Quelle philosophie est plus belle, plus réconfortante que celle-là? Accepter la saison qui accable avec le plus doux sourire et regarder fleurir à ses yeux et dans son cœur les formes toujours exquises de nos regrets!

Charles Massonne, dans ses **Vers et Versets,** pratique tantôt le vers régulier où s'entremêlent volontiers des mesures diverses, tantôt un vers libre, comme il dit, battu à temps plus ou moins régulier. Quand il resserre ou relâche la mesure, ce n'est point par hasard, un excellent préambule notifie comment il entend sa tâche consciente de poète, et certes, ce contrôle de lui-même et de ses moyens en renforce la richesse, les effets musicaux, la portée d'incantation. Cet homme qui, d'un envol agile et prompt, peut écrire :

Composez-nous une âme avec ce feu,
Cet air salin, ce libre azur!
Eternisez pour nous cet éblouissement
Faut-il qu'à vos pieds, sur vos sables,
A l'heure où le beau soir l'éteindra dans nos yeux,
L'éteigne en nous le songe ou la mélancolie!

et qui d'autres fois rime soigneusement des strophes également réparties, réussit à merveille aussi les mouvements largement balancés, largement colorés, mouvants et enveloppants de poèmes tels que *Lassitude*, et surtout *Solitude :*

O souvenirs! Un instant vous m'avez éteint rumeur et lumière.
Mais trop longtemps m'aveugla cet amour; à peine ai-je aperçu,
[par la campagne,
les rougeurs fugitives des vergers.....

avec la pleine certitude d'un maniement réfléchi et d'un puissant effet passionnel... Le poète vit en province, isolé, j'imagine; il mériterait pour le moins qu'on le connût, qu'on l'écoutât.

Au Fil du Temps : *In Memoriam, Maurice Barrès, Paul Bourget, Sur le Tombeau de Georgina Howe; Tableaux anglais,* quelques souvenirs différents, des croquis d'Espagne, deux ou trois morceaux sur l'*Art de Vivre,* où Georges Bonnamour confesse que, croyant avoir vécu comme un Sage doit vivre, il pourra, hardi dans sa prudence, prolonger au mieux le terrestre voyage et doucement, très doucement enfin

Se détacher de tout avec sérénité.

C'est une aspiration philosophique conforme à la sagesse traditionnelle. Ne vaut-il pas mieux jusqu'au jour suprême demeurer épris de toutes choses, sachant que la jouissance n'en est pas pour celui qui vieillit, sinon par les yeux toujours, l'ouïe, l'odorat, le goût même et le toucher, discret, tant que les infirmités hideuses n'y mettent pas leur obstacle?

Les poèmes que signe André Caselli, **les Fleurs de la Solitude,** sont regardés par lui « avec autant de sévérité que de tendresse ». Ce sont des souvenirs, et c'est à ce titre « qu'ils lui sont chers ». La sévérité est excessive, la voix est tendre et mélodieuse; ce sont des exercices réussis, et dont il n'y a pas lieu que le poète soit honteux; des poèmes confidentiels amoureux, des paysages africains, des vers habilement conduits; il est à souhaiter que le poète chante encore « pour son plaisir », comme il dit, car on ne saurait douter qu'il atteigne, s'il s'en veut donner la peine, plus haut, où ceux qui aiment la poésie française seraient heureux de le reconnaître.

Une véhémence parfois peut-être un peu forcée, des jeux par contraste où se plut l'auteur, Jean Cassagne, à forger des poèmes en vers uniquement d'une ou deux syllables, je ne sais si **Exorde Poétique** donnera à d'autres l'impression d'un recueil ordonné avec cohérence; l'équilibre en est douteux,

et le ton parfois d'une violence voulue, réussie, ne se maintient pas à un niveau toujours égal. J'ose espérer que Jean Chassagne est jeune et éprouve les résistances de sa lyre avant d'en tirer de plus harmonieux accords.

Le prix de *la Proue* a été décerné pour ce recueil **la Terre est Immobile dans ma Main,** au poète Robert Delahaye. Il est réservé à des poètes qui ne se laissent pas contraindre par les vieilles règles de la versification traditionnelle, à des « poètes libres ». Robert Delahaye méritait ce prix, ses poèmes sont souvent d'un ton élevé, assez puissant, et ne cèdent que par circonstances à des maniérismes du moment. Je crains qu'une nette personnalité ne se dégage pas encore de telles réussites, mais elles ne contiennent ni lourdeurs maladroites ni défaillances excessives. C'est beaucoup, et l'on peut attendre, avec confiance, les prochains recueils de ce poète.

Nostalgiques et doucement songeurs, les poèmes que publie Charles Grimaldi sous ce titre : **Houles.** Parfois une pointe perce d'accent personnel :

> Quand je rêvais d'être marin,
> Au temps de mon enfance,
> Quand chantaient les espoirs sereins,
> Les désirs de partance,
>
> Je ne songeais pas aux pays
> Proposant leurs chaudes escales...

Poésie paisible, coup d'aile sans essor ambitieux, charmante et pure rêverie.

Charmants essais juvéniles, tendrement, rêveusement amoureux, les petits poèmes de Jacques Lepage réunis en **Mosaïque** sont bien rythmés, et de diction serrée. Le versificateur déjà est saisi par l'artiste; que naisse à présent, douleur ou aspiration suprême, le poète!

Plus de volonté qui se contrôle que d'essor de sensibilité caractérise les poèmes ambitieux souvent qui composent **le Jour la Nuit** selon Marcel Raval. *Iles des Yeux, Qui Vive?* et, si l'on veut, *la Femme Vénale :*

> Si les visages étaient d'or
> elle aimerait tous les visages
> Amoureuse de l'or

elle rêve que l'or est mort
et qu'il est immobile. en cage
entre ses mains qui sont un port
pour le vaisseau de son visage

L'ingéniosité est évidente, et satisfait l'intelligence, mais au détriment du mystère trop exprimé et surtout du sentiment. Un style cependant acéré, et très pur.

Des poèmes intitulés **les Pierres Chaudes** par Raoul Toscan, avec le souvenir évoqué de Jehan Rictus, je loue sans réserve le ton simple, vrai, sincère, l'harmonieux déroulement. La pensée du poète se disperse selon les occasions, ou demeure objectif; l'âme du poète ne s'y devine, ne s'y discerne qu'à peine.

jean touraine estime que

Au dessus de tout
il y a LA VIE
et je veux vivre LA VIE

s'écrie-t-il, mais il hait les profiteurs, les exploiteurs, il croit qu'une guerre nous délivrera d'eux, de leur égoïsme, de leur vil appétit de jouissance. **Vive la guerre** est donc son cri. Il se dit très jeune, il conserve farouchement de terribles illusions dont je souhaite qu'il ne tarde pas trop à se guérir, car toute guerre est haïssable, quelle qu'en puisse être le prétexte ou la cause, et ne profite jamais qu'aux spéculateurs et aux marchands de canons.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jean Giono : *Batailles dans la montagne*, Gallimard. — Pierre de Lescure : *Souviens-toi d'une auberge*, Gallimard. — Clarisse Francillon : *Coquillage*, Gallimard. — Noële Edmond-About : *Frère jaune*, Tallandier. — Georges Pillement : *Plaisirs d'amour*, Editions Tisné. — Jean Desbordes : *Les forcenés*, Gallimard.

J'ai souvent dit — je répéterai donc — que notre civilisation, la civilisation occidentale, est le résultat d'une combinaison du paganisme et du christianisme, et qui se révèle dès les premiers siècles de notre ère. Aux périodes les plus glorieuses de notre histoire, correspond un harmonieux rapport entre ces deux courants. Témoins : les XIII[e] et XVII[e] siècles, dominés par les figures de Saint Thomas et de Descartes,

Spinoza et Leibniz. Les grandes crises, au contraire, coïncident avec une rupture d'équilibre entre les deux influences qui n'ont cessé de se manifester dans nos esprits et dans nos mœurs. A preuve les excès de l'Inquisition, surtout en Espagne, et l'horreur des guerres de religion à l'époque de la Renaissance. Gœthe le savait, qui a rêvé, dans son second *Faust*, le mariage de l'alchimiste avec la belle Hélène, et qui a fait naître Euphorion (celui qui se porte bien) de leur union symbolique. Une étude de Shakespeare, à la lumière de cette idée, serait, je crois, convaincante. Tout près de nous, le délicieux Banville confiait à Vénus la tâche délicate d'annoncer la venue du Sauveur (*Le Forgeron*). Il autorisait le chrétien — le catholique même — qu'il était, à puiser ses images dans la mythologie... On expliquerait, peut-être, enfin, le romantisme, qui commence à Rousseau, par le drame qu'engendre le conflit des exigences idéalistes et des appétits naturistes... Aujourd'hui, en tout cas, nous assistons à un singulier amalgame — dans les doctrines communistes ou de caractère socialisant — des disciplines les plus rigoureuses, d'inspiration morale, quoi qu'on dise, avec l'affirmation brutale, cynique même, des droits de la bête humaine. Le libre jeu nécessaire à la coexistence des deux principes est supprimé, et le secret semble perdu d'une conciliation souple de nos légitimes désirs d'épanouissement avec l'obéissance aux lois de la justice, au respect de ce qu'il y a de plus sacré dans l'intelligence ou dans l'âme. Les dissidents, je veux dire ceux de nos contemporains qui se refusent à obéir à des mots d'ordre, de quelque côté qu'ils viennent, prêchent une sorte d'ascétisme abstrait, chagrin, ou se livrent à un déchaînement voisin du délire. On est tantôt le *clerc*, tantôt la *brute;* l'intellectuel pur ou le chrétien contempteur du monde, l'anarchiste ou l'adorateur de Pan; et M. Céline, par exemple, — qu'on ne se récrie pas! — ne me semble rien d'autre que le frère malheureux, désespéré par la profondeur de sa négation sociale, de l'épique M. Jean Giono. Tous deux brassent la même matière, exaltés par l'adoration des forces de la nature; et la joie de l'un rejoint la tristesse de l'autre, dans le culte de la puissance de l'être sans frontières. Il leur manque également la sagesse, cette sereine acceptation du

relatif, qui permet, grâce à un compromis, la réalisation de l'individu dans sa soumission à des fins supérieures. Comme M. Céline, d'ailleurs (je m'excuse de poursuivre le parallèle), M. Giono se livre à tous les débordements de l'abondance. Ses ouvrages sont copieux, et le dernier, **Batailles dans la campagne,** n'a pas moins de 360 pages grand format. L'ordre n'a pas présidé à leur rédaction. Ils sont incohérents, pour tout dire, avec magnificence; mais d'une lecture pénible ou dont on est souvent distrait par la lassitude. La profusion des images de M. Giono accable; et son dédain de situer, d'enchaîner son récit, déconcerte les mieux prévenus. On perd à chaque instant le fil de sa narration, et ce n'est que parce qu'il est d'or qu'on ne le plante pas là. Le vague dont M. Giono s'enveloppe est-il volontaire ou résulte-t-il de son abandon aux forces cosmiques? Il ne conçoit celles-ci, à coup sûr, qu'en état de révolution, un peu comme elles étaient au temps du chaos. Ce poète vit continuellement en état de transe; il ne goûte pas les joies tranquilles de la contemplation, de la méditation. Dionysiaque, donc, non apollonien, pour reprendre la distinction célèbre de Nietzsche, il refait, en lui, à chaque instant, l'œuvre du père de Saturne, ou se replonge dans l'immensité du monde inorganique. Ces sensations primitives me dépassent, et ce n'est point ce que je goûte dans ses romans, dans ses *gestes,* mais les impressions rustiques, familières — parfois d'une grandeur biblique et homérique — dont il lui arrive de les fleurir, et qui font de lui un artiste d'une vigueur et d'une saveur, à la vérité admirables. Le sujet de *Batailles dans la montagne* est l'histoire d'une inondation qui détruit plusieurs villages des « hauts », là-bas du côté des Basses-Alpes, et d'un homme, quasi légendaire, Saint-Jean, lequel abandonne la femme qu'il aime pour la laisser au montagnard dont elle est la servante. Le récit déroule une suite de tableaux qui émergent d'une sorte de brume répandue sur tout l'ensemble, et dont quelques-uns, tels la fuite d'un sanglier devant le déferlement des eaux, la mise à mort, par Saint-Jean, d'un taureau « couleur d'argile, au garrot épais comme trois gerbes de blé », qui a foulé de ses sabots une vieille femme, sont hors de pair. Un épisode, d'autre part, comme celui de « Monsieur Bo-

romé », qui a besoin d'une femme qui lui serve de femme, a l'accent emprunté au Livre, qu'on trouve au *Booz endormi*, de Victor Hugo. Ces beautés ne rachètent pas, il faut avoir le courage de le dire, tant de dialogues oiseux entre des personnages que nous ignorons, et dont M. Giono nous inflige la longueur interminable; ni maintes descriptions, sans cesse recommencées, ni maints pléonasmes, et qui laissent croire que l'on a affaire à un écrivain qui n'est pas maître de son œuvre, qui ne la domine point; qui n'est pas maître non plus de son style; mais elles sont la récompense de l'effort d'attention qu'on s'est imposé, dans la certitude de les rencontrer.

« Ces romans anglais qui suscitent en vous une atmosphère, des personnages, et tout semble s'animer et prendre le caractère de nécessité sans lequel un roman n'existe pas », écrit (p. 125) M. Pierre de Lescure dans sa nouvelle œuvre **Souviens-toi d'une auberge.** On avait pu trouver trop dépouillé ou décanté, trop volontaire, son précédent récit, *Tendresse inhumaine;* mais c'est qu'il faisait de l'anatomie, cherchait les os en disséquant les muscles et les nerfs de ses personnages. Cette fois, il montre l'émotion affleurant à leur épiderme. Sans analyses ni commentaires, il révèle l'intime des êtres; fait — comme disait, un jour, Bourdelle, à l'un de ses cours de sculpture — « le dedans s'exprimer par le dehors »... Ici, les individus sont inséparables du milieu où ils trempent; les moindres circonstances réagissent sur eux. On ne comprendrait pas, en effet, la *conversion* de Laurence, prêtresse de « l'amour qui n'ose pas dire son nom », à des sensations, à des sentiments normaux, en dehors de cette auberge de Bruges où, à la suite d'une grosse déception, elle est venue rejoindre un ami d'enfance. Celui-ci, Michel Wattier, vit séparé de sa femme, avec laquelle il doit divorcer, et c'est en camarade, sans lui faire le moins du monde la cour, qu'il passe une fin d'été et un automne avec la jeune fille. Il n'est pas de la race des mâles brutaux ou seulement rudes, et négligents de la femme quand ils ne la désirent point; mais attentif, câlin même, sous des dehors nonchalants, avec de l'humour, il soigne très gentiment Laurence quand elle tombe malade, s'intéresse à sa toilette, à la couleur des

étoffes qui lui seyent le mieux, etc... La jeune fille établit, à son insu, des comparaisons entre lui et l'actrice qui l'a déçue, et peu à peu glisse — ou remonte — à l'amour le plus simple, le plus naturel, pour son compagnon de tous les jours. Les gens sains qui l'entourent aident à sa renaissance; les témoignages constants, en particulier, de l'attrait que Michel exerce sur une belle Flamande, Thérèse, l'une des filles de la patronne de l'auberge. Et c'est l'influence, aussi, d'une sorte de kermesse — le mariage d'une autre des demoiselles de *La petite maison du bon Dieu*... La sensualité même, à la Jordaens, qui s'étale au cours de ces fêtes, agit sur Laurence et contribue à la rendre, la rend bientôt, à la vérité primitive de son être. Rien de plus édifiant en somme (je ne plaisante pas) que ce roman dont la donnée primitive risquait de paraître scabreuse, et où M. de Lescure a réussi, avec discrétion, à nous introduire dans le secret d'une âme trouble, et à nous la rendre sympathique. Comme les sentiments de Laurence sont nuancés! Comme leur évolution nous paraît plausible! M. de Lescure a accompli un remarquable effort. Il y a chez lui, que l'on peut dire encore jeune romancier, puisqu'il n'en est qu'à son troisième livre, une curiosité inquiète et pitoyable des êtres d'exception, voués à l'Enfer des anormalités, foncières ou accidentelles; une subtilité rare et le sens psychologique le plus délié. Prodigue, cette fois, de détails, il sait l'être elliptiquement, en procédant par touches impressionnistes (non sans quelque insouci de la syntaxe traditionnelle, une singulière interpolation de pages écrites à la première personne dans son récit impersonnel); et son évocations des plaines où se dressent de solitaires figures, des canaux enveloppés de brume sur lesquels glissent de lourds chalands, des intérieurs d'estaminets qu'une joie bruyante anime, est d'un paysagiste et d'un peintre de genre de qualité.

Le héros du roman de Mme Clarisse Francillon, Gérard Sombérieux, a été baptisé **Coquillage** par une de ses amies, une petite danseuse suédoise, Brita. « Pourquoi m'appelez-vous ainsi? » lui demande-t-il. « Parce que, répond-elle, un coquillage, c'est quelque chose de lisse, de scintillant. » Elle aurait pu ajouter : « Et qui retient le bruit de la mer. » En

effet, Gérard est sourd, et les infirmes de son espèce ont une vie intérieure immense. Mais celui-ci est un être d'élite, et qui *entend* avec ses yeux. Il peut tenir une conversation, rien qu'en observant la bouche, les mouvements des lèvres de ses interlocuteurs. Seule, l'absence de modulations de sa voix le trahit. Critique d'art, artiste, il ne connaît des sons que leurs images. Quand Brita danse devant lui il ne perçoit d'autre rythme que celui des ondulations de son corps jeune et musclé, mais cela lui suffit pour imaginer la musique. Mystère de correspondances. Ce mystère — et la solitude qu'il impose — Mme Francillon nous le fait pressentir. Mais on eût été comblé s'il lui avait plu de nous le rendre familier... On comprend, toutefois, que les femmes de son récit s'éprennent de Gérard, chacune à leur manière : Rita d'abord; Paule, la secrétaire d'un homme de lettres; Mireille, qui fait des écharpes; Marie-Thérèse, qui est mariée à un bon garçon superficiel... Tout ce monde compose une bohême artistique, gentille, fort convenable, d'ailleurs, où Marie-Thérèse met la note bourgeoise. Mais Gérard préserve quelque chose de plus précieux que le bonheur, et peut-être la communion de l'amour lui est-elle, de par son caractère même, interdite? Comme M. de Lescure, Mme Francillon a le goût des romans anglais. Elle s'est formée à l'école de ces récits dont la nonchalance, un peu verbeuse, s'attarde à l'évocation de ces mille détails dont notre intimité est faite, et qui composent, par leur accumulation même, une atmosphère. On voit bien, enfin, qu'elle est femme à sa façon de nous rappeler sans cesse par l'indication d'une attitude, d'un mouvement, d'un ornement de toilette, l'importance de la vie matérielle, extérieure, de la coquetterie, sans désir précis de plaire, chez ses sœurs charmantes. Son art, gracieux, est déjà très sûr. La matière en est à la fois dense et subtile, et sa mélancolie se nuance d'humour. On la lit avec infiniment de plaisir, en tout cas; et il faut la féliciter d'avoir abordé un sujet difficile.

C'est une brillante entrée que fait dans la littérature Mlle Noële Edmond-About, la petite-fille du conteur célèbre, avec **Frère jaune.** Tiou, dont le nom veut dire « après-midi », parce qu'il est né durant cette partie du jour, est le fils cadet d'un misérable paysan du delta tonkinois, Monsieur Lî. Il

conduit, à dos, le buffle paternel, et la poésie fleurit sur ses lèvres puériles avec les injures. Mais « aux pauvres gens tout est peine et misère », comme chantait un aède contemporain de l'auteur du *Roi des Montagnes*. Le fleuve, « le Rouge », ayant rompu sa digue, M. Lî, ruiné, se voit dans l'obligation de vendre son benjamin, après son buffle; et voilà Tiou avec une nouvelle famille — deux sœurs! « Petite étreinte » (six ans) et « Petite Passion » (onze), car l'homme qui l'a acheté n'a pas engendré de mâles... Tiou travaille; il joue au mari et à la femme avec « Petite Passion »; fait les commissions amoureuses de sa mère adoptive... Mais ce serait déflorer le récit de Mlle Edmond-About que d'énumérer tout au long les vicissitudes de la vie de Frère jaune, jusqu'à son retour auprès des siens, au prix d'un grand sacrifice. Il abonde, ce récit, où la sensibilité le dispute à l'esprit, en détails piquants pittoresques. Mlle Edmond-About, qui a, de toute évidence, l'intelligence cultivée, écrit avec goût, et sa phrase va, d'un pied léger, comme la laitière de la fable. Son grand-père faisait de la caricature, quand il évoquait la Grèce. Elle témoigne de la sympathie à ses extrême-orientaux, et sourit à peine de leurs mœurs. Sera-t-elle romancière? Son œuvre de début ne permet pas de l'affirmer; mais elle a l'art de conter, et le don d'observation. Chose rare : elle sait, déjà, éliminer, choisir. Je serais surpris si elle ne donnait pas un nouveau lustre au nom qu'elle a l'honneur de porter.

Les plus rangés, les plus docilement résignés au pot-bouille conjugal, dans la médiocrité ont leur coup de nerfs romantique. Quand sa femme, qui l'aime mais l'embête, le pousse à bout, le peintre Lemartrois, dans **Plaisirs d'amour,** par M. Georges Pillement, lâche son chevalet, claque la porte, fiche le camp et rentre le plus tard qu'il peut. Cette fois, il n'est pas rentré du tout. Il a commencé par rôder avec ennui sous la pluie de novembre, a désiré des femmes sans oser les aborder, a revu une ancienne maîtresse mais n'a su renouer, et plus tard, quand il désespérait, a bénéficié d'une bonne fortune amoureuse. Après quoi, au petit matin, il reprend le chemin du logis et de ses routines. Courteline eût aimé cette équipée en grisaille, narquoise et mélancolique, d'un Français moyen tâchant de se hausser à l'aventure,

puis retombant lâchement mais sagement à son vrai plan. Lemartrois n'est plus tout jeune, et nos jeunes vont mépriser cet « avant-guerre »; mais les autres se retrouveront en lui.

Enfantin... je ne vois pas d'autre mot que celui-là pour qualifier le nouveau roman — si roman il y a — de M. Jean Desbordes, **Les Forcenés.** La première œuvre, *J'adore,* de ce jeune homme, pouvait faire espérer un poète, malgré ses défauts; mais ce poète, qui paraît encore, de ci, de là, à quelques images vives et fraîches, est étouffé par les incohérences de la fiction dans *Les Forcenés.* Le jeune soldat et sa maîtresse quadragénaire, qui se démènent, gesticulent, crient, cassent des meubles, ici, après avoir fait scandale dans le monde, sont complètement invraisemblables, au surplus. Ce sont des fantoches sans la moindre apparence de réalité. On ne parvient pas à les prendre au sérieux, malgré les efforts de l'auteur, jusqu'au dénouement tragique qui met fin à leur mésaventure. Fiasco complet. Mais on a trop vu, déjà, de renommées littéraires crever ainsi, en plein ciel, comme des bulles de savon, ou s'éteindre brusquement, comme des enseignes lumineuses, pour en éprouver tristesse ou déception.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

George Dandin, trois actes de Molière, à la Comédie-Française.

Les intrigues légères sur lesquelles Molière a bâti la plupart de ses pièces, et même les plus graves, se dénouent habituellement par un mariage. Elles nous montrent de touchantes jeunes filles, Henriette, Angélique ou Marianne, éprises de beaux jeunes gens, Clitandre, Valère ou Damis, mais que l'autorité paternelle destine à de redoutables époux, Trissotin, Diafoirus ou Tartufe. Heureusement la plus aimable des conventions protège les amants et, quand le rideau tombe, les mariages déplaisants sont devenus impossibles, et ce sont les mariages délicieux qui se célèbrent.

Il en va tout autrement dans **George Dandin.** C'est une pièce qui commence après le mariage. L'autorité paternelle a lourdement joué; Angélique, l'autre Angélique, a été contrainte au mariage. Sans doute n'y avait-il pour la défendre ni Dorine, ni Toinette, et c'est bien dommage. On regrette

un peu que Molière n'ait pas écrit la pièce qui précède le mariage de George Dandin, celle qui eût montré — de quel trait! — des hobereaux ruinés s'alliant à un paysan enrichi,

Du moins a-t-il pris soin de nous montrer le sort qui attendait Trissotin, Diafoirus et Tartufe si leurs mariages à eux s'étaient réalisés. On se souvient de l'admirable scène où Henriette veut obtenir de Trissotin qu'il renonce à elle :

> Quand on est honnête homme on ne veut rien devoir
> A ce que des parents ont sur nous de pouvoir.
> On répugne à se faire immoler ce qu'on aime
> Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
> Ne poussez point ma mère à vouloir que son choix
> Exerce sur mes vœux la rigueur de ses droits.

où elle le prévient ensuite de ce qui menace les hommes qui ne craignent pas d'épouser les filles contre leur gré :

> Mais savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense
> A vouloir sur un cœur user de violence
> Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,
> D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait
> Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
> A des ressentiments que le mari doit craindre.

On croirait qu'avant son mariage, Angélique se souvient d'avoir tenu de semblables paroles à George Dandin quand elle lui adresse le discours que voici, qui est vraiment la contrepartie des paroles d'Henriette : *M'avez-vous avant le mariage demandé mon consentement, et si je voulais bien de vous? Vous n'avez consulté pour cela que mon père et ma mère; ce sont eux proprement qui vous ont épousé et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentiments, je prétends,* etc... *Préparez-vous-y,* etc..., *et rendez grâces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.*

Les idées directrices de Molière montrent une parfaite constance; il est toujours contre la société, pour l'individu et pour le droit qu'il a de disposer de lui-même. Il les indique ici fugitivement dans une comédie promptement improvisée sur un thème de farce.

A la suite de la représentation que vient d'en donner la Comédie-Française, on est amené à se poser une étrange question. Celle de savoir si l'on doit jouer en farce ce que Molière écrivit sur les scénarios dont se servaient les farceurs. Les esprits extrêmes le contestent et l'on se souvient que M. Baty voulut un jour présenter *le Malade Imaginaire* en drame noir. Il y parvint, dit-on, sans forcer les textes, car tout est dans Molière.

Je ferais volontiers une comparaison dont je chercherais le terme dans un tout autre domaine. Offrez à Michel Ange comme modèle un rustre ou un faquin, le dessin qu'il fera d'après lui semblera fait d'après le plus tourmenté des dieux ou des titans. Et quand bien même on y reconnaîtrait la ressemblance exacte d'un colporteur ou d'un palefrenier, ce serait des dieux authentiques. Molière fait à peu près de même. Il prend son modèle à la foire ou au Pont-Neuf, il se propose de dessiner un fantoche ou un grotesque, mais il lui ajoute malgré lui une âme et un cœur où résonne la douleur humaine. Aussi ne sait-on plus bientôt si c'est une farce ou un drame que l'on a sous les yeux. D'où sujet d'infinies controverses à la disposition de ceux qui se complaisent à fendre les cheveux en quatre.

Ils voudraient qu'on fît un départ exact et précis entre les pièces qu'on doit jouer sérieusement et les autres, et les voici qui s'agitent parce qu'ils n'estiment pas que la Comédie Française ait joué *George Dandin* aussi drôlement qu'il le faudrait. Ils rangent Dandin au nombre des personnages purement drolatiques et tiennent pour hérétique quiconque ne consent pas à le laisser dans cette catégorie. Le plaisant de l'affaire, c'est que ceux qui se plaignent qu'on attriste George Dandin sont précisément ceux-là mêmes qui se plaignent qu'à l'occasion on égaie Arnolphe ou Tartufe, et qui pousseraient des clameurs assourdissantes si l'on s'avisait de rendre Alceste un tant soit peu bouffon. Et cependant où serait le mal? Qui saurait dire au juste comment doivent être interprétés ces célèbres ouvrages? On établit la façon de les jouer sur une tradition qui, pour longue qu'elle soit, s'est innombrablement altérée et modifiée au cours de trois cents ans; en sorte que l'on ignore à peu près tout de leur apparence originelle. On se laisse

continuellement aller à parler du *tempo* des œuvres théâtrales; mais c'est un abus. Peut-être est-il bien regrettable que les écrivains n'aient jamais, comme les musiciens, indiqué le mouvement et le caractère de leurs ouvrages; toujours est-il qu'ils n'ont jamais cru le devoir faire. Les mots leur ont toujours paru contenir un sens plus évident que les notes, et les phrases parlées moins prêter à confusion que les musicales. Elles ne sont cependant pas exemptes de toute possibilité de confusion, puisqu'on voit le sens général d'un texte se modifier avec le temps, comme le lit d'un fleuve qui se déplace au cours des âges. Et cette modification est si impérieuse que l'on se demande si l'on tiendrait compte des indications que Molière aurait consignées et si l'on ne prétendrait pas que l'on sait à présent ce qu'il voulut faire mieux qu'il ne savait lui-même.

En revanche, ces variations ne sont jamais définitives, il est toujours possible de revenir sur ce qui a été fait; on peut même le faire sans attendre et dans le même temps. A un jour d'intervalle, je me sens bien capable d'apprécier un Dandin risible et un Dandin émouvant, un Alceste dramatique et un autre qui fasse rire. Qu'on m'en fournisse seulement l'occasion!

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

L. Dumont-Wilden : *L'Evolution de l'esprit européen;* Flammarion. — Henri Malo : *Le Grand Condé;* A. Michel. — H. Carré : *La Marquise de Pompadour;* Hachette. — A. Lebey : *La Fayette,* 2 vol.; Mercure, 69, boul. Saint-Germain. — Lizerand : *Robespierre;* Fustier. — Korngold : *Saint-Just;* Grasset. — J. Kühn : *Pauline Bonaparte;* Plon. — M. Dupont : *Caroline Bonaparte;* Hachette. — P. Delesalle : *Paris sous la Commune;* Bureau d'éditions. — Mémento.

M. Dumont-Wilden a essayé de faire une vaste synthèse : celle de **l'Evolution de l'esprit européen.** Il en suit le développement et les éclipses depuis l'Empire romain jusqu'à nos jours. A la décadence qu'il subit actuellement, il ne voit comme cause que « création des aristocraties, l'esprit européen apparaît comme un article de luxe que la jeunesse populaire ne désire plus ...Pour le moment, là où ses aristocraties en formation ont saisi le commandement des masses, les nations se replient sur elles-mêmes et se grisent d'un nationalisme qui, pour être socialiste, n'en est pas moins agressif. » Les parti-

sans de la Société des Nations seront intéressés par le tableau qu'a tracé M. Dumont-Wilden.

Le grand Condé et Henri IV sont les seuls grands hommes de guerre qu'ait produits la famille capétienne. Pour ses contemporains, Condé était le plus grand capitaine de l'époque. Pour la postérité, il reste une des figures les plus curieuses et les plus attachantes du grand siècle. M. Henri Malo vient de raconter encore une fois sa vie et, j'en suis convaincu, d'une façon encore plus intéressante que ses prédécesseurs. On ne saurait trop louer l'abondance des détails donnés par lui et l'intérêt soutenu qu'inspire son récit. Il est assurément le fruit d'un immense travail. Que certaines choses aient été laissées de côté par M. Malo, est inévitable. Je n'en citerai qu'une : M. Malo attribue la retraite du prince après 1675 à « l'autoritarisme et à la jalousie de Louvois » et ajoute qu'il « n'écouta pas des propositions qu'on lui fit pour conquérir le Mexique ». Mais en revanche le prince avait écouté des propositions beaucoup plus sérieuses qu'on lui fit pour devenir roi des Deux-Siciles. Presque toute la noblesse napolitaine et sicilienne le désirait comme roi. Pendant la révolte de Messine (juillet 1674 à mars 1678) il n'y eut que les mois de décembre 1675 à août 1676 où l'entreprise n'ait pas été possible (présence de la flotte hollandaise). Mais Louis XIV se refusa à autoriser Condé à agir et destina le trône des Deux-Siciles, d'abord au duc du Maine (un enfant de quatre ans qui ne pouvait encore à cet âge se tenir debout), puis au duc de Lorraine. Il n'y avait que 1.600 Espagnols dans tout le royaume de Naples. Le succès était certain. On conçoit la rage de Condé en se voyant forcé d'y renoncer. La conspiration continua à couver jusqu'en 1701. Elle éclata alors contre Philippe V et n'étant pas soutenue par les Autrichiens ou les Anglais, échoua, de peu d'ailleurs. Les Papiers de Condé, que M. Malo conserve à Chantilly, contiennent encore une partie de la correspondance de l'abbé Baschi, correspondant du prince dans cette affaire. Je les ai utilisés pour mon histoire de la *Révolte de Messine.*

Le lieutenant-colonel Carré a raconté agréablement la vie de **la Marquise de Pompadour.** Il n'a point cherché à ro-

mancer la vie déjà si romanesque de cette favorite. Son récit n'en est pas moins fort attachant.

Dans deux gros volumes intitulés **La Fayette ou le militant franc-maçon,** M. André Lebey a raconté la vie du célèbre général. Le titre ne doit pas tromper d'ailleurs : M. Lebey ne sait rien de précis sur l'influence de la franc-maçonnerie sur La Fayette ou sur l'action maçonnique de celui-ci. Le livre de M. Lebey, fort instructif, renferme d'ailleurs plus de détails sur les événements contemporains de La Fayette que sur ce général.

Un bon livre, « conforme aux règles impérieuses de la méthode historique », est le **Robespierre** de M. Lizerand. Il est clair, précis, fortement documenté et très intéressant. L'auteur, professeur au Lycée Michelet, semble d'ailleurs un partisan de la Terreur : il ne blâme pas Robespierre d'en avoir été le principal auteur et d'avoir été l'un des pourvoyeurs de la guillotine.

Quoique moins fouillé que le *Robespierre* de M. Lizerand, le **Saint-Just** de M. Ralph Korngold est aussi un bon livre. Son auteur qui est un Anglais ou un Américain ne semble d'ailleurs pas avoir été plus indigné par la cruauté de Saint-Just que M. Lizerand par celle de Robespierre.

Un Allemand, M. Joachim Kühn a raconté agréablement et fort en détail la vie et les amours de **Pauline Bonaparte,** la plus belle des sœurs du grand Empereur. Pauline, successivement mariée au général Leclerc, puis au prince Borghese, est surtout célèbre pour avoir posé devant Canova et s'être fait représenter par lui en *Venus victrix,* la figure de la statue étant seule idéalisée. C'était la plus dévergondée des sœurs de Napoléon et les contemporains ont beaucoup raconté sur elle; on conçoit que M. Kühn ait pu écrire un gros livre sur ses aventures.

M. Marcel Dupont a raconté d'une façon plus concise la vie de **Caroline Bonaparte,** sœur plus jeune de Napoléon, épouse de Murat et princesse de Naples. Son récit, nerveux et tranchant, est souvent réellement dramatique. M. Dupont d'ailleurs, encore moins que M. Kühn, n'a aucune tendance au panégyrique. Il peint Caroline comme une méchante femme,

mauvaise épouse, mauvaise sœur et naturellement mauvaise Française.

Paris sous la Commune, par Paul Delesalle, ne répond guère à son sous-titre : *Documents et souvenirs inédits.* Tout au plus peut-on relever comme tels des témoignages tendant à prouver que ce sont les obus versaillais qui ont mis le feu au Ministère des finances (et non les Communeux). L'auteur a aussi recherché quelle part l'Internationale avait eue dans le déchaînement du mouvement : 18 voix contre 21 aux républicains et 44 aux blanquistes.

MÉMENTO. — Gaston Georgel : *Les Rythmes dans l'Histoire,* Messageries Hachette (Au cours de 4 saisons cosmiques [environ 2.610 ans] une civilisation grandit, puis décline).

Revue d'Histoire de la Guerre mondiale, janvier 1937 (Appréciations de MM. Renouvin, Isaac et Bloch au sujet de la politique française en juillet 1914) ; je leur reprocherais d'avoir laissé de côté les deux particularités décisives : 1° les crises précédentes avaient fini par des concessions réciproques; on s'attendait en Russie et en France à ce qu'il en soit de même cette fois-là; 2° voyant que l'Autriche ne fait pas de concessions, la Russie mobilise pour l'y décider; mais Moltke avait promis à Conrad que l'armée allemande accourrait au secours de l'Autriche après le 42ᵉ jour; tous deux supposaient que vu la lenteur de la mobilisation russe, l'Autriche pourrait tenir sans grand désavantage 42 jours; la Russie mobilisant, chaque jour de mobilisation dérangeait d'un jour le plan Moltke; de là la sommation à la Russie de démobiliser et la déclaration de guerre qui suivit dans les 24 heures; mais Sazonov, Viviani et Grey, qui ignoraient le plan de 42 jours, n'avaient pu prévoir que dans les 24 heures l'Allemagne déclarerait la guerre. Il était inévitable que la correspondance du gouvernement français reflète son inadaptation à une situation qu'il ne pouvait comprendre).

Revue historique, mars 1937 (G. Pagès : Autour du grand orage, « Marillac ne pouvait détacher sa pensée des émotions populaires qui se multipliaient et de la misère du royaume; il n'aurait pas écrit cette phrase impitoyable qui est de Richelieu : Si les peuples étaient trop à leur aise, il serait impossible de les contenir dans les règles de leur devoir »).

ÉMILE LALOY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Thibaud : *Vie et transmutations des atomes*, Collection « Sciences d'aujourd'hui », Albin Michel. — Guido Castelnuovo : *La probabilité dans les différentes branches de la science*, n° 463 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Mémento.

Après l'ouvrage de Louis de Broglie (1), la toute nouvelle collection « Sciences d'aujourd'hui », dirigée par André George, vient de publier un second livre de physique, intitulé **Vie et transmutations des atomes.** Son auteur Jean Thibaud, qui dirige maintenant l'Institut de Physique atomique de l'Université de Lyon, nous avait donné un excellent précis sur *Les rayons X*, que nous avons examiné en son temps (2). Il s'agit aujourd'hui d'une mise au point des plus importantes conquêtes de la microphysique, depuis les premières transmutations (1919) jusqu'à la radioactivité artificielle, en passant par le choc des électrons sur les atomes légers (1923), la diffraction des électrons (1927), la découverte du neutron (1930) et celle du positron (1932). L'auteur y a joint vingt-quatre très belles planches, une dizaine de pages de tableaux numériques, ainsi que quelques précisions sur les applications à l'astrophysique (pp. 176-188).

Dans l'échelle des dimensions, l'homme se trouve placé à mi-distance entre l'Univers stellaire et le microcosme atomique, la distance d'une étoile se trouvant dans le même rapport en fonction de l'homme que ce dernier par rapport aux constituants de la matière (p. 27). Le vide « remplit » aussi bien la plus grande partie des espaces matériels que des espaces intersidéraux et toute la rigidité, toute la cohésion, que nous observons dans la matière, aussi bien que la ponctualité mathématique des mouvements des planètes, ont leur origine dans des actions attractives à grande distance (pp. 27-28).

Deux sortes de techniques sont à la base des progrès de la microphysique :

1° L'observation des effets individuels des corpuscules isolés :

C'est ainsi qu'on peut, en rétrécissant une ouverture dans un écran, parvenir à des jets d'atomes raréfiés, où ceux-ci s'écouleront un à un; on peut encore voir, ou même fixer sur la plaque photo-

(1) *Mercure de France*, 15 juillet 1937, pp. 362-369.
(2) *Ibid.*, 15 juin 1930, pp. 684-685.

graphique, la trace délicate qu'une particule ou un atome laisse dans un gaz, sur leur passage. Il est même possible de peser les atomes individuellement et de les trier suivant leur poids (p. 9).

2° La production d'énormes tensions électriques (de l'ordre du million de volts), nécessaires pour communiquer de grandes vitesses aux minuscules projectiles, qui atteignent les noyaux atomiques et les font éclater.

Nombre de noyaux sont proches de l'instabilité et, en somme, assez disposés à nous livrer leur énergie intime : il suffit d'une énergie primaire, relativement faible — l'effet d'une allumette sur la poudre — pour libérer celle-ci (p. 84). A l'heure actuelle, le savant est tout à fait inhabile à fabriquer de toutes pièces un atome donné (3), c'est-à-dire que le procédé simpliste, qui consisterait à ajouter des protons à des protons, ou des neutrons à des neutrons, ne nous permet pas [actuellement] de créer un atome, pas plus qu'en ajoutant des protides les uns aux autres, nous ne sommes capables de produire une cellule vivante. Mais nous pouvons, en partant de l'un des quatre-vingt-dix types d'atomes, qui existent autour de nous, essayer d'agir sur lui, d'introduire dans son architecture un intrus, un proton ou un neutron étranger, et de parvenir ainsi à des types nouveaux. C'est précisément dans cette voie, par « hybridation » des types naturels que la découverte a été extrêmement féconde (pp. 35-36).

Malgré le caractère provisoire, fuyant même, d'une science en pleine gestation, le livre de Jean Thibaud nous brosse un tableau tout à fait réussi (4), dont nous extrairons encore ces quelques phrases d'intérêt général :

Il ne saurait être question de dire que la mécanique ondulatoire « renverse » la théorie classique et que nous assistons à une destruc-

(3) Il est possible, toutefois, de créer l'un des constituants matériels, l'électron, à partir d'un rayonnement gamma (processus de *matérialisation*, chapitre II).

(4) Le vocabulaire est en général précis, et je souhaite de voir adopter l'opposition (p. 22) entre « désintégration » et « transmutation ». Mais pourquoi l'auteur néglige-t-il la distinction — aujourd'hui classique — entre « élément » et « corps simple », et parfois entre « atome » et « noyau »? Pourquoi, par une abréviation bien inutile et qui prête à confusion, exprime-t-il des énergies en volts? Je signalerai enfin la phrase : « Il faudrait dépenser toute l'énergie (?) disponible dans une centrale électrique, avant de produire un seul milligramme d'or... (p. 38) ». Une centrale dispose d'une *puissance* et non d'une « énergie » (Cf. aussi p. 163); il était très simple de calculer que la centrale d'Eguzon pourra peut-être un jour (et en ne faisant que cela) fabriquer toutes les minutes un milligramme d'or, qui ne coûterait guère que quelques centaines de francs!

tion des théories les unes par les autres au cours de l'évolution de la science. La mécanique nouvelle conduit, par des procédés différents, aux mêmes résultats que l'ancienne dans tous les cas ordinaires : elle la prolonge, par contre, dans les cas où cette dernière cesse d'être applicable, comme dans les problèmes atomiques (p. 173). Les grands principes n'en demeurent pas moins, tels qu'ils furent posés par les pionniers de la physique, au siècle dernier. Ainsi les actions électromagnétiques se retrouvent aussi bien en atomistique que dans les célèbres expériences d'Ampère; l'électroaimant demeure l'instrument le plus commode pour séparer des corpuscules rapides suivant leurs charges et leurs énergies, tandis que l'hypothèse des « courants particulaires », qu'Ampère suggéra pour expliquer le magnétisme, est maintenant précisée dans tous les mouvements d'électrons (p. 137).

Les laboratoires de physique mettent, dès à présent, en jeu des puissances comparables à celles qui font fonctionner un grand poste d'émission radiophonique (p. 157), et l'on verra s'accroître sans cesse les moyens mis en œuvre : tension des générateurs, densités des jets des projectiles... (p. 41). Comme il est probable que, d'ici peu, ces études de laboratoire trouveront d'importantes applications pratiques, il faudra créer alors de véritables usines de transmutation, analogues aux centrales qui nous fournissent le courant (p. 158). [Dans un avenir plus éloigné], le minuscule réservoir d'énergie atomique est peut-être appelé à remplacer les centrales hydrauliques et thermiques, lorsque nos savants et nos ingénieurs sauront parfaitement contrôler la destruction de la matière : à la réaction chimique entre molécules (brûler des tonnes de charbon) se substituera alors la réaction nucléaire (annihiler quelques grammes d'atomes) [p. 44].

§

A diverses reprises (5), nous avons insisté sur le rôle que jouent les probabilités en physique classique et, plus encore, en microphysique. Ce fut donc une idée heureuse de publier la courte et substantielle étude du mathématicien italien Guido Castelnuovo sur **La probabilité dans les différentes branches de la science.** Exposé à la fois historique et logique, dont les quinze dernières pages sont consacrées aux applications à la physique.

L'auteur dénonce avec humour les extensions abusives des

(5) *Mercure de France*, 15 septembre 1929, p. 679; 15 septembre 1930, p. 696; 15 mai 1931, pp. 149-150; 15 mai 1937, p. 146.

plus grands savants (Jacques Bernoulli, Condorcet, Laplace, Poisson, Quételet...), dans ce domaine :

Lorsqu'on parle, ajoute-t-il (p. 18), de la probabilité qu'a un cheval d'arriver le premier au poteau ou un champion de boxe de mettre *knock-out* son adversaire ou encore de la probabilité que, demain, il pleuve ou il fasse beau, c'est une estimation subjective que l'on énonce en se fondant sur des informations, des idées ou des désirs.

Il dénonce également (p. 58) « l'inquiétante fortune de cette notion mystique — *le hasard* — qui, pour certains savants, serait appelé à prendre la place tenue naguère par la *cause* dans la vision déterministe »; puis il conclut (p. 59) :

Le calcul des probabilités est, pour ainsi dire, un engin d'*avant-garde*. Il permet d'arriver là où d'autres moyens de recherches, pour le moment, ne peuvent pas aboutir. Mais il n'est à même de nous donner qu'une vue d'ensemble du phénomène. Pour en étudier les détails, force sera toujours d'avoir recours à des procédés plus parfaits que la science ne manquera pas d'élaborer à mesure qu'elle avancera. Il est permis de prévoir que c'est dans cette alternance entre les procédés du déterminisme que consistera le développement futur des méthodes de recherche.

Peut-être Castelnuovo minimise-t-il l'importance des probabilités en microphysique, où elles nous semblent actuellement indispensables; mais cette attitude est de beaucoup préférable à celle de l'illustre Bernoulli, qui se prononçait pour « la divine prédétermination » et à celles de ses modernes émules (comme Dirac et Bohr), qui gratifient l'électron de « liberté » et qui voient dans le libre arbitre une « amplification » de celui de l'électron!

Mémento. — A propos des *Sciences à l'Exposition* (6), je soutenais cette thèse, d'apparence révolutionnaire, que la fin de l'Antiquité se situe aux alentours de 1920, car nos moyens matériels et surtout nos méthodes intellectuelles n'ont aucune commune mesure avec ceux des âges révolus... Et il est toujours question de faire traduire Xénophon et Ovide : tout au plus, les langues mortes peuvent-elles trouver une place provisoire, chez les traditionalistes impénitents, parmi les autres arts d'agrément. Quelques mois avant sa mort, l'ingénieur Guglielmo Marconi affirmait que la crise actuelle

(6) *Ibid.*, 15 septembre 1937, p. 608.

provient d'une incompréhension universelle du rôle social de la technique. Mais c'est surtout Herbert-George Wells, l'un des esprits les plus pénétrants de ce temps, qui stigmatise notre *anachronisme* mental : « Un patriotisme combattif de détraqués, qui menace de détruire la civilisation, est surtout ancré chez les élèves par les leçons d'histoire : les maîtres prennent les esprits à un état encore barbare, et ils enflamment et fixent cette barbarie... L'ignorance générale, qui règne, même dans les milieux les plus respectables, relativement aux réalités les plus élémentaires, est, je le crois, la cause principale du malaise et des menaces de notre époque... Les deux tiers des maîtres ont besoin d'être remis à la page; les écoles continuent à déverser, tous les ans, des hordes nouvelles d'êtres ignares, sans équilibre, dénués de sens critique, à la fois méfiants et crédules, bêtement grégaires, facilement déviés, facilement dupés; l'enseignement est resté ce qu'il était il y a trente-cinq ans. » Vérité au-delà de la Manche, vérité en-deçà.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Gilles Normand : *Histoires des maisons à succursales en France*, 3 vol., Editions de l'Union des Entreprises modernes, 6, quai de Gesvres, Paris. — Raymond Isay : *Panorama des Expositions universelles*, Gallimard. — Mémento.

Il semble que ce soit une gageure de consacrer trois énormes volumes in-folio, richement illustrés et magnifiquement imprimés à l'**Histoire des maisons à succursales en France**, mais si l'auteur a voulu jouer la difficulté, on peut dire qu'il a magnifiquement aussi gagné la partie. M. Gilles Normand était plus indiqué que personne pour écrire cette histoire, car il a toujours bataillé pour ces maisons à succursales qui réunissent les avantages du grand commerce et du petit commerce à la fois, sans en avoir les inconvénients.

Car le petit commerce, notamment, a bien des inconvénients, et les colères que manifestent les prolétariats contre les *mercantis* ne sont pas toujours injustifiées. Le petit commerçant a quelque chose d'âpre au gain, qui est bien déplaisant et il semble même être parasitaire puisqu'il ne travaille ni ne file, et cependant vit, sinon comme Salomon dans toute sa gloire, du moins confortablement, en se bornant à acheter pour revendre sans produire de la richesse pour tous, comme le font l'agriculteur et l'industriel. Tandis que le grand com-

merçant est, au contraire, un bel exemplaire d'humanité. Gœthe disait : « Je ne sache pas qu'il y ait d'esprit plus large et plus cultivé que celui d'un grand commerçant. » Et dans le même sens, M. Gilles Normand insiste sur ses qualités, parfois supérieures à celles de l'industriel et de l'agriculteur. Sa vision est moins étroite que celle du producteur; il a un sens plus aigu des réalités de la circulation; il ignore les conflits de classes qui rendent les autres nerveux et distants, il a plus de bonhomie courtoise et charmante, ne joue pas au grand seigneur et se trouve en somme plus près de nous. Alors pourquoi ne pas permettre au grand commerçant de remplir aussi le rôle de petit commerçant? Ceci, les succursales des grands magasins le permettront, et tout le monde s'en trouvera bien. C'est pour la même raison que se développent les sociétés d'achat en commun et les coopératives de consommation dont le mécanisme économique est exactement le même que celui des magasins à succursale. Par ces quelques réflexions on voit que la matière est importante et qu'il n'est pas excessif que notre auteur ait dû, pour l'épuiser, lui consacrer trois gros volumes.

Ce monumental ouvrage, qui est, d'autre part, un chef-d'œuvre de la typographie d'aujourd'hui, permettra de rendre la justice qui lui est due à M. Gilles Normand. Cet économiste est sur la brèche depuis de longues années, et les idées pour lesquelles il a combattut ont toujours été des idées pour lesquelles il a combattu ont toujours été des formes socialistes, il a défendu avec courage les classes moyennes, les catégories laborieuses, les familles nombreuses. Le nom de guerre qu'il a choisi est celui d'un personnage typique des *Misérables* de Victor Hugo, le grand bourgeois doctrinaire, père de Marius, mais il ne l'a pas copié socialement, et du bourgeois comme du doctrinaire doctoral n'a pris que les bons côtés. Il aurait dû entrer au Parlement où il aurait joué un rôle de premier plan, et il s'est toujours intéressé aux choses parlementaires; dans deux de ses ouvrages, les *Avenues du Pouvoir* et *Nous l'Etat*, il a prôné des réformes constitutionnelles qui se rapprochent beaucoup de celles que j'ai proposées moi-même dans mes livres : *La Nouvelle Cité de France* et *Au pays des leviers de commande*,

et ceci m'a inspiré une grande sympathie pour sa personne, ses idées et ses efforts, car il est plein d'activité, dirigeant « l'Union des entreprises modernes » et faisant paraître une revue, *La France active*, où collaborent beaucoup d'hommes politiques. Ainsi M. Gilles Normand, ou M. Louis Dauvé pour lui rendre son vrai nom, est un des personnages les plus représentatifs de l'heure présente, et il serait à désirer que beaucoup de nos contemporains le prissent pour modèle. Ajouterai-je, pour le faire bien connaître, qu'il est également poète, romancier, auteur de théâtre, que son livre *Mon village se meurt* est très émouvant, et que dans ses chroniques les plus sérieuses et sur des sujets parfois arides, il apporte une bonne humeur souriante et spirituelle, qui alors a inspiré la verve comique de l'illustrateur de son *Histoire?* Tout cela en vérité n'est pas banal et devrait faire retenir son nom et sa figure.

Le **Panorama des Expositions universelles,** de M. Raymond Isay, ne parle pas de celle qui, à l'heure où j'écris ces lignes, commence à prendre tournure, et qui sera sans doute à peu près finie le jour où elle se fermera, mais il parle longuement et admirativement de celles qui l'ont précédée. La seconde moitié du XIXe siècle restera dans l'histoire le temps des Expositions, et, maintenant que la guerre de 1870 n'est plus qu'un mauvais rêve dont il ne subsiste plus rien, peut-être que ces cinquante ans paraîtront à nos lointains descendants une période continuelle de splendeurs entre les deux merveilles de 1855 et 1867 sous le Second Empire et les deux autres, de 1889 et de 1900 sous la Troisième République. Quatre apothéoses entre lesquelles on serait bien embarrassé, s'il fallait donner la palme à l'une d'elles, une palme alors en bouquet radieux de feu d'artifices!

Entre les quatre, pourquoi ne la donnerait-on pas à la cinquième, la pauvre petite Exposition de 1878, qui eut le courage de faire appel à tous les peuples au lendemain de nos désastres, et de leur montrer ainsi que la France était plus vivante, brillante et confiante que jamais? Toutes les nations vinrent, sauf l'Allemagne, et furent frappées d'admiration. En un sens, cette Exposition de 1878 était supérieure encore à l'éblouissante de 1867 puisque de celle-ci, il ne restait rien,

alors que de la nouvelle devait rester l'admirable palais que les architectes Davioud et Bourdais venaient de construire sur les hauteurs du Trocadéro. Le Trocadéro de Davioud était un chef-d'œuvre et l'auteur dont je parle ne le nie pas : « A la science, dit-il, à l'éclectisme, au jeu des formes diverses Davioud ajoute l'éclat de l'ornementation, la richesse des matériaux, la polychromie du décor... Briques colorées, briques vernissées, mosaïques et dorures composent une séduisante vision. Elles complètent, elles accentuent l'effet spectaculaire du Trocadéro, son caractère d'architecture décorative et de palais d'exposition. On a contesté la qualité de cette création esthétique... Reportons-nous donc à l'époque. Voyons surgir le jeune palais au soleil de 1878, au cœur de cette Exposition dont il était roi. Ses formes hardies et variées, ses couleurs neuves et radieuses répondaient à l'universel désir d'allégresse et de gaieté. Lorsqu'il apparut couronné d'étendards tricolores, parmi les parterres de verdure, les blanches statues, les eaux bondissantes, les Parisiens qui venaient de voir flamber tant de trésors d'art et d'histoire et qui conservaient parmi eux les pierres calcinées des mauvais jours, goûtèrent une joie nationale; ils éprouvèrent un sentiment de beauté et de fierté. »

MÉMENTO. — Docteur Lucien Granx : *Le Portugal économique*, Etienne Chiron, 40, rue de Seine. L'auteur, conseiller du commerce extérieur, a déjà donné des livres documentés sur le Maroc économique, l'Espagne économique et la Tchécoslovaquie économique. Ce livre continue la série qui se poursuivra, espérons-le, et constituera, une fois achevée, une énorme enquête sur le monde. Ce livre-ci, qui s'ouvre par le Décalogue de l'Etat nouveau portugais (très beau, très juste) et par une préface en vers, *La nef lusitane* (ce qui n'est pas banal), est un tableau non seulement économique mais encore politique et psycho-historique de ce petit pays qui est si grand par son glorieux passé. Le chapitre sur Oliveira Salazar et celui sur la Nouvelle Constitution sont à lire. Quand l'Espagne aura terminé sa croisade de délivrance des barbares marxistes, toute la péninsule vivra d'une vie harmonique et civilisée. — S. Rosenthal : *Impressions recueillies dans quelques-uns des pays de l'Amérique latine au point de vue commercial, industriel et financier*, Schaumans, Bruxelles. Les pays dont il s'agit sont l'Argentine, le Chili, la Bolivie, le Pérou et le Mexique. Les livres de ce genre

sont si riches de faits, de chiffres et d'idées qu'on ne peut que les signaler, mais alors il faut le faire de la façon la plus élogieuse. Les brefs résumés qui terminent chaque chapitre consacré à un des pays étudiés doivent être lus avec attention. — Joseph Wilbois : *La nouvelle organisation du travail, réflexions sur ce qui se passe en France depuis juin* 1936. Bloud et Gay. Ce livre qui reproduit un cours professé à l'Ecole d'administration et d'affaires que dirige si louablement l'auteur, commence par d'excellentes pages sur la psychologie, ou la psychanalyse comme on préfère dire maintenant, des ouvriers et des patrons; la lutte des classes ne se présenterait plus désormais sous la forme d'un duel entre le capital et le travail, mais d'un accord entre capital, travail et direction; c'est exact et les premiers socialistes du XIX[e] siècle n'oubliaient pas ce troisième terme qu'ils appelaient talent. Remplaçons talent par direction, mais faisons-lui sa place. Exacte également l'observation de M. Wilbois que la chose révolution peut correspondre au type cyclone ou au type hygiène et que ce dernier est de beaucoup préférable. — Pierre Mathe, Louis Mouilleseaux et François de Clermont-Tonnerre : *Le Manifeste paysan, essai d'une doctrine humaniste appliquée à l'Agriculture française,* Baudinière. Ce Manifeste développe l'idée que la liberté du travail est un dogme faux au nom duquel le patronat trafiquerait du labeur ouvrier comme d'une marchandise et que le syndicalisme qui a délivré les travailleurs de cet esclavage doit être la clé de voûte du monde de demain, mais sans abandonner aux syndicats cégétistes le monopole de la représentation des travailleurs. Ce dernier point est très approuvable et le premier peut l'être aussi, car la liberté du travail implique l'intervention du syndicalisme arrivant à l'harmonie des patrons et des ouvriers; beaucoup de choses s'éclairciraient si on s'exprimait avec sang-froid et bon sens. — Henri, comte de Paris : *Le Prolétariat.* Œuvres françaises. Encore un livre de doctrines dont je dois me borner, faute de place, à indiquer les principales thèses : 1° Les principes de 1789 ont créé le prolétariat; 2° La monarchie abolira le prolétariat. Très honorablement l'auteur se prononce contre les deux dictatures actuelles, celle du marxisme et celle du nationalisme, mais il aurait pu ajouter que ce sont deux dictatures bien différentes, l'une de pure barbarie destructrice, l'autre de simple autoritarisme antipoliticien. — Léon Guillet : *La Métallurgie et les Mines.* J. de Gigord. Ce livre qui fait partie de la Collection « La France vivante » dresse un très instructif tableau de notre activité ouvrière, avec un chapitre final sur les œuvres sociales des compagnies minières et métallurgiques. — Dans la *Rénovation française* d'octobre, 22, avenue de l'Opéra, un bon article

d'Henri Myles : La clé des crises sur la réintégration de l'industrie dans les campagnes. — Dans *le Mouvement* (Dinan, rue de la Garaye), un autre bon article de M. Guy de Ferron : Pour la Liberté. — Dans *l'Espoir Français*, Paris, 38, rue de Liége, toujours des chiffres instructifs. La reprise économique, dont on a tant parlé, n'existe pas, puisque l'indice de juillet 1937, 101, est un peu au-dessous de celui, 102, de mai 1936; d'autre part, le déficit de la balance commerciale est monté de 797 (mai 1936) à 1740 (juin 1937). Le chiffre de 100 milliards donné souvent pour la fuite des capitaux doit être ramené à 11 (capitaux français exportés) plus 15 (capitaux étrangers retirés) et 12 (déficits de la balance commerciale), soit 38 au total. A retenir encore le poids en or de nos monnaies successives : Franc d'avant-guerre 322 milligrammes. Franc Poincaré 63. Franc Auriol 49. Franc actuel 34. Ce qui montre péremptoirement que le franc vaut deux sous et que la vie est très bon marché pour ceux qui ont des francs d'avant-guerre.

HENRI MAZEL.

SCIENCE FINANCIÈRE

Joseph Chappey : *La Crise du Capital. La Formation du système monétaire moderne*, Librairie du Recueil Sirey.

Les titres universitaires de M. Joseph Chappey nous sont garants de sa haute culture; la profession qu'il exerce — Directeur à la Banque des Pays de l'Europe Centrale — nous donne la certitude que les réalités lui sont familières. Nul ne semble donc plus qualifié que lui pour mener à bien le vaste travail qu'il a entrepris sur la **Crise du Capital** et qui doit comprendre trois gros volumes. M. Chappey se propose d'étudier successivement : la formation du système monétaire moderne; le Capital et la monnaie depuis 1918; la démocratie économique et le Progrès matériel.

Voici le premier de ces ouvrages, consacré à **la Formation du système monétaire moderne.**

Selon M. Chappey, la crise qui a commencé en 1918 et qui s'est poursuivie, marquée d'oscillations diverses, jusqu'à nos jours, est une crise du capital. Beaucoup de livres ont été écrits sur la crise du capitalisme; aucun n'a encore été consacré à la crise du capital. C'est cette lacune que notre auteur se propose de combler. Selon lui, la crise du capital est due à ce que nous nous sommes formé une opinion trop simpliste des conditions dans lesquelles le capital peut circuler. Par-

ticulièrement, depuis la guerre, nous avons été trop volontiers portés à croire que le seul déplacement des biens puisse créer de la richesse. Suivant la très juste expression de M. Joseph Chappey, nous avons cru aux miracles du crédit. Mais il est bien évident qu'un capital ne peut constituer comme tel de la richesse. Ce n'est qu'une substance morte. Il faut, pour qu'elle vive, que l'emprunteur possède certaines aptitudes et qu'il puisse exercer ses aptitudes dans un cadre approprié. M. Chappey se demande comment nous avons pu nous laisser entraîner aussi aisément, après la guerre, par les mirages du crédit. Il en voit la raison dans l'heureux essor industriel d'avant 1914. L'humanité est conduite à la fin du XIXe siècle par une même conception confiante du progrès matériel et du progrès moral. Une telle notion inspire l'ensemble des partis politiques. Cette notion qui pouvait prévaloir dans une période exceptionnelle ne saurait avoir cours aujourd'hui. Il ne suffit pas de dire, déclare M. Chappey, que la crise présente est une crise du capital; il faut ajouter que la crise présente du capital est une crise du progrès matériel. Le capital semble avoir perdu ses vertus anciennes. Il ne saurait plus procurer automatiquement à celui qui le possède ou à celui qui l'emprunte de la richesse. A la base de la crise du capital monétaire, il y a la crise du capital matériel.

Mais on ne saurait aborder avec succès l'examen des manifestations de celle-ci, sans avoir au préalable étudié les questions qui concernent le capital monétaire. M. Chappey estime que les événements qui ont marqué les dernières années dans le domaine monétaire sont l'aboutissement naturel d'une évolution et doivent être interprétés d'un point de vue rigoureusement historique. M. Chappey note, à ce propos, combien, dans un siècle qui a été par excellence le siècle de l'histoire, les économistes éprouvent peu de penchant pour les recherches historiques. Il fait remarquer qu'à l'heure actuelle nous ne possédons pas une histoire de la lettre de change. Cela tient, à mon sens, à ce que les économistes, en France du moins, proviennent des Facultés de Droit où l'enseignement juridique prime évidemment la culture historique. Quoi qu'il en soit, ce que se propose d'étudier, dans

ce premier volume, M. Joseph Chappey, c'est le système qui fonctionnait avant 1914. Il est évident que pour en décrire la formation il est obligé de remonter assez loin dans le passé.

Ce qui caractérise, à première vue, ce système, c'est que les instruments de paiement y sont représentés avant tout par des éléments constitués avec des matériaux sans valeur : billets de banque, chèques, ordres de virement auprès des banques. Ces instruments de paiement occupent désormais, dans le règlement des transactions, la place tenue autrefois par le métal précieux. Sans doute, celui-ci n'a pas complètement disparu; il est toujours représenté dans le système en vigueur; mais il ne semble plus y jouer qu'un rôle de figurant. Il ne circule plus ou s'il circule, c'est seulement de pays à pays. Ainsi que l'écrit justement M. Chappey, « l'évolution monétaire la plus récente a eu pour résultat qu'un bien, que nous considérions jusque-là comme étant seul la monnaie, n'exerce plus de fonctions monétaires et que, par contre, dans le même moment, des éléments complètement étrangers s'acquittent seuls désormais de ces fonctions. »

Or, c'est pourtant la monnaie qui, dans le système moderne, sert réellement et pratiquement à effectuer la plupart de nos achats journaliers. Les instruments nouveaux de paiement n'ont par eux-mêmes aucune valeur. Ce ne sont que des textes, par lesquels une personne s'engage à fournir au porteur et bénéficiaire du titre une somme d'argent figurant sur celui-ci. Le crédit, en définitive, apparaît plutôt comme un moyen de financement que comme un moyen de paiement. Pour les paiements, seuls des biens substantiels ou leur représentation peuvent être employés.

Ce sont toutes les vues sur la monnaie que l'auteur se propose de soumettre à révision. Dans une première partie, il démonte le mécanisme du mouvement des marchandises, il en distingue les formes les plus simples et les plus compliquées; il décrit les rouages nouveaux qui, peu à peu, au cours des siècles, sont venus s'insérer dans ce mécanisme simple.

Dans la seconde partie, M. Joseph Chappey décrit l'avènement et l'essor de cette catégorie spéciale de monnaie de crédit qu'est la monnaie de banque. Le premier problème

qui se pose est de situer la zone propre de la monnaie. Pour y parvenir, M. Chappey estime qu'il faut classer les différents types d'échange d'après la durée de l'intervalle de temps séparant les deux mouvements inversés. Le phénomène de l'échange se présente, à ses yeux, sous les apparences matérielles d'une tenaille, dont les branches sont représentées par les produits à échanger. La rencontre entre les deux branches peut s'opérer dans des délais extrêmement variés. Le domaine proprement dit de la monnaie, c'est celui de l'échange à court battement. Lorsque les deux branches demeurent longtemps éloignées, l'élément qui joue ne peut plus recevoir le nom de monnaie. La première condition pour que le battement d'échange puisse être de courte durée, c'est que les produits à échanger soient immédiatement donnés, qu'ils soient livrables et prêts à être aussitôt consommés ou bien encore qu'ils puissent être fabriqués sur-le-champ à la volonté du producteur. La seconde, c'est que les produits à échanger se trouvent au lieu même de la consommation. En résumé la fonction principale dont aura à s'acquitter la monnaie consistera à assurer l'échange de produits existants et présents. C'est là ce que l'auteur appelle l'échange à court battement. Mais au cours de l'histoire monétaire moderne, un premier groupe particulier se détache de l'ensemble des manifestations de l'échange. Ce groupe est caractérisé par la longue durée du battement. Cette constitution d'un premier mécanisme d'échange à long battement s'explique, sinon par l'apparition, du moins par le développement de l'échange complexe. C'est au moment précis où la pratique de l'échange complexe s'élargit, que certains économistes distinguent les premières manifestations d'un régime économique particulier auquel ils donnent le nom de capitalisme. L'économiste Werner Sombart fixe au XVI[e] siècle les origines du capitalisme et c'est précisément de cette époque que notre auteur fait dater à la fois l'histoire monétaire moderne et l'histoire de l'échange à long battement. Si l'on peut faire remonter au XVI[e] siècle les débuts du capitalisme, c'est parce qu'à la suite de l'essor de l'échange complexe, l'activité économique cesse, dans des compartiments nouveaux, de résider dans le jeu alterné de la production et de la consommation. Elle comporte

désormais l'accumulation des biens de consommation. La longue durée du battement est dans l'échange complexe, moins due au fait que la marchandise spécialisée géographiquement doit être transportée du lieu de production au lieu de consommation, qu'à cet autre plus spécial que du capital doit au préalable être accumulé, pour que les transactions puissent s'effectuer d'une manière commode. Dans les deux compartiments de la circulation, le mouvement des biens repose bien sur le principe de la réciprocité. Mais dans l'un des compartiments, la marchandise faisant l'objet du mouvement de retour existe; dans l'autre compartiment, au contraire, la marchandise n'a pas encore été produite et peut-être ne pourra-t-elle l'être que dans des délais importants.

De sa grande étude, M. Joseph Chappey tire les conclusions suivantes : le système des transactions courantes le mieux fondé en apparence perd ses bases essentielles, dès le moment où la circulation des biens d'épargne est troublée. Une économie ne saurait disposer d'une bonne monnaie si le statut du capital y est mal assuré. Une crise du capital ne peut être efficacement combattue par des moyens empruntés au domaine de la monnaie. Une telle crise réclame des remèdes propres. Si le capital peut venir en aide à la monnaie, la monnaie par contre ne saurait se porter d'une manière sûre au secours du capital. Et ce qui caractérise la période d'après-guerre, c'est que l'épargnant doit se soumettre aux contraintes stériles de la thésaurisation.

LOUIS CARIO.

QUESTIONS JURIDIQUES

Les lettres-missives et la Correspondance Valéry-Louys : propriété mobilière; propriété spirituelle; contenant et contenu; limite des droits du vendeur; abus du droit; vente; donation; prêt à usage; possession de bonne foi; détenteur précaire. — Le côté mystérieux de l'Affaire Dreyfus. — Mémento.

Le destinataire de **lettres-missives** en a la propriété mobilière, mais non la propriété littéraire.

Il peut les tenir secrètes, les montrer, les altérer, les détruire, les prêter, les donner, les gager, les léguer, les vendre. Il ne peut les publier, et le jour où elles seront publiées, fût-ce même à son insu ou contre sa volonté, il n'aura rien à prétendre sur les droits d'auteur qu'elles produiront.

Le contenant lui appartient, mais non pas le contenu. Il est censé n'en posséder que le papier et l'écriture. Il en a le corps et non l'esprit; la propriété et l'exploitation de cet esprit sont réservées au scripteur.

Tout cela résulte-t-il de dispositions légales? — Non, mais la jurisprudence, appuyée par la doctrine, en décide ainsi, mariant aussi équitablement qu'il est possible deux principes contradictoires : l'un, proclamé par le Code civil, que « *la propriété est le droit de jouir et disposer des choses de la manière la plus absolue* (1) », l'autre édicté par le Code littéraire, que l'écrivain est seul propriétaire de ses écrits.

Le destinataire de lettres-missives peut les vendre. Mais est-il autorisé à le faire dans les conditions où, en juin dernier, à Paris emprès Pontoise, salle des ventes, fut vendu le lot de lettres adressées, voici un demi-siècle bientôt, au futur auteur d'*Aphrodite* par M. Paul Valéry.

Ces lettres, au nombre de vingt-quatre, était-ce réellement les héritiers Pierre Louys qui les vendaient? Le *libraire chargé de la vente* les assistait-il ou s'assistait-il lui-même, sous leur paravent? La salle Drouot, en tout cas, se comporta moins en salle des ventes qu'en magasin de librairie. Je ne sais si elle alla jusqu'au catalogue, et, dans ce cas, s'il y eut, suivant la coutume, un résumé des missives, citations de certaines, reproduction intégrale de quelques-unes. Mais il y eut un *dossier de la vente,* qu'on communiqua à la presse. Les lecteurs du *Temps* purent lire (n° du 15 juin) un article de M. Henriot, qui n'était point autre chose — je ne dis certes pas dans l'esprit ni dans la lettre de l'auteur, mais dans le désir du libraire chargé de la vente, — qu'un moyen de publicité.

Une pareille vente est-elle de celles que le Code civil permet à un propriétaire de lettres-missives? Ou plutôt (car le Code civil n'a jamais envisagé la vente de ce genre d'objets mobiliers), n'est-elle pas de celles que le Code littéraire lui défend? Ne constitue-t-elle pas moins une vente de lettres missives que la vente d'un ouvrage de Paul Valéry? N'est-elle pas une manière de publication, de mise à la connaissance du public d'un ouvrage sans la volonté de l'auteur?

(1) Art. 544, qui ajoute : « ...pourvu qu'on n'en fasse pas un usage prohibé par la loi ou par les règlements ».

M. Valéry, lecteur du *Temps* le 15 juin, a envoyé à ce journal, qui l'a publiée le 18, sa protestation. Elle n'est pas contre l'article, que le protestataire juge parfait, ni contre le commissaire-priseur et le libraire. Il rend hommage à leur courtoisie et à leur délicatesse, ayant bien voulu lui donner avis de la vente et lui mettre en main le dossier : « Je les en remercie et les assure que je n'en ai qu'au législateur. » Sa protestation s'élève contre nos *lois civiles*. Il en dénonce la *bassesse*, « telle (dit-il) que le Code ne fait aucune distinction entre une missive privée et une feuille de papier en ce qui concerne le droit le propriété ». Il « regrette de devoir ajouter que la Jurisprudence ne semble pas avoir cherché à limiter cet abus de la notion toute brute de propriété ».

Paul Valéry connaît-il un document de jurisprudence qui lui permette justement de parler ainsi? J'aimerais le voir et je serais plus curieux encore de connaître la façon, rédigée en proposition de loi, dont il pense que le législateur pourrait régler la propriété des lettres-misives, autrement que par ce compromis entre la chèvre civile et le chou littéraire, que la jurisprudence a établi.

Mettre sur pied un poème comme *Le Cimetière marin* n'est pas une opération commode, mais une loi donnant entière satisfaction, sur cet hybride terrain des lettres-missives, et au droit de propriété matérielle et au droit de propriété spirituelle, constitue une entreprise imposible. Vous accusez, ô Poète! le Code civil de concevoir *toute brute* la notion de propriété; celle du Code littéraire est-elle en quoi que ce soit *polie?* Accorde-t-elle moins que l'autre « le droit de jouir et disposer des choses de la manière la plus absolue »? La formule de l'art. 544 n'est pas un modèle de style — avec son : « de la manière la plus absolue », et nous signalons ensemble à Lancelot ce modèle à ne pas suivre de superlatif pléonastique, — mais sous cette réserve voulez-vous me dire si les deux propriétés ne vont pas de pair, et si les gens de lettres songèrent jamais à demander à leur charte de se montrer plus délicate, dans la proclamation du droit de l'auteur, que le Code dans celle du droit du possesseur?

Cependant M. Valéry avait le pouvoir de demander au Tribunal de la Seine si une pareille vente était légitime, tant au

regard des principes conjugués du Code civil et du Code littéraire que de la théorie dite de *l'abus du droit*. Du point de vue juridique, je regrette qu'il n'ait pas agi ainsi, car, en matière de propriété des lettres-missives, on fait dire beaucoup de chose à la Jurisprudence alors qu'elle en a dit fort peu — et ce peu (à moins que je ne m'abuse) n'autorise pas la pratique dont le correspondant de Pierre Louys a souffert. Comment le Tribunal eût résolu la question, je n'en sais rien (et j'ignore ce qu'en eût pensé le ministère-public, à qui la qualité d'officier-public des commissaires-priseurs donne un droit, et un devoir, de regard sur leurs pratiques), mais cette question était toute neuve, et voici passée une belle occasion de lui voir perdre sa virginité.

§

Les lecteurs du *Mercure* n'ignorent pas qu'avec le lot de ses lettres Paul Valéry a vu vendre le lot des lettres, vingt-cinq, à lui répondues par Pierre Louys (2). Sa protestation en manifeste un vif regret. Elle nous apprend qu'il n'avait pas *donné* à son ami lesdites lettres, qu'il les lui avait seulement *prêtées* pour les besoins d'un ouvrage que celui-ci projetait d'écrire. Les héritiers Louys étaient donc sans droit sur ces lettres; ils ne pouvaient, contrairement à ce que semble avoir cru Valéry, invoquer l'art. 2279 du Code civil : *en fait de meubles, possession vaut titre*. Cette règle s'applique au *possesseur de bonne foi*, et non pas au *détenteur précaire*. Louys n'avait que cette dernière qualité, ses héritiers aussi, et leurs ayants-droit éventuels. Il appartenait donc au propriétaire d'obtenir par voie de justice que son bien lui fût rendu. Une ordonnance de référé mettait les missives sous séquestre; la procédure complémentaire eût été rapide, au cas peu probable où les héritiers Louys n'auraient pas restitué, sitôt l'ordonnance.

Pour l'acquéreur de la Salle Drouot, il n'est pas, lui, un détenteur précaire; c'est un possesseur de bonne foi. Et quant à se retourner contre les héritiers, impossible puisque l'intéressé n'a pas fait d'opposition à la vente. C'est peut-être un peu pour cela qu'il fut avisé si courtoisement de la vente et que le dossier lui fut délicatement mis en main.

(2) V. la chronique des Journaux de M. G. Picard, *Mercure* du 15 juillet.

§

M. Armand Charpentier, qui compta, au cours de l'Affaire, parmi les plus actifs et utiles partisans de l'innocence du capitaine Dreyfus, publie (chez Rieder) un ample ouvrage : *Les Côtés mystérieux de l'Affaire,* avec fac-similés de sept documents secrets ou inédits.

Un singulier conviendrait mieux que ce pluriel au titre du livre. Les côtés mystérieux de l'Affaire ne sont guère qu'un, ou rentrent, quasi sans exception, dans un seul : celui qui se rapporte au rôle du colonel Henry. Il ne s'agit pas de savoir en quoi consiste ce rôle; on le connaît nécessairement dès lors qu'on connaît l'Affaire, puisque l'Affaire, depuis l'arrestation de Dreyfus (15 oct. 94) jusqu'au suicide d'Henry (31 août 98), a été le fait d'Henry; puisque sans Henry : 1° il n'y aurait jamais eu d'Affaire Dreyfus; 2° l'Affaire Dreyfus aurait cessé d'être, sitôt la découverte que le Bordereau était l'œuvre patente d'Esterhazy. Il s'agit de savoir quels furent les mobiles de la conduite d'Henry. Il s'agit de savoir quel rôle il a joué avant que l'Affaire prenne naissance, c'est-à-dire avant le jour de fin septembre 1894 où il lui arriva entre les mains, à lui, Henry, le bordereau.

Voilà le problème. M. Armand Charpentier en donne une solution de l'exactitude de laquelle il ne doute point. L'examen de cette solution fera l'objet d'une prochaine chronique. En attendant, ceux que l'Affaire intéresse feraient bien de lire le livre, et je leur reconseille, le cas échéant, la lecture de l'ouvrage de M. Jean France, *Autour de l'Affaire Dreyfus,* dont j'ai signalé l'autre jour trop brièvement (mais j'aurai à y revenir cette fois) le grand intérêt.

Mémento. — Choucri Gardahi : *Les Hommes de Loi. Ce qu'ils furent et ce qu'ils sont* (Lib. du Recueil Sirey). — L'auteur, spécialiste du droit musulman, préside la Cour de cassation du Liban; son livre, dit-il, extériorise « au milieu de redoutables devoirs un certain besoin d'évasion ». « Heureux (ajoute-t-il) si nous avons réussi à instruire le lecteur en le distrayant! » — Eh bien! il peut quant à moi être heureux. L'ouvrage est en trois parties, chacune divisée en deux chapitres. Les magistrats, les avocats, les notaires sont représentés d'abord tels que la littérature non seulement euro-

péenne, mais orientale les a jugés, puis tels que l'histoire des deux mondes permet qu'on les juge. La tâche demandait beaucoup de lecture, et beaucoup de jugement. M. Choucri Gardahi n'en a pas moins qu'il fallait, et le désir de ne faire de peine à personne (désir d'autant plus compréhensible qu'il s'agit ici de conférences devant un public de magistrats, d'avocats et de notaires) ne nuit pas à son livre, car lorsque l'auteur se tait, les nombreux écrivains dont il nous rapporte l'opinion n'en parlent pas moins.

MARCEL COULON.

GÉOGRAPHIE

Divers : *Les ressources minérales de la France d'outremer, V, Le pétrole* (Publ. du Bureau d'études géologiques et minières coloniales) 1 vol. in-8°. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1937. — Divers : *Contribution à l'étude des réserves naturelles et des parcs nationaux* (Publ. de la Société de Biogéographie), 1 vol. in-8°. Paris, Paul Lechevalier, 1937. — Mémento.

Voici un volume qui tient plus que ne promet son titre : **Les ressources minérales de la France d'outre-mer. V. Le pétrole.** Composé de conférences prononcées par des spécialistes, en 1935, au Muséum d'histoire naturelle, ce recueil ne se limite pas à la question du pétrole colonial. Il débute par des vues générales sur la science du pétrole et sur la technique de l'exploitation pétrolière; il se termine par une étude sur la situation de la France dans le marché du pétrole.

J'ai déjà eu l'occasion de parler aux lecteurs du *Mercure* de la question du pétrole; notamment dans le n° du 15 octobre 1935. Il sera toujours à propos d'y revenir. Il n'y a pas de question plus intéressante au point de vue scientifique, car elle est pleine d'inconnues qui aujourd'hui ne font que passer à grand'peine de la nuit dans la pénombre. Au point de vue pratique, il n'y a pas de question plus actuelle pour l'avenir de notre civilisation. Si celle-ci est de nouveau menacée par un cataclysme guerrier, elle devra compter, pour se sauver, non seulement sur ses ressources en fer et en charbon, mais sur ses ressources en pétrole. Nécessaire aujourd'hui en temps de paix, celui-ci est devenu indispensable en temps de guerre. Tous les grands Etats, du moins tous ceux qui n'ont pas de réserves pétrolifères nationales, sont obligés d'avoir une politique du pétrole. Bon gré mal gré, nous en avons une. Elle paraît aujourd'hui à peu près définie et organisée.

Quelle est l'origine des hydrocarbures que nous rassemblons sous le nom de pétrole? M. H. de Cizancourt, auteur de l'étude géologique et technique générale, avoue franchement que nous ne le savons pas encore. Rien de pareil à la genèse, si claire et si nette, de la houille. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'après avoir longtemps hésité entre l'origine minérale et l'origine organique des hydrocarbures, les géologues s'orientent aujourd'hui vers l'origine organique. Mais là s'arrêtent les précisions. Le mystère qui subsiste n'aide pas, on le comprend, les recherches sur le terrain. Celles-ci se font plus ou moins à tâtons, à l'aide d'indices superficiels tels que les suintements huileux, les dégagements de gaz et les volcans de boue. Quant aux indices d'ordre géologique et géophysique fournis par la science, ils sont bien loin de conduire à des certitudes; très souvent ils orientent les chercheurs sur de fausses pistes. Tout ce que l'on sait d'une manière positive, c'est que les gisements se trouvent uniquement dans les formations sédimentaires et presque uniquement dans les formations plissées. Mais les caractères lithologiques des gisements sont certainement variables. Ce qui complique encore la question, c'est ce qu'on appelle les *migrations* du pétrole. En effet, les nappes se trouvent fort rarement aujourd'hui aux points où elles se sont formées. Elles se déplacent, — généralement, pas toujours, — et s'accumulent vers des voussures d'anticlinaux. Mais notre connaissance générale de ce mécanisme, si elle est un fil conducteur pour les chercheurs, ne préjuge en aucune façon des possibilités pratiques d'exploitation du pétrole dans une région donnée. Telle sonde correctement faite pourra donner quelques litres d'huile, ou rien du tout. Telle autre, dont on attendait peu, amènera d'abondants jaillissements.

On a parfois donné une origine marine aux nappes aqueuses où baignent les hydrocarbures. S'il en était ainsi, la géologie stratigraphique donnerait un bon fil conducteur. Mais les concentrations salines de ces nappes sont extrêmement supérieures à celle des eaux océaniques : 100 à 200 grammes de sels par litre, au lieu de 35 pour l'Océan (et non 38 comme le dit M. de Cizancourt).

Sur son territoire métropolitain, la France ne dispose pratiquement que du gisement de Pechelbronn en Alsace :

80.000 tonnes de production annuelle, alors que 6 millions nous sont nécessaires. Pourrons-nous trouver un jour le reste, ou une grande partie du reste, dans nos colonies? Tel est un des buts essentiels des travaux entrepris depuis une dizaine d'années, sous l'impulsion de l'office des combustibles liquides et de la Compagnie française des pétroles.

Jusqu'ici, aucun résultat d'exploitation positif. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le seul pays où il y ait des perspectives vraiment encourageantes, c'est l'Afrique du Nord, en particulier au nord et à l'est du Maroc où se poursuivent de tenaces recherches, stimulées par de bons symptômes. L'Algérie paraît bien moins dotée, quoiqu'elle ait un petit gisement en exploitation dans la vallée du Chélif; la Tunisie moins encore.

Ailleurs, on ne relève guère d'indices intéressants, jusqu'ici, qu'à Madagascar. Mais, en dehors de nos colonies, la convention de San Remo de 1920 assure à la France une participation de 25 % dans les pétroles de l'Irak (Mossoul et Mésopotamie). Or, ces champs de l'Irak comptent parmi les plus riches du monde. Ils donnent annuellement 4 millions de tonnes; depuis 1934, le million de tonnes qui nous est destiné arrive aisément par pipeline à Alexandrette en Syrie.

Voilà actuellement notre vraie ressource autonome, celle qui ne dépend de personne. Pour tout le reste de notre consommation, nous sommes obligés d'acheter au dehors.

Mais le développement de l'industrie nationale du raffinage et la capacité de traitement des nouvelles usines diminuent dans de fortes proportions les inconvénients de cette dépendance. L'industrie pétrolière française nous a déjà permis d'accumuler d'importants stocks de réserve. Cela fait partie de notre armature de paix.

§

Encore un livre à collaborations multiples, sans qu'un seul des spécialistes qui l'écrivirent ait eu la moindre influence sur le travail des autres. Vingt et un naturalistes et administrateurs ont pris part à la rédaction du volume **Contribution à l'étude des réserves naturelles et des parcs nationaux,** publié par les soins de la *Société de Biogéographie.* Ce volume sera nécessaire à tous ceux qu'intéresse une des plus grandes

questions de la géographie humaine, la plus grande peut-être et la plus importante pour l'avenir de notre espèce, je veux dire l'influence de l'action et du travail humains sur l'équilibre du monde vivant.

Comme toujours, l'imagination a couru plus vite que l'observation. Voilà longtemps déjà que les théoriciens de l'*économie destructive* ont jeté le cri d'alarme. Ils nous ont représenté la civilisation industrielle détruisant les forêts, épuisant les nappes souterraines, dégradant les sols, vidant le sous-sol, exterminant les espèces animales et végétales nuisibles, ou simplement indifférentes, ou simplement bonnes à la chasse et à la cueillette, de manière en fin de compte à faire une surface de planète appauvrie, rase et tondue comme un œuf, — cette planète que rêvaient Durand et Dupont sous la plume de Musset.

Ces craintes sont fort exagérées. Les hommes, si grande que soit leur fureur destructive et imprévoyante, n'épuiseront point les ressources du monde minéral et du monde vivant. L'équilibre général de la vie sur notre terre ne dépend pas d'eux.

Mais il est vrai qu'ils peuvent faire disparaître d'intéressantes formes de flore et de faune, souvent en donnant un coup de pouce à la déchéance et à la disparition naturelle de ces formes; il est vrai aussi qu'ils peuvent déformer et abîmer de beaux paysages, de manière à diminuer pour eux-mêmes les jouissances esthétiques que notre terre peut leur donner.

Il y a donc un double intérêt, scientifique et esthétique, à préserver des atteintes de la civilisation certaines parties de la planète où se poursuit l'évolution naturelle à l'abri de toute action humaine. L'homme devient alors le collaborateur de la nature et non pas son ennemi. Et même il tâche de sauver certaines espèces en voie d'extinction; il devient alors, non seulement le collaborateur de la nature, mais son restaurateur.

Tel est l'objet des *Réserves naturelles* et des *Parcs nationaux* qu'à l'instigation des naturalistes et des services de tourisme, presque tous les Etats civilisés organisent aujourd'hui ou tendent à organiser sur leurs territoires et dans leurs colonies.

Des définitions précises sont nécessaires. Les collaborateurs du volume que j'étudie se sont donné beaucoup de mal pour les mettre au point.

Un *parc national* est une aire mise à part pour la protection des beautés naturelles, ainsi que pour la propagation et la protection de la vie animale et de la vie végétale sauvages. Le parc national est ouvert aux touristes; il est même fait surtout pour eux; tel fut le cas du premier et du plus célèbre, le Yellowstone des Etats-Unis, qui date de 1872.

La *réserve naturelle intégrale* se propose les mêmes buts; mais elle est faite surtout pour conserver le milieu naturel dans un but scientifique; elle prohibe le tourisme, ou ne l'admet qu'avec de fortes restrictions. Il y a des réserves faites dans un but spécial, surtout des réserves forestières dont l'intérêt, assurément, est d'ordre économique plus que d'ordre scientifique.

Ainsi, en France, nous avons depuis 1913 un parc national, celui du Pelvoux, dont la plus grande partie se trouve en haute montagne; on y fait du regazonnement; on exclut le bétail; mais le principal intérêt biologique du parc, c'est la conservation et la multiplication du chamois et de la marmotte.

Nos réserves naturelles sont, soit en moyenne montagne (Néouvielle dans les Pyrénées, Lauzanier dans les Alpes), soit sur la côte (Camargue dans la Méditerranée, Les Sept-Iles dans les Côtes-du-Nord).

Les parcs nationaux les plus intéressants d'Europe sont ceux de Suisse et de Pologne; hors d'Europe viennent avant tout ceux des Etats-Unis, puis ceux du Canada.

Jusqu'ici, dans notre empire colonial il n'y a que des cadres, des projets et des programmes. Mais peu de réalisations effectives. Pourtant, s'il y a des zones du globe où l'on peut avoir d'importantes réserves naturelles, ce sont les zones intertropicales; et s'il y a des zones où ces réserves sont utiles, ce sont celles-là, à cause des chasses exterminatrices et surtout à cause des feux de brousse.

L'Angleterre et la Belgique l'ont compris comme nous, mais l'ont réalisé plus tôt que nous. La première a ses *game reserves*

de l'Afrique anglaise et le parc national Kruger au Transvaal. La seconde a le parc national Albert au Congo belge.

La conférence de Londres en 1933 pour la protection de la flore et de la faune naturelles en Afrique a montré l'intérêt légitime que portent à ces questions les nations coloniales et surtout leurs services scientifiques. Souhaitons que certains intérêts opposés ne mettent pas à ceux-ci trop de bâtons dans les roues.

MÉMENTO. — Je ne puis qu'indiquer les remarquables travaux du *Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française*, publiés à la librairie Larose : *Les primates de l'Afrique*, par Paul Rode (série B, n° 2, 1937) ; *Etudes météorologiques sur l'A. O. F.* (série B, n° 3, 1937) ; *la Contribution à l'Etude de la végétation forestière de la Haute Côte d'Ivoire*, par L. Bégué (série B, n° 4, 1937). De tels travaux font honneur aux services scientifiques de notre grande colonie.

CAMILLE VALLAUX.

PRÉHISTOIRE

Alexandre Moret : *Histoire de l'Orient, t. I, Préhistoire, IVe et IIIe millénaires; Egypte-Elam-Sumer et Akkad-Babylone*, 8°, XXII-479-VIII p. — Mlle Madeleine Colani, *Mégalithes du Haut-Laos (Hua Pan; Tran Ninh)*; Publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Paris, Editions d'Art et d'Histoire, 2 vol. gr. 8° de 271 et 358 p., CII pl. et 2 pl. aquarelle.

Comparativement à la préhistoire française, qui remonte aux débuts du Paléolithique et dont peut-être on découvrira un jour le raccord à la fin du Tertiaire, la préhistoire du Proche-Orient, région à laquelle se limite cette grande **Histoire de l'Orient** entreprise par Alexandre Moret, est bien jeune! Pour situer les civilisations lithiques de l'Asie Mineure et de l'Egypte, l'auteur a dû commencer par dresser le tableau général de la civilisation préhistorique. Il l'a fait avec prudence, en ne retenant que les données vraiment sûres. Il est cependant partisan de l'apport des divers types de civilisation par des types raciaux différents et attribue les variations culturelles non pas à des inventions (ou mutations) sur place mais à des intrusions de groupes autrement civilisés. Les Méditerranéens dolichocéphales bruns seraient discernables dans le Proche-Orient et le pourtour de la Méditerranée vers 20.000 ans avant J.-C., mais vers 7.500 seulement en

Europe occidentale; les Hommes alpins, ou Montagnards à tête ronde, bruns, auraient été en place en Asie Mineure du vᵉ au ivᵉ millénaire; et les Blonds dits nordiques, avec l'industrie du fer, ne seraient venus dans ces pays que bien plus tard.

Y a-t-il concordance non pas locale mais universelle entre ces races bien distinctes et ces civilisations caractérisées par deux ou trois éléments regardés comme typiques? On l'enseigne; mais je sais des savants anglais, allemands, etc., qui en doutent.

Les chapitres suivants de cet ouvrage important, muni en notes de bibliographies sommaires visiblement destinées à des étudiants d'agrégation ou d'université, donnent une bonne mise au point des découvertes les plus importantes. Le malheur est que si notre Afrique du Nord et l'Egypte commencent à être bien connues pour les périodes paléolithique et néolithique ancienne, l'Asie Mineure reste encore pour sa plus grande partie inexplorée; conclure de la Berbérie à l'Elam et à l'Assyrie est peut-être prématuré. Pour l'Egypte, la présence du cuivre dans les stations néolithiques les plus anciennes complique le problème, au point qu'on est obligé d'admettre, et Moret le prouve abondamment, une civilisation à part dite énéolithique.

Dès ce moment déjà se dessinent des tendances culturelles mieux connues, dont l'une acquit une amplitude considérable, la tendance à fixer par des signes la pensée et la parole. Sur l'origine des diverses écritures asianiques et nilotiques on n'est pas très avancé encore; Moret expose l'état de la question, que seules des découvertes nouvelles pourront résoudre. A partir de ce moment, qui n'est pas synchronique dans les divers pays considérés, on entre dans la protohistoire, qui appartient à la chronique de mon confrère Contenau, dont les ouvrages sur l'ancienne Asie Mineure font autorité.

D'un bond, passons au Laos, dont Mlle Madeleine Colani a étudié plusieurs stations préhistoriques et notamment les **Mégalithes du Haut-Laos** avec un soin qui font de sa monographie un véritable chef-d'œuvre scientifique et l'une des plus belles publications françaises de la dernière décade. L'exploration a exigé trois années. Au début, l'auteur ne

comptait étudier que les grandes jarres monolithes déjà vaguement connues, mais non systématiquement explorées. Mais une grotte voisine du champ de Tran Ninh lui ayant révélé tout un mobilier funéraire, elle jugea avec raison qu'il fallait reprendre en entier le problème et étudier aussi tous les faits préhistoriques concomitants. Peu à peu, l'enquête s'étendit ainsi sur un vaste territoire et aux champs de jarres s'ajoutèrent des champs de menhirs.

La double enquête, admirablement conduite, illustrée d'excellents dessins et de tableaux récapitulatifs, est un appoint de premier ordre aux théories générales du préhistorique extrême-oriental. Un autre mérite de cette monographie est que l'auteur, docteur ès sciences, a étudié en même temps la géologie, l'anthropologie, la céramique selon les méthodes modernes les plus rigoureuses et qu'ainsi les monuments mégalithiques du Haut-Laos sont bien situés dans leur milieu naturel et social. Aux dessins s'ajoutent de nombreuses photos, sur 102 planches en héliotypie ou en offsett, de manière à permettre l'examen à la loupe. Les 2 planches en couleurs représentent les perles découvertes au cours des fouilles.

Pour les détails descriptifs, je renvoie aux volumes; mais on peut extraire de la 2e partie du t. II quelques données générales auxquelles Mlle Colani est arrivée par la comparaison de ses découvertes avec celles qui avaient été faites antérieurement en Mongolie, au Japon, en Indo-Chine et dans l'Inde. Les grandes jarres monolithes étaient destinées à contenir les cendres des cadavres incinérés soit dans une grotte voisine, soit sur un terrain spécial. Ce sont des parallèles parfaits aux grandes jarres funéraires en poterie connues sur le pourtour de la Méditerranée. Ici comme ailleurs, le mode de sépulture dépendait de la richesse et de la position sociale du défunt.

Quant aux menhirs, il est difficile de savoir si c'étaient des monuments funéraires ordinaires ou s'ils avaient une signification phallique. Il est bien vrai que cette représentation du phallus est encore en usage dans l'Assam et au Japon; j'ai signalé jadis ici plusieurs ouvrages où ce sujet était traité avec précision (le livre de Gurdon notamment sur les Khasi; celui de Miles sur les Mikir, d'autres sur les Lushei). Mais les

parallélismes ne sont pas toujours des preuves. En tout cas aucun attribut, aucune sculpture, même pas une rainure circulaire pour délimiter le gland, n'apparaissent sur les menhirs du Haut-Laos.

Sur la date de tous ces monuments l'auteur ne se prononce qu'avec prudence : 1er siècle après J.-C.? Plus anciens? Plus récents? Il est évident que des identités technologiques ou typologiques ne prouvent pas le synchronisme. On pense d'ordinaire que l'Extrême-Orient et l'Orient en général doivent fournir des faits plus anciens que l'Europe; ce que Salomon Reinach nommait le *Mirage oriental* persiste encore dans le grand public et ne disparaît qu'avec peine de l'enseignement officiel. Les monuments laotiens, tout primitifs et grossiers qu'ils paraissent (Mlle Colani note avec quelque étonnement l'absence presque totale de manifestations artistiques; sculptures grossières; décors céramiques en étoile, en stries, sans originalité aucune, etc.), ne sont pas nécessairement très vieux. Et l'on sait que dans les massifs asiatiques la ségrégation ethnique et cérémonielle a joué un rôle important, plus important peut-être que chez nous. C'est même par elle qu'on a tenté d'expliquer la formation de types raciaux nouveaux, ensuite fixés, puis éparpillés par migrations successives dans diverses directions jusqu'en Europe et en Amérique.

Il n'en reste pas moins que l'étude aussi approfondie d'une civilisation lithique dans le Haut-Laos, dont d'ailleurs la monographie de Mlle Colani ne nous permet d'apercevoir qu'une minime partie, oblige à reprendre plusieurs généralisations admises. Le Haut-Laos est nettement pour les menhirs et les dolmens sur la bande est-ouest qui se termine au Portugal et en Bretagne, mais les jarres monolithes semblent constituer une zone spéciale qui se poursuit dans l'Assam et semble présenter un prolongement jusque dans le sud de Sumatra.

Plusieurs index détaillés rendent maniable cet ouvrage pour la belle exécution duquel il faut remercier l'Institut français d'Extrême-Orient.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue du Tarn : Symbolisme et école romane; le poète Raymond de la Tailhède; fragment d'un poème. — *La Nouvelle Revue Critique :* poésie posthume de Guy de Villartey; un ouvrage allemand sur Stéphane Mallarmé. — *Yggdrasill :* adieu au poète Maurice Rey. — *Le lys rouge :* une lettre d'Anatole France, de 1917. — *Le Mois :* la lèpre dans l'univers et à Paris; elle est transmissible en France. — Mémento.

Dans la **Revue du Tarn** (15 septembre), M. G. Cazals de Fabel célèbre en un bel article « le poète Raymond de la Tailhède ». Il prépare ainsi le lecteur à la connaissance d'un fragment d' « Hymne pour la joie » et de « l'Oréade », œuvres inédites de ce très admirable artiste du verbe. Tous deux se sont liés dès la première enfance. Ils eurent pour professeur, au collège de Moissac, Jules Tellier.

Avec Tellier — écrit M. de Fabel — nous étions trois promeneurs infatigables qui parcourions les environs de Moissac, au son de la musique des plus beaux poèmes. C'étaient toujours les poètes romantiques ou parnassiens qui exaltaient nos esprits. Cependant Baudelaire, Verlaine et même Rimbaud commençaient à exercer sur nous une sorte de fascination. De cette époque (1887-89) datent les premières poésies de notre ami Raymond, comme nous l'appelions. Ce sont elles qui figurent sous le titre de *Triomphes* dans le volume publié par Emile-Paul en 1926.

Mais bientôt le jeune professeur Tellier demanda un congé. Sa vocation littéraire devenait impérieuse et ne trouvait pas à se satisfaire dans le cadre étroit de sa profession. Il part pour Paris avec La Tailhède auquel le liait déjà une vive amitié. Dès lors, je ne voyais plus mon ami qu'à l'époque des vacances. Il m'apportait les nouvelles des milieux littéraires de la capitale qu'il fréquentait assidûment. Il avait même fondé à Paris une revue : *les Chroniques*, où faisaient leurs débuts de jeunes écrivains devenus depuis célèbres et même académiciens : Barrès, Le Goffic, Bellessort. Tellier figurait naturellement parmi les collaborateurs. Nos entretiens de Moissac faisaient écho aux discussions qui passionnaient alors les nouveaux cénacles. Fortunat Strowski, aujourd'hui professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut, qui séjournait souvent dans notre petite ville, se mêlait à nos causeries. Il avait discerné, lui aussi, les dons supérieurs de La Tailhède comme poète et il lui a consacré dans son livre sur *La littérature française contemporaine* une longue page où il lui rend pleine justice.

« En plein triomphe du symbolisme », voilà nos jeunes poètes transportés par l' « Agnès » sur quoi s'ouvre *Le Pèlerin*

passionné. Ils suivent Moréas dans l'éclatant retour au classicisme du fondateur de l'école romane. Le 29 mai 1889 meurt Jules Tellier. C'est la publication d'une revue : *Les lettres françaises,* en 1892, qui disparaît après son quatrième numéro. En 1894, Moréas est l'hôte de La Tailhède dans sa maison de campagne proche de Moissac. Ils visitent ensemble la Gascogne et le Quercy, les rives du Tarn et de l'Aveyron. C'est la jeunesse des œuvres et des hommes! Le temps s'écoule...

M. Cazals de Fabel a vu l'ami d'enfance revenir au pays natal :

Depuis plusieurs années déjà Raymond de La Tailhède n'a plus écrit. La *Revue du Tarn* publie aujourd'hui ses derniers vers, qui sont à peu près inédits. Des épreuves physiques qui n'ont rien enlevé à ses facultés intellectuelles lui commandent cependant un repos incompatible avec l'effort pénible qu'exige l'art savant qu'il apporte à la composition de ses poèmes. Il s'est retiré dans la petite ville de Prades où le philosophe Renouvier passa les dernières années de sa vie et où son exécuteur testamentaire, M. le professeur Prat, lui aussi philosophe, a pris sa retraite. Ce voisinage d'un philosophe et d'un poète qui est, à sa manière, un esprit philosophique (nous le montrerons prochainement), est une de ces rencontres où semble se manifester l'ordre secret qui, dans une confusion apparente, gouverne les choses humaines. Notre cher grand poète passe là son existence dans un effacement volontaire et même dans une solitude un peu farouche, mais pleine de dignité. Il sourit quand on lui parle de certaines renommées littéraires d'un aloi douteux. Il estime que la vraie gloire ne se confond ni avec les honneurs officiels, ni avec le bruit que l'on fait autour de certains noms. Le titre de chevalier de la Légion d'honneur et la médaille d'or, que lui a décernée en 1927 la Société des Gens de Lettres, sont les seuls témoignages publics qui aient été rendus à sa valeur. Elle est telle qu'elle peut se passer d'autres distinctions. La conscience qu'il a de l'excellence de ses ouvrages, avec l'affection de ses amis et l'estime des plus fins connaisseurs en matière de poésie, suffisent à son bonheur et comblent son ambition.

Nous nous félicitons que ces pages paraissent le jour même où l'on commémore au Cayla le souvenir de Maurice de Guérin et de sa sœur Eugénie. Il y a là, pour nous, une coïncidence émouvante. C'est, en effet, la lecture du *Centaure* qui contribua à éveiller chez La Tailhède encore jeune le vif sentiment de la valeur poétique de la mythologie. Je me souviens de l'enthousiasme et de l'accent lyrique avec lequel il me lisait ces pages.

On ressent un enthousiasme égal à jouir de la plastique et de l'harmonie de ces vers parfaits, aujourd'hui qu'on en improvise vraiment trop à l'écart de toute discipline indispensable à un bon usage de la liberté. Ils terminent le poème de M. Raymond de la Tailhède : *L'Oréade.* Ils constituent un exemple de beauté :

Ce n'est pas en voleur que tu vins me saisir,
Amour, je n'ai pas fui ta flèche redoutée;
Toute livrée aux vents et par eux emportée,
Moi-même je n'étais qu'un frémissant désir.

Et, telle, ô Cythérée, ai-je vu tes colombes
Poindre, ainsi qu'une aurore au-dessus de la mer,
Aphrodite, Vénus, dont chaque nom m'est cher,
Cypris qui fait s'ouvrir des roses sur les tombes.

Comme, en rêve, on entend murmurer une voix,
La plus mélodieuse aux oreilles humaines,
Du silence des lacs, troublé par les fontaines,
Un appel musical s'élevait dans les bois;

Et j'écoutais gémir ces paroles confuses
Que le sombre Aquilon pleure dans les roseaux,
Plainte dont l'horreur siffle à la face des eaux,
Et devient harmonie à la coupe des Muses.

§

La Nouvelle Revue Critique devient l'organe trimestriel de la poésie française, par son fascicule daté de l'automne et qui ouvre une nouvelle série. Treize poètes (dont A. C. Swinburne) sont représentés dans ce numéro par treize poèmes. Leur choix est éclectique. « La fleur secrète » de M. Philippe Chabaneix et « Angoisse nocturne » de M. André Fontainas y précèdent une « Apologie pour Georges Fourest » par lui-même, d'une verve irrésistible. M. Noël de la Houssaye y chante Briançon et ses sommets en un ballade régulière et M. Georges Perron-Louis se présente au milieu d'aînés avec quatre chansons bien venues. Un défunt : Guy de Villartey (1881-1907) figure là par cette pièce délicate :

Une histoire sans paroles
Avec du rêve et des fleurs,
Quelque chose qui console,
Quelque chose qui se meurt.

Un soir d'automne qui passe
Traînant une ombre sans bruit,
Où toute l'âme s'enlace
Frissonnante de la nuit.

Quelque sourdine très lente
Où les notes, à mi-voix,
Disent les mots de l'absente,
Peut-être comme autrefois.

Quelque chose qui s'afflige
De s'éteindre comme un soir
Dans l'ineffable vertige
Des adieux et de l'espoir.

Dans ce même numéro, M. Hubert Fabureau annonce l'édition prochaine d'un ouvrage allemand sur Stéphane Mallarmé :

L'auteur est le Dr Kurt Wais, professeur de l'Université de Tübingen. Il nous promet un volume d'environ 500 pages, contenant une foule de lettres et de documents peu connus. On y trouvera même la reproduction d'une curieuse photographie, prêtée par un dernier parent du poète. Elle nous montrera Mallarmé jeune encore et tout imberbe [.....].S'il m'est permis d'annoncer, dès maintenant, son ouvrage qui est en cours d'impression et paraîtra à la fin de l'année chez l'éditeur C.-H. Beck, de Munich, c'est que précisément le Dr Kurt Wais m'a écrit naguère, mû par un ultime scrupule. Il n'avait pu trouver dans les bibliothèques d'Allemagne tel numéro d'une revue que je citais parce qu'elle publia quelques pages inédites de Mallarmé [.....]. Le Dr Kurt Wais a déjà publié une série d'articles de revue, qui étudient les sources de Mallarmé et révèlent des détails bien troublants (*Quellenstudien zu Mallarmé* - Zeitschrift für französische Sprache und Literatur). Ainsi il a exhumé un poème de l'obscur Pierre Lebrun (1785-1873), où il voit comme une première esquisse de *Brise Marine*, avec « le chant des matelots » et « l'adieu suprême des mouchoirs ». N'est-ce point là une rencontre piquante et qui annonce de paradoxales découvertes !

§

Dans **Yggdrasill** (25 septembre), M. Guy Lavaud adresse cet adieu à Maurice Rey, — un poète dont l'unique recueil mérite de n'être pas oublié :

Un poète est mort, à Saint-Germain-en-Laye, qui, depuis des années, luttait, avec un tranquille courage, contre un mal implacable. Nous ne laisserons pas partir Maurice Rey, dont nous avions tant de fois admiré qu'il subît, en silence, sa cruelle destinée, sans lui adresser le mot d'adieu auquel il a droit.

Il avait appartenu à l'enseignement. Il avait dû le quitter, sans autres ressources qu'un médiocre secours annuel. Ainsi dénué de tout et gravement malade, il avait mis sa foi dans la poésie. Bien souvent je surpris, dans ses yeux de malade, le merveilleux reflet de sa grande espérance.

Grâce à l'amitié de M. A.-P. Garnier et de Maurice Allem, tous deux si dévoués, si fidèles à la poésie et aux poètes, Maurice Rey avait pu éditer, il y a peu de temps, un volume intitulé *Escales*. On s'étonnerait que ce livre ne fût pas mélancolique et que tout ce que Maurice Rey cachait pudiquement ne s'y retrouvât pas. *Escales* est un noble livre, plein de tendresse et de fierté. On y verra comment la poésie peut rendre la vie encore supportable à un homme blessé et qui n'ignore rien de son proche destin.

Forêt l'heure est venue où sombre ta beauté.
Chaque instant blesse ou brise un rameau que tu portes,
Et le vent de la nuit, par moi seul écouté,
Au fond des chemins creux roule tes feuilles mortes.

Abandonnée ainsi, que tu plais à mon cœur!
Rien ne passe en regrets ta majesté sereine.
L'Automne peut garder ton front comme un vainqueur,
Tu portes, sans faiblir, la grandeur d'une reine.

Forêt! tu n'es jamais si belle qu'en mourant,
Et qu'importe la mort puisque tu dois revivre!
L'homme a-t-il plus raison d'aller désespérant
Lorsqu'il touche aux confins de la neige et du givre?

Nous n'ajouterons rien à ces vers. Maurice Rey *savait.* Mais il n'a pas désespéré, essayant, lui aussi, de laisser « quelque chose de soi dans les barques humaines ». *Yggdrasill* s'efforcera, quelque jour,

de donner une analyse plus complète d'*Escales*. Nous n'avons voulu aujourd'hui que saluer, au moment où il nous quitte, un poète émouvant et de qui, s'il avait vécu, on pouvait beaucoup attendre.

§

Le Lys rouge (juillet et octobre) — bulletin trimestriel d'un « groupe d'admirateurs d'Anatole France » qu'avait réunis le regretté Michel Corday — publie *in extenso* la belle page ci-après que, d'Antibes, le 2 février 1917, le maître de *La Révolte des Anges* adressa à l'un de ses amis, partisan de poursuivre la guerre, à outrance :

Cher ami,

Il apparait que nous pourrons faire la paix comme nous voudrons, et que ce n'est qu'une affaire de temps, sans quoi les Alliés n'en auraient pas d'avance dicté les conditions, et vous ne les auriez pas confirmées dans votre lettre.

Or, puisqu'il nous est loisible de faire la paix avec ou sans victoire, à notre choix, je repousse avec indignation, sur votre exemple, la paix sans victoire.

Paix sans victoire, est-ce contentement? Paix sans victoire, c'est pain sans levain, civet sans vin, bar sans câpres, cèpes sans ail, amour sans querelles, chameau sans bosses, nuit sans lune, toit sans fumée, ville sans bordel, porc sans sel, perle sans trou, rose sans parfum, république sans dilapidations, gigot sans manche, chat sans poil, andouille sans moutarde; enfin, c'est chose insipide. Se peut-il qu'entre tant de paix qui s'offrent à nous, les socialistes, n'ayant que l'embarras du choix, mettent la main sur une paix sans victoire, sur une paix boiteuse selon cette originale et forte expression?

Que dis-je? Non pas même une paix boiteuse, claudicante et béquillante, mais une paix cul-de-jatte, qui mettra une fesse sur chaque parti, une paix dégoûtante, fétide, ignominieuse, obscène, fistuleuse, hémorroïdale, et, pour tout dire, une paix sans victoire.

Mais qu'attendre de ces scélérats qui pensèrent imposer le revenu et faire contribuer les riches? Aussi, dans l'article que vous joignez à votre lettre, en manière de pièce justificative, le journal *Le Temps* a-t-il flétri impitoyablement ces ennemis du genre humain. On goûte à le lire une joie austère.

C'est un spectacle terrible et beau que l'indignation des honnêtes gens.

Ah, qu'il faut louer ce bon goût qui vous fait choisir une paix

bien faite, parfaitement formée, dodue, cossue, nous apportant honneur et profit, enfin une paix avec victoire.

A vrai dire, cette aimable paix peut se faire attendre. Mais nous ne sommes pas pressés. La guerre ne fait perdre à la France que dix mille hommes par jour.

Affectueusement à vous.

ANATOLE FRANCE.

Il n'est pas mauvais, en 1937, quand on craint ou prépare la guerre, de remettre sous les yeux ce texte rabelaisien qui circulait sous le manteau à Paris bombardé par les *tauben.*

§

Le Mois (1er septembre-1er octobre) vulgarise une communication récente des docteurs Ch. Flandin et Jean Ragu à l'Académie de Médecine sur « La lèpre en France ». Ces médecins dirigent depuis fin 1934 le service des lépreux à l'hôpital Saint-Louis, de Paris. Ils y ont 26 malades. En dehors de la maison hospitalière, leurs observations portèrent sur 69 autres lépreux. Elles les amènent à déclarer la transmissibilité du terrible mal en France, fait « instructif et troublant », car « la lèpre pourrait être considérée jusqu'ici comme une maladie endémique liée à un facteur local et sans aucune tendance au déplacement ». L'auteur anonyme du compte rendu déclare :

Les maladies infectieuses ont leur histoire. Pour elles, comme pour les organismes, il y a naissance, évolution, mort possibles : elles sont douées d'une vie, et elles se modifient avec le temps. Certaines sont antérieures à l'histoire, d'autres se sont manifestées ou développées au cours des temps historiques. Il y a des infections qui dégénèrent. La lèpre se trouve-t-elle de ce nombre?

Elle appartient aux maladies dont la haute ancienneté est certaine. Mais, comme bien des maladies diverses qui frappent la partie occidentale ou méditerranéenne de l'Europe, elle est d'origine étrangère. Elle s'est étendue, de même que la peste, peu à peu de l'Est à l'Ouest; son introduction en France ne date guère que du temps des Croisades. Il y a encore aujourd'hui, évalue-t-on, cinq millions de lépreux sur toute la terre. Le danger n'existe-t-il pas d'une recrudescence de cette infection terrible?

§

MÉMENTO. — *Æsculape* (octobre) : « Jacques Gamelin », par le

Dr Jean Girou. — « Un guérisseur de la lèpre au VI[e] siècle : saint Sour de Terrasson », par le Dr A. Mazeyrie.

Arts et Idées (octobre) : Poèmes de MM. H.-P. Livet et P. Piazzolla. — « Exaltation », par M. Lucien Combelle. — « Quelques mots à propos de Marcel Proust », par M. Jean Bouhier. — « Nicolas Beauduin », par M. H.-P. Livet.

Atlantis (21 septembre) : Début d'une étude sur « Les Symboles linéaires », par M. Paul Le Cour. — « Le Symbolisme », par M. D. de Ribécourt.

Combat (octobre) : De M. G. Blond : « Monologue du Capitaliste ». — M. R. Vincent publie une « Apologie pour la libre pensée ».

Esprit (1[er] octobre) : Par divers, dont une lettre de M. C.-F. Ramuz : « Le problème suisse : personne et fédéralisme ». — « La guilde du livre », par B. M.

Le Front latin (août-septembre) : « Pantagruel en Portugal », par X. — « El Gréco », par M. J. Faneuse.

Etudes (octobre) : « La crise religieuse allemande », par M. Victor Billard. — « Le Communisme et la Famille », par M. J. de Bivort de La Sausée.

Europe (15 octobre) : « Pie XI et la guerre d'Ethiopie », par M. G. Salvemini. — « Télégramme de Dakar », poème de M. Henri Michaux. — De M. Victor Fink : « Après la bataille ».

L'Homme réel (septembre) : M. A. Philip : « Banques et crédits ». — « La Chine et la Finance internationale ». — Début d'une remarquable étude de Mme Léonie Dolléans sur « Pirandello ».

La Kahena (septembre) : « Exégèse et poésie », par M. A. Guibert. — « La lettre impériale au Maroc », par M. Zahar Essafi.

Les Primaires (octobre) : Début des « Mémoires d'un soldat de l'Empire », par Pierre Boutin. — « Le Sablier de Porcelaine », poème de M. J. Verdier-Fraysse. — « La femme et l'écrivain », par M. Maxime Dolus.

Mesures (15 octobre) : « Préface à une géographie secrète », par M. Léon-Paul Fargue. — Dr E. Fenollosa : « L'écriture chinoire considérée comme Art poétique ». — « Le Triomphe de l'Indifférence », de Madame de Lafayette, transcrit par André Beaunier, et qui peut n'être pas l'œuvre de Mme de Lafayette, selon une des savantes chroniques d'histoire littéraire que donne au *Temps* M. Emile Henriot.

L'Oiseau-Mouche (été) : « Le cycle des coqs », poème de M. Maurice Fombeure. — « Canicule », vers de M. J. d'Aveine et « Attente », de M. J. Neyrolles.

La Revue argentine (septembre) : « L'esprit de l'exposition de

Paris », par M. Alvaro Melian Lafinur. — « J.-M. Gutierrez écrivain », par M. E. Moralès.

Revue des Deux Mondes (15 octobre) : « Horizons d'Autriche », par M. R. d'Harcourt. — « Images de la Jamaïque », de M. Y. Tuzet. — Des poésies de M. Tristan Derême. — « L'exil de Ranavalo », récit de M. P.-B. Gheusi. — « Remarques sur l'auteur des *Caractères* », par M. Victor Giraud.

La Revue hebdomadaire (9 octobre) : « L'U. R. S. S. n'est pas la Russie », par M. A. de Goulévitch. — « Orages », par Mme Raymonde Vincent, « pages dont un Barrès n'eût pas manqué de remarquer la grâce et de recueillir la leçon », dit un peu aventureusement une note de la rédaction.

Revue de Paris (15 octobre) : « L'Armistice », par le général Mordacq. — La IV[e] partie de « Les Maîtres », le roman de M. Georges Duhamel. — « La Race est-elle une réalité », par M. H. de Neuville.

Toute la Vie (octobre) : « Pour la défense du livre », éditorial. — « Greffe inter-raciale et naturalisation », par le Dr René Martial. — « Beethoven et Wagner », par M. Roger Munsch. — « La Mort, l'Immortalité et la Vie », par M. P. Vallen.

Les Visages du Monde (15 octobre) : fascicule consacré à « la Peinture française », rédigé par MM. G. Pillement, Robert Burnand, Georges Besson, et illustré de belles reproductions de tableaux choisis d'entre ceux qu'on a pu admirer aux « Chefs-d'œuvre de l'Art français ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Adieu Foyot (*le Journal*, 23 octobre). — « Bonjour Jammes ». Signé : Claudel (*le Figaro*, 23 octobre). — Sur une phrase de Balzac (*l'Eclaireur de Nice et du Sud-Est*, 15 octobre). — Imagerie de Pasajes : la maison de Victor Hugo (*Je Suis Partout*, 1[er] octobre). — Au pays du Grand Mufti : « manger de la terre, plutôt que de la vendre » (*le Journal*, 22 octobre). — Français de l'étranger (*le Figaro*, 16 octobre).

Un *prix Foyot?* Pourquoi pas un *prix Foyot?* Comment n'y a-t-il pas un *prix Foyot?* Quoi donc! le Foyot se meurt, le Foyot est mort — frappé d'expropriation — et ce nom de Foyot ne restera pas attaché à un prix, au *prix Foyot?*

Songez, monsieur, disait le maître d'hôtel au reporter du **Journal**, M. B. Simionesco, songez que j'étais là lorsque Laurent Tailhade eut l'œil arraché par la bombe d'un anarchiste! C'était la grande époque : Troubetskoï, Arthur Meyer, Forain... M. Curnonsky se préparait à devenir prince des gastronomes, ces messieurs du Sénat venaient toujours. Et puis tous les rois qui arrivaient inco-

gnito, Pierpont Morgan, le prince de Sagan, le grand-duc Cyrille, M. Alfred Capus, enfin ce qu'on appelait tout Paris lorsqu'il y avait un « Tout-Paris ».

— Et il n'y en a plus?

— Mais non, monsieur, puisque Foyot s'en va...

Il est curieux qu'à la légende de l'existence d'un Tout-Paris, succède la légende de sa disparition. Mais si, maître d'hôtel, il y a un Tout-Paris, aujourd'hui comme hier. Seulement, parbleu! ce n'est plus le même. Le Tout-Paris consacre générales, courses, salons, etc. Le Tout-Paris a consacré ces temps-ci les mardis, les samedis littéraires de la Comédie-Mondaine, les lundis littéraires du Trocadéro. Il n'y avait pas qu'Alfred Capus, il n'y a pas que le Foyot. Telles vedettes du Tout-Paris de jadis ou naguère, qui n'ont pas, comme l'auteur de *la Veine*, l'excuse de la mort, ont été frappées d'expropriation, en quelque sorte. Comme on élargit les rues, on élargit les modes. Il y a des sacrifiés. Mais voici Carco académicien Goncourt, M. Paul Valéry professeur titulaire de la chaire de poétique au Collège de France, M. Francis Jammes faire sa rentrée avec une belle conférence, et sous la présidence de M. François Mauriac. Jammes à l'Exposition : le Tout-Paris était là, qu'un *Salut à Francis Jammes*, signé Paul Claudel, dans **le Figaro** du jour, avait rallié au poète.

Un poète! exclamait Claudel. En des temps plus heureux toute la ville serait allée à votre rencontre pour vous saluer, comme jadis Rome fit pour Pétrarque, à plus juste titre encore que pour César. Du moins qu'il soit permis à un vieux compagnon de vous accueillir, le sourire aux lèvres et les larmes aux yeux.

Et Tout-Paris, pour Jammes, eut les yeux de Claudel.

§

Comme quoi la gloire n'est pas seulement le soleil des morts. C'est Honoré de Balzac qui fait dire par Mme Claes, s'adressant à son mari Balthazar, dans *la Recherche de l'Absolu* :

— Moi, je crois en toi. Je te sais grand, savant, plein de génie; mais pour le vulgaire, le génie ressemble à de la folie. *La gloire est le soleil des morts.*

Si M. Georges Maurevert, dans **l'Eclaireur de Nice,** sou-

ligne cette phrase — ce *slogan?* — c'est que, esprit érudit et fouineur, il s'est plu à rechercher quels textes ont pu inspirer Balzac, quels écrivains ont pu, eux, s'inspirer de Balzac. On lit dans une étude de M. Patin sur Euripide :

Le soleil de la gloire ne se lève jamais que sur les tombeaux.

On lit dans *Toute la Lyre,* le père Hugo passant du soleil à la lune :

La gloire, astre tardif, lune sereine et sombre
Qui se lève sur les tombeaux...

L'article de M. Georges Maurevert se retrouvera dans une réédition, revue et augmentée, du *Livre des plagiats.* Mais, en la circonstance, n'est-ce pas « littérature comparée », qu'il faut dire? Il est tellement naturel que les auteurs les plus divers expriment, à des différences de forme près, une idée aussi magnifiquement banale que celle qui a trait au rayonnement à venir des disparus. En outre, vraie pour un Deubel, un Modigliani, combien fausse pareille idée, si on prétend l'adapter à beaucoup de grands hommes, que la gloire met en plein soleil alors qu'ils sont bien vivants : le père Hugo, pour en parler, n'a pas attendu d'être refroidi pour se réchauffer au soleil de la gloire des morts. Et qu'est-ce que la gloire sinon une question d'appréciation? Quand François Coppée, prié de dire s'il aurait voté pour Balzac, au cas où, vivant, Balzac se représenterait aux suffrages des Quarante, déclare :

— Bah! vous savez, Balzac, il a fait la *Comédie Humaine;* avec cela il peut s'asseoir sur nous tous!

voilà Balzac glorieux. Mais Balzac l'est moins quand tel autre auteur déclare :

— A part deux ou trois nouvelles que je trouve admirables, je considère l'œuvre entière comme absolument médiocre. D'abord Balzac écrit fort mal, et est d'une lecture insupportable. Puis sa philosophie, quand il se mêle d'en faire, est basse et puérile. Il est tout à fait ignorant de la marche générale de l'humanité; quand il se mêle de parler de ces questions, il fait sourire.

Je tiens en outre pour acquis qu'il a eu une influence déplorable sur notre pays.

Ainsi disait M. Renan. Le soleil de Balzac, cette fois-là, était en baisse.

§

Victor Hugo, tenez — toujours lui — sa gloire est de peu de poids quand le vent est à la révolution. La maison du poète, à Pasajes, n'a pas échappé aux traditionnelles horreurs de la guerre, il paraît. Le jeune seigneur qui, jusque-là, conservait pieusement les souvenirs d'Hugo, dit à M. Adolphe de Falgairolle, de **Je suis Partout,** esprit sage, de passage à Pasajes :

— ...le comité rouge s'installa dans cette maison. Sur cette terrasse où se tenait pour écrire le grand « poète démocratique » français, le comité marxiste commença l'orgie. Nous avons compté 2.000 bouteilles vides en rentrant chez nous.

(Mais si c'était pour boire autant de fois à la gloire du poète?)

...Ne cherchez plus les dessins d'Hugo, les traces de son séjour. Les Rouges ont passé. Il n'est pas jusqu'aux matelas qu'ils n'aient emportés.

(Les matelas d'Hugo?)

Les reliques, ils les ont détruites.

Les murs, toutefois, sont debout. Ici se place un épisode « que le poète eût mis en vers » — qu'est-ce que Victor Hugo ne mettait pas en vers? — et qui fournirait une bonne illustration à l'imagerie en couleurs. Laissons parler l'interviewé de *Je suis Partout :*

Les Rouges, en grand nombre, surprirent le premier soir de la révolution la garnison du vieux fort que vous voyez dans la montagne. Ils obligèrent le caporal et ses quatre hommes à bombarder Pasajes, leur ville natale. Alors le sous-officier répondit : « Oui ». Et il pointa son unique pièce. Et il tira jusqu'à presque épuisement des munitions. Et les Rouges se réjouissaient déjà de voir, après le nuage de fumée des vieilles munitions, apparaître un Pasajes en ruines. Or, il était debout. Ils ordonnèrent de tirer encore. Rien ne tomba. Le chef rouge arrêta le geste du caporal au moment où il allait enfourner le dernier obus. Il examina ce dernier. Le détonateur était saboté. Le chef rouge sortit son revolver et brûla la cervelle du héros. Mais la maison de Hugo était sauvée.

La maison de Hugo était sauvée, mais le caporal était mort. Encore le voilà-t-il glorieux. Tandis qu'il n'est pas de soleil, hélas! pour les victimes des raids japonais. M. Edmond Demaitre, envoyé spécial du *Journal*, à Canton, a vu, assis sur des décombres, un homme, fixant sur le vide un regard perdu. Un Américain qui accompagnait notre confrère reconnut l'homme : celui-ci l'avait accosté, quatre jours auparavant, deux heures après le raid : il tenait dans sa main un lambeau sanglant et il disait :

— Voilà ma femme et mon fils...

Quatre cents êtres humains avaient été retirés des montagnes de décombres. On ignorait combien en restait dans ce chaos. Cela ne faisait pas encore assez de morts, il faut croire : les Chinois s'en sont mêlés. Les étudiants de l'Université de Canton ayant, par de timides représailles, mis le feu à des marchandises japonaises, des profiteurs, des resquilleurs survinrent qui fouillèrent les cendres, cherchant qui un bijou, qui une statuette d'ivoire. Une demi-heure plus tard, ils étaient fusillés... Les Japonais exterminent les Chinois parce qu'ils sont les Chinois. Les Chinois fusillent les Chinois coupables, ah! c'est affreux, de chiper des bimbeloteries japonaises à demi calcinées. On souhaiterait de lire que « tout ce joli monde a été envoyé en Enfer », où jamais ne luit le soleil des morts. J'aurais voulu citer les conclusions de l'envoyé du *Journal*. Mais non, il faut vous dire que depuis dix grandes minutes je tords, tortille ma plume, je fais des prodiges d'acrobate pour ne rien citer d'un texte excellent. J'ai lu en effet, et à ces mots se bornera ma citation :

Reproduction, même partielle, interdite...

Les points de suspension ne sont pas de moi.

§

A Jérusalem également il s'en passe de belles. Le Grand Mufti a été contraint de s'enfuir. Mme Myriam Harry rapporte à cette occasion dans *le Journal* l'entretien qu'elle eut un jour avec un vieillard aveugle, à Birchéba, « le puits de la Reine de Saba ». Le Grand Mufti, déguisé en nomade, venait de haranguer la foule, clamant : « La mort plutôt que

l'alliance. Cette terre est la terre de nos ancêtres, nous ne céderons pas un pouce de terrain aux Juifs. » Mme Myriam Harry fit remarquer à l'homme de la rue (cette fois il est permis de citer, même partiellement...) :

— Les Sionistes ne vous achètent que des terres que vous ne défrichez pas. Un désert que leurs machines et leurs procédés modernes seuls pourraient rendre fertile. Ils vous les achètent très cher. Ils ne vous font pas tort. Que ferez-vous de cette terre?

— Nous la mangerons, répond l'aveugle.

Et ramassant une poignée de sable qu'il porta à sa bouche :

— Nous la mangerons ainsi : comme les serpents, nous mangerons de la terre, plutôt que de la vendre!

Une telle détermination, qui a sa grandeur, n'est pas sans rappeler pourtant le conte nègre, où on voit Zi-Bé l'anthropophage porter Va-Ra, son épouse, à la bouche, et la manger, plutôt que de la vendre à un Européen.

§

On les reconnaît à distance, sous toutes les latitudes, admirables de résistance, d'isolement; individuels, inassimilables, inentamés, extatiques logiques, fous raisonnants...

Bref :

Français.

Français de l'étranger, et M. Paul Morand, dans **Le Figaro,** leur consacre une suite de bien jolis couplets. Celui-ci n'est pas le moins attrayant, qui les rassemble dans le même temps qu'il témoigne de leur diversité :

Il y a les modestes et les présidents, comme ailleurs. Les ratés et ceux qui ont su se retourner; tour à tour charcutiers, juges, entomologistes, exportateurs de café et directeurs de théâtre : dix existences en vingt ans. Il y a les isolés et les promoteurs d'assistance mutuelle, les chercheurs d'or retombés dans la belote et ceux qui, il y a six siècles, eussent été des féodaux.

Ils vivent séparés tous les jours de l'année dans un isolement farouche, mais ils s'unissent le matin du 14 juillet. Ils arrivent à midi au consulat qui a sorti son drapeau, roulé d'habitude derrière le coffre-fort de la chancellerie. Il y a les métayers basques et l'artisan des Hautes-Alpes; le Tourangeau qui est en route depuis une semaine avec deux Indiens porteurs de torches et l'Au-

vergnat patron d'auberge du rio Parana avec trois cents kilos de gomme dans sa camionnette. Il y a le vieux petit monsieur avec ses chaussures à élastiques cousues à Vierzon qui contrôle l'industrie sucrière d'un continent, et l'inventeur milliardaire qui a refusé d'être citoyen d'honneur de Caracas pour revenir mourir à Sisteron.

Mourir à Sisteron, ce n'est peut-être pas le sort le plus beau, le plus digne d'envie. C'est se passer de cueillir la gloire dans l'éblouissement d'un bain de soleil, à tombe ouverte, ô Balzac! mais c'est aimer, et de la bonne façon, sa terre natale. A Sisteron ou à Amboise ou à Péronne. Partout où il y a un clocher, une bibliothèque, un café. Et sans qu'il soit absolument nécessaire de passer par Caracas.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Rentrée : Hommages à Gabriel Pierné et Albert Roussel. — La musique suisse : Concerts de l'Orchestre Romand et de la Société de Chant sacré. — Orchestre National de Belgique et Chorale Coecilia. — L'orchestre Polskie Radio. — *Le Poème de la Maison* et *Introduction et Danses*, de M. G.-M. Witkowski.

Rentrée : il y a tout à la fois de la mélancolie et de l'allégresse dans ce mot. D'abord on songe aux disparus, à ceux qui ont quitté ce monde pendant la trêve des vacances, Gabriel Pierné, Albert Roussel, que nous retrouvions fidèlement aux concerts et que nous ne reverrons plus. Leur souvenir demeure; les œuvres laissées le prolongeront, le raviveront : l'un et l'autre ont imprimé l'image de l'homme qu'ils furent à ces ouvrages où, désormais, nous le chercherons, retrouvant la grâce et l'humour de Pierné dans *Cydalise*, dans *Divertissement*, son élévation morale dans ses *Paysages Franciscains* et ses grandes fresques qu'il faudra nous faire entendre, en hommage à son souvenir. Roussel, de même; nous apparaîtra, discret, charmant, dans les pages délicates du *Festin*, original et puissant dans les *Evocations*, les *Symphonies* et le *Psaume*. L'orchestre Colonne, comme il le devait, a donné un festival Pierné pour son concert inaugural, l'orchestre Philharmonique, sous la direction de M. Charles Munch, un admirable festival Albert Roussel au Théâtre des Champs-Elysées. Il est à souhaiter que les autres associations rendent-elles aussi hommage à deux musiciens dont les ouvrages ont si glorieusement enrichi leur répertoire.

La rentrée, cette année, n'a cependant point ce caractère de retour, de reprise, qui lui est ordinaire. C'est que les fêtes musicales de l'Exposition ont jeté comme un pont entre la saison de printemps et la saison d'automne, et que cet été n'a pas chômé de musique comme il est d'usage. La musique suisse a occupé les soirs des premiers jours d'octobre, grâce à la venue à Paris de l'orchestre Romand et de la Société de Chant sacré, sous la direction de M. Ernest Ansermet. On a particulièrement apprécié dans ce concert les œuvres de MM. Marescotti et Charles Chaix.

Nous savions que la chorale Coecilia, d'Anvers, et que l'Orchestre National de Belgique étaient des compagnies de premier ordre possédant, en M. Louis de Vocht, un chef de haute valeur, mais le concert donné au Théâtre des Champs-Elysées a passé nos espérances. Musique a cappella ancienne et moderne, *Gloria* de la *Messe en si mineur* de Bach, *Psaume* de Florent Schmitt, la variété du programme, le fini de l'exécution, nous laisseront un souvenir durable. M. Louis de Vocht s'est révélé à nous comme compositeur avec une *Symphonie pour orchestre et chœurs,* où les voix sont traitées comme des instruments, et qui est une œuvre puissante, bien équilibrée, d'une très jolie couleur; ses trois mouvements expriment successivement l'allégresse printanière, le bonheur idyllique d'un beau jour d'été, puis le tourbillon de la vie — tout cela sans la rigidité d'une musique à programme, mais avec toute la poésie suggestive de la musique pure.

Trois concerts ont été donnés par l'orchestre **Polskie Radio,** sous la direction de M. Fitelberg qui a magnifiquement célébré la mémoire du regretté Szymanoski et a traduit avec autant d'éloquence que de fermeté ses meilleurs ouvrages.

§

C'est en 1913 que M. G.-M. Witkowski composa, sur des paroles de M. Louis Mercier, le **Poème de la Maison.** L'œuvre est vaste, noble, sincère. Elle possède les qualités qui auraient dû, depuis longtemps, l'imposer au public des concerts. Pourquoi ne la connaît-on qu'à peine, à Paris du moins, où elle n'avait été jouée que deux fois, et grâce à la Société des Grands Concerts de Lyon qui nous l'a fait entendre aux

« Journées musicales dauphinoises » de l'Exposition? Sans doute faut-il expliquer cet ostracisme par la répugnance qu'éprouvent les sociétés symphoniques et chorales à monter les ouvrages inconnus du public, les auditeurs ayant coutume de bouder les séances qui leur offrent de l'inédit : hors de Beethoven et de Wagner, point de salut. On ne rend justice au mérite des musiciens qu'après leur mort et encore... Que faire pour changer cela? Comment démontrer aux gens qui se disent amis de la musique que l'art n'est pas né avec l'*Héroïque* et mort avec *Iseult?* Il a fallu je ne sais quel miracle pour que le *Psaume* de Florent Schmitt et *Le Roi David* d'Honegger vainquent l'indifférence de nos contemporains, mais ce sont là deux exceptions et les deux seules qu'on pourrait citer, je crois. Albert Roussel, Guy Ropartz, Lili Boulanger ont écrit d'admirables *Psaumes,* Charles Koechlin est l'auteur d'œuvres chorales et symphoniques tirées du *Livre de la Jungle,* — je pourrais allonger la liste et remplir avec elle toute ma chronique — mais ces ouvrages qui nécessitent des chœurs, on n'ose les donner, à cause des frais jamais couverts par les recettes. Il fallait donc une occasion exceptionnelle pour que nous entendions à Paris le *Poème de la Maison :* bénissons l'Exposition de nous l'avoir donnée.

L'idée du *Poème de la Maison* est une des plus belles qui aient jamais inspiré un poète : il y a dans ces simples choses une grandeur familière, une gravité et une noblesse, un mystère aussi, et une douceur mélancolique qui résument la vie humaine. La maison, c'est non seulement le toit protecteur, le nid où s'abrite notre existence, le témoin de nos joies et de nos deuils, de nos amours et de nos misères, mais c'est aussi le symbole de ce qui demeure plus longtemps que nous ne devons demeurer nous-mêmes, c'est la maison qui garde en ses murs la tradition de la famille. Chaque chose en elle s'est transformée, adaptée selon les besoins des générations. L'âme des vieilles maisons est la somme des âmes d'une famille. Admirable sujet, vraiment, et l'un des plus grands, je crois, qu'un poète puisse offrir à un musicien. M. Louis Mercier l'a traité simplement, largement; ses symboles sont clairs, profonds. L'élément réel et l'élément poétique vont de pair, sans se nuire, et je comprends que M. Wilkowski ait été séduit par ce magnifique poème.

Il a traité le sujet en grand musicien. Il a su, de page en page, élargir l'émotion en conservant toute la simplicité nécessaire. Il a été très raffiné dans les moyens dont il usait, mais il a gardé cette sobriété qui, seule, pouvait convenir à une épopée rustique. Il nous montre d'abord, dans son prélude, le site harmonieux et calme où se dresse la maison; puis c'est *la Porte,* qui, « tout le jour demeure ouverte et laisse — entrer paisiblement au cœur de la maison — la lumière du ciel et l'odeur des saisons » — la porte qui, le soir venu, « veille pieusement sur les âmes endormies ». L'Angélus du soir a tinté, en effet, « la Mort voyage et prend notre toit volontiers pour gîte... Malheur aux maisons qui laissent entrer son ombre avec l'ombre! » La porte est fermée. Des voix s'élèvent, se mêlent à l'orchestre, puis des oiseaux chantent, à l'aube qui point, saluent le jour naissant et tous les bruits familiers marquent le retour à la vie.

Le second tableau a pour sujet *la Cheminée :* « O Feu divin, génie antique... », chantent les basses appuyées par l'orchestre. Et c'est l'évocation, par un chœur de femmes, de la flamme qui monte, de la fumée qui s'élève « haute, sinueuse et sereine » comme une prière. Puis c'est le vent, « follement acharné sur les œuvres des hommes », c'est la neige et son linceul, tandis que dans la maison, brille le « feu divin, source de joie et de clarté ».

Troisième épisode : *La Table,* une page d'un rythme superbe, scandé par le fléau des batteurs tombant sur l'aire, et alternant avec le large thème d'une invocation à la nature dispensatrice des biens temporels. Dans cette vaste symphonie, ce passage tient le rôle de scherzo. Le suivant, *Le Lit,* en est l'andante ému. Après une lente introduction, voici un épithalame : les époux qui viennent d'être reçus par le lit « dans sa joie et dans son mystère », sont bercés par le chant qui s'élève des blés, de la vigne et des prés.

Enfin, dernier épisode : *Eux,* qui sont les ancêtres, *eux,* dont on dit : « Ils sont nés, ils sont morts », et dont on ne sait rien de plus, *eux,* dont la maison, cependant, conserve le souvenir, la maison qui les abrita sur cette terre et qu'ils ont quittée pour une autre demeure — où tous les thèmes de l'ouvrage, élargis, idéalisés, les accueillent en un épanouissement magnifique.

Aux musiciens même les plus habiles, pour réussir de semblables entreprises, il faut autre chose que du savoir; il faut être digne de tels sujets. M. G.-M. Witkowski a pleinement réussi ce *Poème de la Maison*. Mais une chose encore nous montre l'étendue de sa réussite, c'est qu'il acheva son œuvre en 1914, que vingt-trois ans ont passé sur elle sans la flétrir, sans faire apparaître en elle la moindre trace de vieillissement. Admirable récompense de la sincérité, de l'honnêteté d'un artiste qui sait user de tous les enrichissements et de toutes les conquêtes réalisés par l'art de son temps, mais qui, dédaigneux de flatter les snobs, bâtit une œuvre durable, parce qu'il ne songe qu'à élever un monument de foi.

Aux concerts Pasdeloup M. Witkowski, avec **Introduction et Danses** (*Danse lente*, à cinq temps, et *Danse rythmique*, à deux temps, d'un mouvement vif), confiait à M. Zino Francescatti le soin d'interpréter la partie de violon principal de cette sorte de concerto qui valut aussi bien à l'auteur qu'à l'exécutant et à l'orchestre un véritable triomphe.

Le **Poème de la Maison** réunissait, sous la direction de l'auteur, l'orchestre et les chœurs des Grands Concerts de Lyon, Mme Ninon Vallin, MM. Charles Panzéra et Pierre de Seyguières. L'exécution a été parfaite, ardente, digne en tous points de l'œuvre magnifique qu'elle révélait.

RENÉ DUMESNIL.

ART

L'Exposition. — IVe Salon populiste. — Peintures chinoises.

On peut penser qu'à l'heure où paraîtront ces lignes tous les pavillons de l'**Exposition** seront terminés... C'est seulement aujourd'hui que nous pouvons porter sur elle des jugements d'ensemble et en rectifier quelques-uns, sans doute trop prématurément prononcés. Nous avons été sévères pour le Trocadéro, semblable à un immense oiseau sans corps, pour les portes de casemates qui mènent à son théâtre souterrain, pour ses façades immenses et pourtant sans grandeur. Je dois dire que les salles qui sont ouvertes au public ménagent d'agréables surprises. De bonnes proportions, la lumière y entre abondante et parfaitement distribuée. Le Musée des Monuments français — qui est l'ancien Musée de sculp-

ture comparée, nettoyé, aéré, rajeuni, développé, — y prend grande allure. — Il ressuscite le vieux titre du fameux Musée d'Alexandre Lenoir, mais ne contient naturellement que des moulages, répartis d'ailleurs avec beaucoup d'intelligence et de goût. On regrette seulement qu'en un temps et en un lieu où toute présentation veut être pédagogique, celle-ci le soit si peu. Nous n'avons là que des copies et des documents. On y vient chercher l'enseignement plus que l'émotion. Il serait souhaitable que des commentaires fournissent toutes les précisions et explications que sont en droit d'attendre les visiteurs. Ce musée pourrait ainsi devenir la plus passionnante histoire de la sculpture et de l'architecture françaises.

Au Trocadéro se trouve une très intéressante section organisée par la Commission des Monuments historiques, — que le public semble d'ailleurs ignorer. Sans tapage, avec des crédits dérisoires par rapport à la tâche à accomplir, les « Monuments historiques » ont poursuivi leur lente besogne de classements, de consolidations, de réparations, de réfections (parfois un peu trop zélées), grâce à quoi nous pouvons avoir encore autre chose que des ruines dans notre pays. Nous voyons ici la démonstration des procédés modernes qui permettent d'assurer la durée aux œuvres anciennes.

Il semble bien que le grand succès de l'Exposition ait été pour le Centre Régional. La plupart des pavillons sont construits avec goût. C'est en s'inspirant des traditions locales que l'architecture pourra se débarrasser de cette sorte d'uniforme international où elle paraît s'être engoncée. Des constructions de ce genre en matériaux du pays, plaisantes, humaines, répondent à l'attente du public qui n'a jamais adopté dans son cœur le cube de ciment. Les pavillons de l'Ile-de-France, de la Bourgogne et du Languedoc, en particulier, sont incontestablement des réussites. Mais que dire de ce qu'ils renferment! En dehors de quelques timides exceptions, comme au pavillon du Forez, à celui de la Bretagne qui contient une production sincère de la production artisanale, quelle pauvre image avons-nous de la vie artistique, intellectuelle et spirituelle de nos provinces! La province avait pourtant l'occasion de donner un témoignage de ses forces profondes pour lutter contre une centralisation envahissante. Elle a préféré mon-

trer au public ce que celui-ci attendait : la poupée déguisée, la « spécialité régionale » et tout un faux pittoresque de bazar qui dessert beaucoup plus la cause du régionalisme qu'il ne l'enrichit.

A l'Ile des Cygnes, vouée à la France d'Outre-Mer, nous trouvons quelques pavillons traités avec agrément. La plupart sacrifient à des effets dont le goût n'est pas toujours très sûr. Le meilleur est aussi le plus petit : c'est celui que l'architecte J. C. Moreux a construit pour la Martinique. Dans l'esprit colonial du XVIII[e] siècle; c'est une fantaisie charmante, un peu théâtrale, comme il convient, harmonieuse et d'un sens parfaitement classique.

Quelques pavillons étrangers sont délicieux : celui de la Hongrie, celui du Vénézuéla; mais la plupart sont alignés le long de la Seine, comme d'énormes caissons totalement dépourvus d'intérêt. Les pavillons de l'Allemagne et de l'U. R. S. S. sont d'une architecture symbolique. Dynamique, comme projeté dans un élan de conquête, celui-ci exprime l'état de « révolution permanente », tandis que l'autre oppose dans la rigidité de ses lignes sa placidité orgueilleuse et triomphale.

Un certain nombre ont été construits en matériaux durables. Ce ne sont pas les moins beaux. On a fait un succès justifié au Pavillon du Bois et à celui de la Céramique, — dont les revêtements en dalles de terre cuite sont d'une patine admirable.

L'Exposition n'aura pas donné à l'époque un style décoratif. On voit bien que les décorateurs tentent de renouer de façon plus ou moins précise avec une tradition perdue, — mais quelle tradition? Personne n'est d'accord. Après cent ans de vagues pastiches et de fabrications sans style, on a perdu le fil. Le « fonctionalisme », qui devait faire table rase du passé pour fournir un cadre neuf et logique à notre civilisation industrielle, paraît bien en régression. La table en dalle de verre et la chaise en tube d'acier ne représentent déjà plus le goût du jour. On s'est étonné de voir au Pavillon des Décorateurs, en ces temps difficiles, tant de décors d'apparat. Ils remportent, il faut le dire, un très grand succès près de la foule, car celle-ci n'a jamais goûté les rigueurs rationalistes de l'ameublement qu'on voulait lui destiner. Nous

retrouvons, avec des créations d'une somptueuse élégance, les chefs de file : Leleu, Dominique, Maurice Dufrêne, Subes et nos grands maîtres-verriers, nos grands maîtres potiers, comme Decœur et Lenoble, qui sont l'honneur de notre temps. La « demeure en Ile-de-France » d'André Arbus indique la voie vers un style où le luxe est sans vanité, tandis que le décor audacieux, un peu artificiel mais d'un goût raffiné, de J.-L. Sue se dresse comme une mise en scène féerique, capable d'enchanter un cœur français. C'est là sans doute qu'il nous faut voir les tendances qui porteront leurs fruits dans l'avenir.

Qu'il nous soit permis de dire quelques mots, pour terminer, de l'énorme statue de Lipchitz, placée maintenant devant l'une des portes du Palais de la Découverte. Sa grossièreté révolte les passants. Certains vont trouver là un argument contre l'art abstrait. Nous n'irons pas si loin. Parce qu'un sculpteur qui s'est adonné jusqu'ici à l'abstraction fait preuve d'une telle indigence lorsqu'il adopte le « figuratif », nous ne voyons pas la négation d'une formule. On regrette seulement qu'on ait présenté aux visiteurs de l'Exposition un exemple si peu dans l'axe de la statuaire française contemporaine et de ses traditions.

Malgré tant d'explications prodiguées, je n'ai jamais pu très bien comprendre ce qu'était le « populisme » ni ce que voulaient ses adeptes. Artistes ou littérateurs, nous diront sans doute qu'il s'agit de peindre des gens du peuple... Aurons-nous un salon « militariste » qui ne nous montrera que des militaires? Je veux bien voir dans les nus exposés ici des corps de fille du peuple, mais, alors, ces paysages? Et ce portrait d'un élégant jeune homme à son bureau?...

Quoi qu'il en soit, après avoir chicané sur le titre, nous reconnaîtrons volontiers que le groupe de peintures réunies par Nakache à la Galerie de Paris, sous le nom de **Salon populiste,** comporte d'excellents morceaux. Nous y voyons Rouault, Valadon, Waroquier, Vlaminck, dans leurs expressions les plus lyriques et les plus tragiques. En dehors d'une fête champêtre d'Adrienne Jouclard et d'une peinture ardente et lumineuse de Walch, tout est ici d'une mélancolie déses-

pérée. Plusieurs toiles ont déjà été vues ailleurs. Mais ce Salon aura eu au moins le mérite de nous révéler une œuvre d'une rare qualité : une figure de Max Band intitulée *Ecce Homo.*

Cet homme gauche, fruste, est rayonnant d'une admirable grandeur. Il se présente à nous avec une simplicité émouvante et tout auréolé de vie intérieure. Sans recherches superficielles, Max Band a su, à une époque où la figure humaine est si médiocrement traitée, parfois bafouée par les vains jeux des coloristes, nous donner une œuvre d'une exceptionnelle dignité.

Dans l'avant-propos de M. J.-P. Dubosc au catalogue de l'exposition de la collection de **peintures chinoises** qu'il présente à la Bibliothèque Nationale, une phrase m'a particulièrement frappé :

Il m'est apparu tout d'abord qu'il n'y avait pas de domaine séparé de la peinture chinoise, pas d'initiation pour en pénétrer les secrets ou, du moins, qu'il suffisait d'avoir reçu cette initiation devant les chefs-d'œuvre de la peinture occidentale pour être admis dans l'intimité poétique des grands peintres chinois. D'où l'état de résonance immédiate provoquée par des œuvres parfois si proches du domaine de notre sensibilité.

Il s'agit pourtant là de peintures de savants et de lettrés, qui appartiennent à une civilisation, à une religion dont nous avons souvent du mal à pénétrer le sens. Mais ces peintures, qui ne semblent rechercher que la quintescence des choses, dépouillées et schématiques jusqu'à l'abstraction, nous parlent un langage direct et infiniment émouvant. La méditation de l'homme devant l'univers s'y exprime selon des formes dont le répertoire nous est immédiatement accessible. Je ne doute pas que les spécialistes y déchiffrent beaucoup de choses qui nous restent cachées, car tout y est d'une subtilité extraordinairement raffinée. Bien qu'elle saisisse l'aspect le plus fugitif avec une déconcertante acuité, la vision du peintre chinois paraît le fruit de la contemplation et de l'extase. Elle nous entraîne donc dans un univers transposé selon des règles purement intellectuelles, qui en dégagent les valeurs humaines et poétiques. Elle en découvre les transcendances.

M. J.-P. Dubosc a fait un choix sévère parmi des œuvres

des époques Ming et Ts'ing. En nous concentrant sur l'art chinois de haute époque, nous avions fini par jeter une sorte d'exclusive sur les œuvres plus récentes. Cette exposition nous montre combien de telles réserves sont peu fondées. D'autre part, les garanties d'authenticité sont beaucoup plus faciles à établir pour une période qui s'étend du XVI[e] au XVIII[e] siècle. Nous ne citerons pas les auteurs dont les noms sont trop ennemis de notre mémoire et qui, au surplus, paraissent s'être ingéniés à varier leurs pseudonymes. Nous dirons seulement l'éblouissante élégance calligraphique de ces sujets éternels de la peinture extrême-orientale : une montagne émergeant de la brume, une branche, un vol d'oiseau, un brin d'herbe. La main habile du décorateur est au service de la pensée du philosophe.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le « service » rouennais de « Madame Bovary ». — Dans une vente d'autographes qui eut lieu le 28 juin dernier à l'Hôtel Drouot, les experts Jacques Arnna et Désiré Janvier proposaient aux amateurs, sous le numéro 130 de leur catalogue, un billet inédit du maître de Croisset bien fait pour retenir l'attention d'un flaubertisant. J'en donnerai d'abord le texte :

Mon cher Monsieur,

Je prends la liberté d'envoyer à votre adresse un énorme paquet de mes volumes, que je vous prie de faire distribuer par la ville et les environs. Soyez assez bon pour me rendre ce petit service et acceptez d'avance mes remerciements.

Votre tout dévoué,

GVE FLAUBERT.

Mercredi.

Qu'il s'agisse d'un « service de presse » de Flaubert, c'est l'évidence. Mais on ne pourrait rien dire d'autre si, par chance, la troisième page de cette lettre ne comportait, de la main du destinataire ou d'un sien employé probablement, une liste des personnes à qui distribuer les volumes en question.

Publions à présent cette liste et les précisions qui l'accompagnent, en réservant nos commentaires :

	Ex^res papier extra
	Mme Flaubert mère
	Mlle Juliette (*sic*) Herbert, chez Flaubert
	Achille Flaubert
	Beuzeville
	Brière
	Méreaux
	Douvre, juge de paix
	Lizot
	Jolibois
3 ex^res	Mme Le Poitevin (*sic*)
	Baudry Alf.
	Pouchet
	Clogenson
	H^re Barbet
	Chassan
	Leroy préfet
2 ex^res	Potier (*sic*) ex^res sur pap. ordin.
	Lemarié Ern.
	Mulot
	Léonie Philippe
	Boivin Champeaux
	Despierres
	Pallas
	Viellot à Quatremares
	Dr Védie
	Nion, avocat
	Dainez, Val de la Haye

Tous ces noms, que nous reprendrons tout à l'heure en détail, sont pour la plupart familiers aux historiens de Flaubert : ce sont les noms des amis rouennais du maître. Nous nous trouvons donc en présence de la lettre qui accompagnait l'envoi des « exemplaires d'auteur » d'un des ouvrages de Flaubert, alors que ce dernier se trouvait à Paris pour les diverses obligations qui accompagnent toute mise en vente.

Mais quel ouvrage? C'est ici que les divers noms de cette liste vont commencer de nous être utiles. Tout d'abord celui de *Mme Flaubert mère* nous indique qu'il s'agit d'un ouvrage

antérieur au 25 mars 1872, date de sa mort. Nous savons aussi que le baron Leroy a cessé d'être préfet de la Seine-Inférieure en 1870. Or, avant 1870, le solitaire de Croisset n'a publié que trois livres :

Madame Bovary, le 16 avril 1857 (annonce dans la *Bibliographie de la France* du 18).

Salammbô, le 24 novembre 1862 (annonce dans la *Bibliographie de la France* du 6 décembre).

L'Education Sentimentale, le 17 novembre 1869 (annonce dans la *Bibliographie de la France* du 27).

Dans la liste des destinataires nous relevons encore le nom de Pottier (et non *Potier*) qui était conservateur de la Bibliothèque de Rouen et qui mourut en 1867, laissant vacante une fonction dont on sait que Louis Bouilhet hérita (1). Voilà par conséquent *L'Education Sentimentale* éliminée (2); il ne nous reste plus qu'à prononcer entre *Madame Bovary* et *Salammbô*.

Le procédé d'investigation le plus rationnel consisterait évidemment à rechercher la date de décès de tous les personnages mentionnés sur la liste des « services ». Si l'un d'eux était disparu avant le 24 novembre 1862, le billet de Flaubert s'appliquerait sans doute aucun à *Madame Bovary*. Mais si tous étaient encore vivants après la publication de *Salammbô?* En ce cas, il serait impossible de conclure, et les recherches n'auraient servi de rien. C'est cette considération qui m'a fait renoncer à une méthode sage et sûre, mais lente et qui exigeait le voyage de Rouen, sans compter des consultations d'archives longues et peut-être infructueuses. J'y serais revenu en désespoir de cause si d'autres éléments ne m'avaient fourni la réponse; mais de toutes manières je devais cet aveu, et je serais heureux qu'un érudit rouennais pût

(1) L'attention de Flaubert pour Pottier, qu'il trouvait « hoffmanesque », se justifie aisément : le « Géant » usait fréquemment des livres de la Bibliothèque de Rouen et avait intérêt à se ménager les bonnes grâces du conservateur. Le deuxième exemplaire indiqué sur la liste était vraisemblablement destiné au bibliothécaire qui secondait Pottier.

(2) D'ailleurs le service de presse de l'*Education sentimentale* a été retrouvé dans les papiers de Flaubert et publié par M. Jean Royère dans le *Manuscrit Autographe* (nº 37). Il n'offre que quelques noms rouennais communs avec la liste que nous publions : ce sont les noms de Nion, Mulot et Clogenson. Depuis son début, Flaubert avait davantage d'amis parisiens à servir...

entreprendre sur place l'enquête à quoi j'ai renoncé; les résultats de cette enquête serviraient de confirmation aux faits sur quoi se fonde la solution que j'apporte ici (3).

En effet, il ne fait pas de doute que cette liste ne concerne *Madame Bovary*. Observons d'abord qu'il y est question d'exemplaires ***sur papier extra***. Or, quel bibliophile ne sait qu'il a été tiré des exemplaires sur hollande de tous les livres de Flaubert, sauf de *Madame Bovary* pour lequel Lévy avait simplement tiré des exemplaires ***sur vélin fort***? « Papier extra », sous la plume de quelqu'un qui n'est pas nécessairement un connaisseur, peut très bien avoir été mis pour ***vélin fort;*** le hollande serait, lui du « papier de luxe »...

Il y a plus probant. Quand il signa le service de presse de *Salammbô,* Flaubert fit venir à Paris sa mère et sa nièce, comme le montre la lettre du 26 octobre 1862; et même le « Vieux Scheik » attendait de Caroline qu'elle l'aidât « pour [ses] dédicaces et [ses] bandes » (4). Or, nous voyons que pour ce livre-ci Mme Flaubert était à Croisset durant que son fils expédiait son « service de presse »; ce qui est bien le cas pour *Madame Bovary*. Remarquons en passant que Flaubert, qui n'oublie ni sa mère ni l'institutrice de sa nièce, Juliet Herbert, néglige délibérément Caro dans sa distribution; la chose est toute naturelle, puisque en 1857 c'est une enfant de onze ans.

Enfin, un troisième argument en faveur du roman d'Emma, et qui serait à lui seul péremptoire, nous est fourni par la mention « trois exemplaires », en regard du nom de Mme Le Poittevin. De ces trois exemplaires, le premier était destiné à Mme Le Poittevin elle-même, le second à sa fille Laure, devenue par son mariage Mme Gustave de Maupassant, le troisième à sa belle-fille Louise, veuve d'Alfred, le plus grand ami de Flaubert. Or, nous savons par une lettre de janvier 1863 que pour *Salammbô,* les trois femmes ne reçurent ensemble qu'un seul exemplaire, plus spécialement dédicacé à

(3) Parmi les Rouennais de la liste, nous savons que Clogenson, Chassan, Lemarié, Mulot sont morts entre 1871 et 1878; Achille Flaubert, Alfred Baudry, Georges Pouchet, Léonie Leparfait et son fils Philippe sont morts bien après Flaubert. C'est sur le décès des autres que nous sommes, de Paris, sans renseignements.

(4) Ed. Conard, tome V, pp. 52-54.

Laure : *« Fais-moi le plaisir de m'excuser auprès de ta mère et de ta sœur* (5) *si je ne leur ai pas envoyé un volume,* écrit Flaubert à sa vieille amie; *mais j'ai eu un nombre d'exemplaires fort restreint et beaucoup de cadeaux à faire »* (6).

Ainsi, l'identification du billet qu'on a lu plus haut n'est-elle pas douteuse : le « service » rouennais désigné par la présente liste est celui de *Madame Bovary* (7).

§

L'importance d'un pareil document pour la petite histoire flaubertienne n'est pas niable. Il nous montre par quels liens solides d'amitié et d'obligations sociales ce contempteur du monde rouennais se trouvait attaché à sa province. Il nous apporte aussi, sur sa sensibilité cachée, un nouveau témoignage qui n'est pas sans valeur.

Examinons rapidement les différents bénéficiaires de ces ex-dono bovarystes, exception faite pour Mme Flaubert mère et Achille Flaubert, envers qui un pareil geste va de soi.

Miss Juliet Herbert est une des inconnues de la vie du grand écrivain. Venue d'Angleterre à Croisset pour enseigner la jeune Caroline, on sait seulement qu'elle fut la maîtresse du solitaire, et non point d'occasion, car des relations d'amitié succédèrent aux relations galantes quand elle fut retournée dans sa patrie. C'est à elle que Flaubert adressa le premier exemplaire broché de l'*Education Sentimentale*, — peut-être parce qu'elle était auprès de lui quand il commença d'écrire ce chef-d'œuvre. En 1870, quand la Normandie fut envahie par les Prussiens et que Caroline gagna l'Angleterre, c'est chez son ancienne institutrice qu'elle se réfugia. Quelque flaubertisant d'Outre-Manche devrait bien, soit dit par parenthèse, rechercher les traces des héritiers de Miss Juliet et voir s'il n'y a pas dans ses papiers une correspondance inédite...

Les autres noms ont moins d'intérêt. Beuzeville était le rédacteur en chef du *Journal de Rouen* et Flaubert eut un jour l'occasion d'intervenir auprès de lui en faveur du mari de

(5) Plus exactement : *belle-sœur.*
(6) Ed. Conard, tome V, p. 74.
(7) Dernière confirmation : ce billet est daté par Flaubert d'un mercredi. Or nous savons que *Madame Bovary* fut mise en vente le *jeudi* 16 avril. Il est donc très normal que Flaubert ait reçu ses exemplaires d'auteur la veille.

Mme Cornu, la sœur de lait de Napoléon III (8). Lizot était le secrétaire général de la Préfecture, avant de passer préfet lui-même après le départ du baron Leroy. Jolibois était en 1857 l'avocat général en exercice et Chassan avocat général retraité. La présence sur cette liste de Léonie et de son fils Philippe, la compagne et le fils adoptif de Louis Bouilhet, sont une nouvelle preuve de l'estime où les tenait Flaubert. Autour d'eux les noms de Clogenson, de Lemarié, de Mulot, etc..., évoquent les membres du futur Comité Bouilhet, qui aura tant de mal à faire admettre le principe d'un buste commémoratif par le Conseil Municipal de Rouen. Pouchet (Georges Pouchet très probablement) fils du directeur du Muséum rouennais, et Alfred Baudry sont deux familiers de Croisset, sur lesquels il n'y a rien de neuf à dire. Mais le nom le plus inattendu et le plus émouvant pour nous, c'est celui du père Dainez, surnommé « Pue-Ventre » (9), ancien proviseur du collège de Rouen, puis professeur de mathématiques à l'école municipale, et qui avait fini par tenir une pension avec un sien collègue avant de prendre définitivement sa retraite.

Ah! j'oubliais, écrivait Flaubert à Louis Bouilhet dans une lettre du 12 octobre 1855. Devine quel est l'homme qui habite à Dieppedalle? Cherche dans tes souvenirs une des plus grotesques balles que tu aies connues, et des plus splendides... Dainez!!! Oui, il est là, — retiré, ce pauvre vieux! Il vit à la campagne en bon bourgeois, loin des mathématiques et de l'Université, ne pensant plus à l'école.

Enorme! Juge de ma joie quand j'appris cette nouvelle. Quelle visite nous lui ferions si tu venais! et quels petits verres, ou plutôt quel cidre doux!... car je suis sûr qu'il brasse lui-même « pour s'occuper ».

Ecoute le plus beau. Il s'est trouvé en chemin de fer avec l'institutrice (10) et a été « très aimable », jusqu'à lui porter ses paquets et courir lui chercher un fiacre. Ils étaient vis-à-vis et il lui faisait du genou. Ils ont eu (à propos de moi) une conversation littéraire. Opinion de Dainez : « Tout le monde écrit bien, maintenant. Les journaux sont pleins de talent. »

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

(8) *Corresp.*, éd. Conard, tome V, p. 54.
(9) Tome I, p. 188.
(10) Juliet Herbert, probablement.

La première fois que ma mère a vu Dainez (prononcez Dail-gnez), c'était à côté d'un poêle (dans le parloir du collège) et il était recouvert d'un carrick à triple collet, vert.

Si tu étais un gaillard, nous porterions cet hiver, tous les deux, un carrick.

Que Flaubert s'intéressât aux grotesques, on le savait de reste. Mais, bien plus encore, il les aimait. Le vieux professeur tant raillé a eu son exemplaire de *Madame Bovary;* c'est une jolie preuve de tendresse cachée, — et un nouveau signe de cette nostalgie qui a toujours fait se retourner le grand romancier vers sa jeunesse.

FRANCIS AMBRIÈRE.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

A propos d'un débat sur la Poésie. — Francis André : *Poèmes paysans* (Journal des Poètes). — Géo Norge : *Le Sourire d'Icare* (Ed. Ça ira). — Hubert Dubois : *La Neige et les Blés* (Journal des Poètes).

Dans le dernier numéro de l'*Avant-Poste,* M. Gaston Pulings s'occupe de *La Désertion poétique.* Son étude rejoint celle que, sur un sujet à peu près analogue, M. Armand Guibert publia, voici deux mois, dans *les Cahiers de Barbarie* et complète on ne peut mieux un pénétrant essai de M. Armand Bernier, *Destin de la Poésie,* dont il fut parlé en son temps dans une de ces chroniques.

Comme on pouvait s'y attendre, médités et écrits par d'authentiques poètes, ces trois essais font montre d'un certain pessimisme. Car, préoccupés avant tout du sort misérable qu'inflige, selon eux, à la poésie, une société de plus en plus orientée vers la satisfaction de ses besoins matériels, leurs auteurs se devaient de traiter en martyrs tous ceux qui, à leur exemple, s'obstinent, malgré l'hostilité ambiante, à brandir haut et ferme le flambeau du lyrisme. De là à vilipender cette société marâtre, à accuser la jeunesse présente des pires trahisons et à dénoncer comme un crime inexpiable le recul croissant de l'esprit devant ce que l'un d'eux dénomme les « réalités raisonnables », il n'y avait qu'un pas. Si bien que, tout imprégnées qu'elles soient d'une ferveur secrète, — car quel vrai poète abjurerait sa foi? — ces trois études revêtent l'allure de pathétiques réquisitoires, débordants d'arguments, mais voués néanmoins, grâce à la complicité d'on

ne sait quels génies malfaisants, aux railleries de ceux-là mêmes qu'ils prétendent clouer au pilori.

Car, sauf aux époques légendaires, il faut bien reconnaître que, de tout temps et à de rares exceptions près, les poètes firent toujours figure de persécutés et n'ont jamais cessé, en enfants orgueilleux qu'ils sont pour la plupart, de vouer aux gémonies le siècle ingrat auquel les lie un sort injurieux.

Quelque zèle qu'ils y aient mis, la poésie — et c'est tant mieux pour elle — s'est toujours méfiée de l'agora et aujourd'hui comme hier, se contente de jardins secrets où viennent la visiter ses dévots.

Réclamer pour elle l'audience des foules, prétendre que les décors, dont elle semble prisonnière, l'influencent, la modèlent, l'exaltent ou la mettent en péril, exciper de quelques-unes de ses floraisons exceptionnelles pour célébrer le siècle qu'elles illustrent, incriminer tel régime politique de ses éclipses passagères, déclarer « que la culture de la science a engendré la religion de l'utile » et que « parallèlement, les progrès mécaniques ont rejeté en marge des préoccupations dominantes de l'homme le souci de son avancement spirituel », apparaissent donc comme autant de sophismes dont la fallacieuse pertinence n'est que l'écho d'une déception ou d'un malentendu.

Si, pour limiter le débat, on s'en tient aux temps actuels, ce n'est pas davantage dans la désertion poétique qu'il faut rechercher les causes de ce divorce. Car jamais les poètes ne furent aussi nombreux qu'aujourd'hui. Les prestigieuses chroniques de M. André Fontainas en portent témoignage et, pour ce qui est de la Belgique, il suffit de considérer l'impressionnante foule d'aèdes groupés depuis la guerre, autour du char ailé d'Apollon. Quoi qu'on en dise, le lyrisme n'est donc pas à son déclin et à moins de fermer les yeux et de se boucher les oreilles, on n'est pas en droit de déplorer sa faillite.

D'où vient, dès lors, le malaise révélé par les articles précités et en vertu de quel privilège trois poètes notoires se sont-ils mis d'accord pour descendre de leur tour d'ivoire en poussant le même cri d'alarme?

Si la poésie a perdu son crédit, affirme M. Gaston Pulings,

c'est parce que depuis quelques années « toute une partie de la jeunesse s'est tournée vers le politique et le social plutôt que, comme précédemment, vers la littérature et la poésie ». A quoi M. Armand Bernier, meilleur observateur, oppose ces propos désabusés :

Nous ne savons plus. Nous sommes las de ces poèmes qui ne sont que des plongées dans les espaces invisibles d'où nous revenons avec des trouvailles inhumaines. Nous sommes las de ces chansons prestigieuses qui ne parlent plus à l'âme de ceux qui les écoutent. Nous nous reprenons à préférer *Sagesse* aux *Calligrammes.*

Et M. Armand Guibert ajoute :

On sait à quels extrêmes d'ellipse et de rigueur, depuis Edgar Poe jusqu'à Ungaretti, en passant par Baudelaire, Mallarmé et Valéry, s'est portée cette passion de la clairvoyance. Une conscience de soi à ce point aiguë ne peut aboutir qu'à la dissociation du *moi* et à une sorte de narcissime intellectuel, voué à demeurer stérile. La peau de chagrin de la matière poétique se rétrécit au fur et à mesure que la glose s'étend. Je ne veux pas dire par là que le poète n'a pas besoin d'idées, ce qui serait proprement monstrueux; mais il est hors de doute qu'il a effarouché les esprits pour avoir trop affiché son dessein de convaincre et de légiférer. Il a ainsi rendu possible un double schisme : celui du public que ne suffisent pas à retenir les questions de technique, celui des continuateurs pour lesquels importe seule l'activité expérimentale.

Plus que personne, dans le cours de l'histoire littéraire, les poètes de l'après-guerre ont affirmé, en effet, leur volonté d'étayer leur œuvre sur une base théorique, et de dissocier ce « Charme » où les Anciens voyaient avant tout magie et délégation du divin.

D'où il appert que si nombre de jeunes hommes, aussi amoureux qu'ils soient du « verd laurier », ronsardien, ont déserté « la littérature et la poésie », ce n'est point tant, comme se l'imagine M. Pulings, à cause d'une problématique conversion « au politique et au social », mais bien parce que les divers appels dont ils percevaient les échos ne répondaient en rien à leurs aspirations profondes.

Sous les incantations de vagues enchanteurs prêchant la fin des dieux et le retour à la barbarie primitive, ils avaient vu s'effondrer, l'un après l'autre, tous les temples où, depuis des siècles, les âmes en quête d'absolu venaient s'abreuver d'infini.

Dans un tintamarre de cris et une profusion d'images désordonnées, les vieux rythmes qui jusqu'alors avaient aussi bien régi l'harmonie des corps que l'effusion des esprits, s'éparpillaient en inquiétantes extra-systoles. Aux « gènes exquises » de M. Paul Valéry, succédait une déconcertante anarchie jugée indispensable à la libération de possibilités et d'instincts trop longtemps refoulés.

Parfois, il est vrai, d'aucuns, demeurés fidèles à des lois désormais périmées, faisaient mine de s'insurger contre ces reniements enfiévrés, mais c'était finalement pour sombrer dans un hermétisme de surface, aussi néfaste à l'élan lyrique que la délirante extase qu'il prétendait combattre.

Et quand d'autres, plus proches de la vie, se montraient attentifs aux palpitations de leur cœur, c'était moins en vue de restituer à l'homme un domaine qui lui appartient de toute éternité, que pour assurer à la moindre de leurs paroles l'ambitieuse vertu d'un message.

Message, beau mot certes, et qui sonne comme le verbe même de Dieu dans maintes strophes d'un Baudelaire, d'un Mallarmé et d'un Rimbaud, mais d'autant plus redoutable que la plupart de ses thuriféraires confondent sous son étiquette le grand poète et le marchand d'orviétan.

Sous quelque angle qu'on l'envisage, la poésie semble donc en fâcheuse posture, et cela par la faute de ceux-là mêmes qui certifient le mieux la servir. Mais prompte à déjouer tous les pièges et à se ressouvenir aussitôt des dangers côtoyés, on la sent prête, depuis peu, à un redressement décisif que M. Armand Guibert, aussi bon thérapeute que sévère clinicien, se plaît à signaler dans ces lignes consolantes :

> Ce sera, dit-il, la gloire de nos contemporains d'avoir remis à l'honneur les puissances du cœur et de l'imagination..... Que les philosophes construisent sur les nuées de savantes et contradictoires explications du monde, mais qu'ils n'imposent pas aux plus inemprisonnables des hommes les lourdes chaînes de leurs systèmes fermés.

Ces lourdes chaînes qui tiennent la poésie momentanément captive, ce n'est ni M. Francis André, ni M. Géo Norge, ni même M. Hubert Dubois qui les subiraient sans révolte. Uniquement soucieux de donner l'essor à leurs songes, ces

trois poètes entendent demeurer maîtres de leur destin. Si leur credo diffère et si, dans ses **Poèmes Paysans,** M. Francis André ne s'évade que rarement de l'élémentaire et du tangible auxquels le condamne d'ailleurs le titre même de son ouvrage, M. Géo Norge dans **Le Sourire d'Icare,** comme M. Hubert Dubois dans **La Neige et les Blés,** se plaisent à des jeux plus subtils.

Examinons donc ces trois œuvres en commençant par les *Poèmes Paysans,* qui s'adressent directement à notre cœur.

Poèmes Paysans : ce titre ambitieux, par sa simplicité réelle ou feinte, ferait aisément taxer de supercherie tout autre poète que celui-ci. Mais quand on sait qu'à l'exemple de M. Philéas Lebesgue, M. André gère sa ferme et se livre depuis toujours aux travaux des champs, nulle autre épigraphe ne semble mieux convenir à son livre.

Sans doute, s'inspirant de M. Francis Jammes, M. André aurait pu, sans crier gare, s'annexer quelque illustre titre virgilien. Personne ne lui en aurait fait reproche, et le poète des *Géorgiques* tout le premier s'en serait, fort probablement, montré ravi. Mais, tout compte fait, on ne peut que le féliciter de sa décision. Elle révèle sa sagesse et confirme sa sincérité.

Cette sagesse et cette sincérité se retrouvent du reste, à chaque page de son ouvrage où l'on se plaît à suivre, sous la conduite de quelqu'un qui les connaît mieux que personne, les phases d'une humble vie farouchement accrochée à la terre.

Qu'il nous décrive donc avec un sobre lyrisme soit les féeries du printemps et de l'été qui sont les saisons fastes pour le laboureur et le poète, soit la bonté résignée de ses bêtes familières, M. Francis André trouve de pathétiques accents, directement jaillis du cœur. On sent qu'il adore son destin et qu'il ne cesse d'en savourer les bienfaits. Pour les avoir vécus dès son enfance, les drames menus ou tragiques de son coin de terre font partie intégrante de sa chair et de son esprit. Dans sa voix chantent le vent, les sources, la feuillée et la plainte des épis fauchés, et n'était la littérature qui de temps en temps y mêle ses grincements, on rangerait, sans hésiter, M. André parmi les plus indéniables rénovateurs de la poésie bucolique.

Car ce fléau des âmes simples n'a pas été sans exercer ses ravages sur ce fier paysan, demeuré malgré tout sensible aux vains bruits du monde. Maints de ses poèmes en portent la trace et il en est où, sous prétexte de solidarité humaine, M. André s'égare dans les pires poncifs.

Pareil reproche ne peut s'appliquer et ne s'appliquera vraisemblablement jamais à M. Géo Norge, pour qui la poésie se confond toujours avec les indicibles spectacles du monde intérieur.

Car que nous livre *Le Sourire d'Icare,* sinon la suprême aventure d'un poète requis par l'espace et dont, après avoir rejailli de la terre qu'il empourpre, le sang injustement versé fleurit aussitôt l'azur d'une constellation nouvelle?

Après M. Eric de Hauleville, M. Géo Norge reprend ce vieux thème en l'assouplissant à une pensée tributaire de Jules Laforgue par son angoisse métaphysique, et de Charles Van Lerberghe par son charme ailé. C'est dire l'inquiète et délicate beauté de cet ouvrage et le rang que, grâce à lui, M. Géo Norge s'assure parmi les poètes d'aujourd'hui.

La Neige et les Blés, de M. Hubert Dubois, porte en épigraphe cette phrase de Nathaniel Hawtorne : « On entendait frapper mystérieusement sur le mur, à la place où il y avait une porte maintenant condamnée. »

Et dans un de ses poèmes on lit :

> Ce rêve (ce poème) où je dois pénétrer, régner,
> Sans doute il n'est encor que désordre, feu d'ordres.
> Mais n'ai-je point par là sujet de me croire informé
> Avant l'heure, à mon temps par les dieux annoncés
> où l'âme à l'homme enfin doit imposer son ordre.

Si donc, jusqu'à présent, le poète a vainement frappé à la porte condamnée, du moins contemple-t-il sans colère, et presque avec une secrète joie, son front meurtri et ses poings ensanglantés. Car sans avoir pénétré dans le temple caché derrière ce mur, il en a pressenti les merveilles et cela console ce roi dépossédé du dur apprentissage d'être mortel.

Absolu dans son amour comme dans sa foi, il les évoque avec plus de véhémence que de piété et quand, aux heures de sa plus grande inquiétude, il se précipite aux pieds de

Dieu, c'est moins en pénitent qu'en égal. Comme il aime et déteste à la fois son orgueil, s'il cherche alternativement un refuge dans la neige des cimes et l'or vivant des moissons, c'est afin de pousser loin de tous et parmi les prières qu'il s'inflige, la clameur de l'éternel inconsolé. Aussi ses paroles trahissent-elles sans cesse le duel que livrent au fond de lui, une âme hantée d'infini et une chair dévorée de mille flammes. Qu'il lui advienne alors de profiter d'une embellie et de partir à l'aventure sur les eaux, une lame de fond surgit à point pour noyer d'un remous les reflets d'étoiles qui lui servaient de guides.

De ce drame éternel, nous percevons tous les échos dans un poème admirable, écrit, dirait-on, dans une sorte d'état second, mais que l'on souhaiterait néanmoins allégé de quelques ténèbres inopportunes.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Pierre Brodin : *Le roman régionaliste américain*, Librairie G.-P. Maisonneuve, Paris. — John Steinbeck : *Of mice and men*, Covici Friede. — Edgar Lee Masters : *Walt Whitman*, Scribner. — Gay W. Allen, *Walt Whitman and Jules Michelet*, Etudes anglaises, mai 1937. — *The Idyll of Brook Farm*, Office of Director of Boston Public Library, Boston Mass. — *Irving Babitt : As I knew him*, G. R. Elliott, « The American Review », november 1936. — Wallace Stevens : *Ideas of order*, Knopf. — Mémento.

J'écris cette chronique non loin de l'Espagne tourmentée. Je ne sais pourquoi, j'entends dans les livres que mon attention ravivée vient de parcourir, un écho de la tourmente espagnole. Romans ou Poésie, si l'inquiétude humaine qui ravage notre douloureuse voisine ne s'y trouve pas directement exprimée, me semblent la contenir, la suggérer et, le dirai-je, l'expliquer.

Le livre de Pierre Brodin, **Le Roman régionaliste américain,** porte en sous-titre : « Esquisse d'une géographie morale et pittoresque des Etats-Unis. » Nous serions donc mal venus de lui demander un aperçu vraiment critique des œuvres nombreuses qu'il cite et résume. Pourtant, méfions-nous et n'accusons pas hâtivement Pierre Brodin de légèreté. Il a voulu nous servir de guide à travers le dédale des romans régionalistes, c'est-à-dire « ceux qui prennent pour cadre une unité régionale » et non pas juger et jauger. J'avoue que,

dépouillé de toute ambition critique, ce livre se lit avec plaisir, un peu comme on parcourt un livre d'images pour se reposer l'esprit. Ces images nous promènent des Etats de la Nouvelle-Angleterre, où s'attarde en des teintes sévères la tradition puritaine, aux Etats du Sud où la race noire chante ses nostalgiques mélopées et ses Spirituals naïfs. Nous reconnaissons au passage des visages connus, le jeune Américain dont le regard avide se tourne vers les terres fabuleuses, la jeune fermière dont le cœur ardent se dessèche dans la solitude; nous entendons, évoquées d'une plume rapide par Pierre Brodin, les querelles qui mettent aux prises patrons et ouvriers dans les cités modernes et même dans les vallées pastorales de la Californie.

Et justement voilà que passe l'attachante figure d'un jeune auteur dont je voudrais présenter le dernier roman. John Steinbeck vient de publier **Of Mice and Men** qui est, si je ne me trompe, son troisième roman. *Tortilla flat,* qui fut son premier, remonte à 1935. *In Dubious Battle* est de 1936 et mérite qu'on s'arrête un instant sur sa portée socialisante. Steinbeck tâche d'y montrer comment la lutte entre ouvriers et employeurs peut atteindre une région et une catégorie humaine qu'on ne s'attendrait pas à voir en ces affaires : la Californie et ses cueilleurs de fruits. On sait quelle richesse la Californie tire des pommes, mais ce qu'on sait moins, c'est que les hommes chargés de la cueillette forment une catégorie et un syndicat dont les revendications causent mille difficultés aux planteurs. Sans domicile fixe, errant de plantation à plantation, ces bohèmes sont devenus des lutteurs acharnés, mais « la bataille reste douteuse », si nous en croyons John Steinbeck. Plus intérieur, plus tendancieux, plus contestable paraîtra son nouveau livre au titre séduisant, *Hommes et Souris,* et dont je vais maintenant dire un mot.

Il s'agit, cette fois, de deux gars (*guys,* disent aussi les Américains) que rien ne rattache à la vie sociale d'un pays donné. Comme les cueilleurs de pommes de la Californie, Lennie et George sont deux chemineaux, mais, contrairement au chemineau de Richepin, Lennie et George rêvent de devenir bourgeois; « *They dont belong no place* », c'est vrai, mais leur désir commun est qu'à force de travail et d'économie ils

puissent arrêter leur course nomade et, sur un sol qu'ils posséderaient enfin, passer des jours tranquilles et heureux. Lennie est un homme à l'âme tendre et au corps athlétique. George est plus intelligent. Ils sont unis par une profonde amitié. Ils travaillent toujours côte à côte et rien au monde ne pourrait les séparer. Un jour, l'embauche et le hasard les poussent tous deux chez un certain Curley, marié à une mauvaise femme : et c'est fini, la paix quitte le cœur des deux amis. Lentement, traîtreusement, la femme de Curley, qui n'en est pas à ses débuts, remplace aux yeux de Lennie tous les autres désirs. George, dans un accès de jalousie, tue son ami. Il a suffi d'un regard chargé de passion pour saper la commune construction de leur rêve.

Ce thème n'est pas rare dans le roman américain : la passion vient comme viennent les souris, dans le calme nocturne d'une maison. Méfions-nous des façades tranquilles et heureuses. L'influence de la psychanalyse est manifeste ici; nous savons que la théorie du refoulement et de l'explosion a toujours eu un attrait particulier pour l'anglo-saxon. Déjà, Emerson, en 1840, étudiait l'agitation trouble de cette force intérieure qu'il appelait d'un mot heureux, la *Sur-âme,* et qui n'était autre chose que l'Inconscient des modernes.

Le contemporain d'Emerson, **Walt Whitman,** dont il a été si souvent question dans les pages du *Mercure,* la connaissait si bien, cette Sur-âme, qu'il « l'invitait souvent à flâner » et que d'elle jaillirent, un beau jour, les déroutants *Brins d'herbe,* émerveillement de Léon Bazalgette. Edgar Lee Masters, le poète de *Spoon-River*, vient de consacrer à Whitman une biographie qui, sans apporter rien de nouveau, présente une lecture facile et plaisante. Masters nous avertit dès l'entrée qu'il se gardera des explications freudiennes. Il voit le poète des *Brins d'herbe* comme un grand enfant, « tendre et pitoyable ». D'où son amour de l'humanité. D'où son rêve d'une fraternité universelle. L'explication de Masters ne mène à rien, bien entendu.

Il n'empêche que Masters, poète lui-même et par conséquent disposé à comprendre un autre poète, écrit quelques pages émues sur l'attitude de Walt Whitman pendant la guerre de Sécession, et on ne peut que l'approuver lorsqu'il nous dit

que Whitman, en vieillissant, devenait « flamme pure » et produisait une poésie où toute inquiétude avait disparu. Mais cette fantaisie whitmanienne, qui prit au cours de sa vie tant de visages différents et qu'il reconnut le jour où ce fut celui de la « mort divine », cette fantaisie, qui nous l'expliquera?

Peut-être n'est-ce qu'au prix de mille approches que le critique arrivera à comprendre le jaillissement du poème, et c'est pourquoi des articles comme celui de Gay W. Allen dans les *Etudes Anglaises* de mai 1937 sont les bienvenus. Il s'agit de l'influence que la traduction de quelques œuvres de **Jules Michelet,** notamment *Le Peuple,* a exercée sur Whitman. Gay W. Allen rapproche des phrases de l'un et l'autre écrivain dont la similitude est frappante. Par exemple : « *He sleeps upon the storm* », cueilli dans Michelet, et

Thou who has slept all night upon the storm,

pris dans Whitman.

L'auteur conclut que « du reste tout le poème n'est qu'une paraphrase ou une expansion des métaphores de Michelet ». Il va plus loin, il écrit :

> *Le Peuple* contient toutes les principales idées de la philosophie de Whitman, démocratie, religion, art. Et en maint endroit les *Brins d'herbe* ne sont qu'un écho de la phraséologie du *Peuple.*

On sera étonné de retrouver l'écho de tous les livres que Walt Whitman a lus, dans ses poèmes ou dans ses proses. Cet autodidacte avait le respect de la chose imprimée. Son sens critique était nul : à côté d'une métaphore de Michelet qui séduisait sa fantaisie, nous retrouverons l'écho d'une phrase prétentieuse, la trace toute chaude d'une expression pittoresque cueillie dans le journal du soir. Et il gardait les découpures de livres et de journaux qu'il annotait parfois. On en trouve des monceaux à Washington (Congress Library) et c'est une chose curieuse qu'un poème de Whitman, qui s'étale comme jailli de source, puisse traîner dans son flot tant de scories ou de feuilles sèches.

Quant à conclure, comme le fait Gay W. Allen, que « *the adhesive love* » dans Whitman correspond exactement à « la fraternité populaire » dans Michelet, c'est une question trop complexe et trop longue pour que je songe à l'aborder ici.

D'ailleurs, j'en ai traité à diverses reprises et j'ai pris position dans le débat.

Walt Whitman doit beaucoup à tous les courants d'idées où le hasard le mêlait, et surtout à ce mouvement philosophique qui, autour de 1840, harmonisait les doctrines sociales de Fourier et les extases swedenborgiennes. On le connaît mal en France et c'est dommage, car la somme de pittoresque et d'héroïsme est grande en des âmes comme celles de Channing, d'Emerson, de Ripley, de Theodore Parker, de Thoreau.

Je conseille la lecture d'une brochure de 46 pages, concernant **L'Idylle de Brook-Farm,** ce phalanstère gagné dès 1843 aux idées de Fourier, et en 1846 à Swedenborg. *The Harbinger,* qui était le journal du phalanstère, portait en exergue cette maxime empruntée à Swedenborg : « Toutes choses, aujourd'hui, sont pourvues et préparées et attendent la lumière (1). » C'étaient des humanistes, des poètes, peu faits pour la vie sociale et quotidienne et c'est une entreprise admirable que d'avoir essayé de prouver par la réalité que leur idéal était de ce monde.

L'humanisme, qui fait aujourd'hui un peu figure d'exilé (non seulement en Amérique, mais encore dans l'ancien monde) a toujours eu ses représentants aux Etats-Unis, où la culture se réfugie dans une élite relativement peu nombreuse. On sait que Irving Babbitt, par exemple, sut grouper dans l'Université d'Harvard un certain nombre d'étudiants ou d'amis, attachés comme lui à « redécouvrir les nobles cimes de la pensée dans le passé, tout le long passé, celui de l'Occident et celui de l'Orient, dont l'Amérique est l'héritière ». Ainsi s'exprime un disciple de Irving Babbitt dans *The American Review* de novembre 1936. *G. R. Elliott* nous dit **Comment il l'a connu,** soit pendant les cours, soit dans la vie, de 1927 à 1931, date à laquelle Irving Babbitt mourut. C'est une tâche délicate de dire aux autres ce que fut un poète, un musicien, un écrivain que nous avons connu dans l'intimité. Elliott n'y réussit qu'à demi. Mais il nous communique pleinement une chose : la silencieuse fierté de Irving Babbitt qui, tout en aimant son pays plus que tous les autres pays au

(1) En anglais dans le texte, bien entendu.

monde, nourrissait un certain mépris à l'égard de l'Américain moyen et de ses préoccupations sociales et mondaines. Je note cet aveu :

Sa façon de converser (comme c'est le cas pour Dr Johnson) était beaucoup plus flexible et séduisante que son style écrit... Dans sa conversation, maint détail de la vie moderne se trouvait traité avec indulgence et humour.

Humour et indulgence, on peut le dire, manquent à son style, et c'est grand dommage : Irving Babbitt aurait pu prétendre à un retentissement plus considérable si ses livres (*Rousseau and Romanticism,* par exemple, le plus populaire de tous) eussent été plus faciles, et je veux dire plus agréables à lire.

De l'excellent article d'Elliott je retiens encore cette déclaration :

Irving Babbitt était Américain par son énergie sans repos. Sa vie fut une campagne sans repos contre la mobilité américaine.

Sur l'animosité que Irving Babbit a rencontrée dans le milieu professoral à Harvard, si nous en croyons son ami et disciple G. R. Elliott, l'article en question donne des renseignements qui feront sourire. Il est vrai qu'il ne ménageait pas ses collègues et ne craignait aucun tournoi intellectuel. Il paraît que, tout de même, Babbitt était modeste et, conscient de ses limites, il disait volontiers : « Moi, je ne suis qu'un critique. »

On sait que la théorie proposée et défendue par Babbitt s'apparente à celle d'Ernest Seillière, dont il connaissait les écrits. Il vient justement de paraître en Suède, rédigé en anglais, un livre que je ne peux que signaler, ne l'ayant pas encore lu : *Humanism and naturalism, a comparative study of Ernest Seillière, Irving Babbitt and Paul Elmer More* (Folke Leander).

Paul Elmer More, dont j'ai eu l'occasion de parler dans de précédentes Chroniques, est un des nombreux défenseurs de la culture classique et de l'ordre traditionnel.

Idées d'Ordre, tel est le titre que nous trouvons aussi sur la première place d'un livre de vers. Wallace Stevens (se souvient-on de son précédent volume de poèmes *Harmonium?*)

se prend à dire, comme Jean Cocteau, et après les mêmes promenades vagabondes dans le domaine de la fantaisie : « Je suis le serviteur de l'ordre.» Mais qu'on se rassure. Le lecteur n'y perd rien. Témoin ce petit poème où nous retrouvons la délicatesse charmante de Wallace Stevens :

L'or qui tombe en rosée,
Il mouille les pigeons.
L'or parti, s'en vont les oiseaux
Séchés...
Les pigeons ne s'envolent jamais,
Sauf quand passe l'évêque
En sa robe colorée.

Ainsi vont les choses. L'Amérique du Nord, quand on cherche son véritable visage sous les faux masques, nous apparaît proche de la vieille Europe : une tradition à recréer et à défendre, avec le souci des réalités actuelles, hante les esprits vraiment libres, là-bas comme partout. C'est surtout dans les revues qu'il se décèle, le besoin d'ordonner la vie multiple d'aujourd'hui. Les grandes et cruelles questions qui divisent l'Europe s'y retrouvent plus directement que dans romans et poèmes. *The American Review* (qui a remplacé *The Bookman*) se fait la citadelle des idées traditionnelles contre l'inquiétude et l'anarchie. Les livres français y sont très sympathiquement analysés. (*Les Etudes Anglaises*, qui ont remplacé à Paris *La Revue Anglo-Américaine*, leur rendent la politesse, à cet égard : Charles Cestre, Maurice Le Breton et d'autres y analysent les livres américains avec cette mesure et cette finesse qui, dans la critique moderne, sont choses assez rares. Signalons en passant que les *Etudes Anglaises*, dont le secrétaire général est Louis Bonnerot, font plus de place aux livres britanniques qu'aux livres états-uniens, comme il est normal).

MÉMENTO. — *Books abroad*, autumn 1936; Birthday number, dedicated to France, evaluations by John Charpentier, Régis Michaud, Albert Schinz, etc., Oklahoma Press : remarquable numéro où sont critiqués les ouvrages français de notre époque. — *Poetry, a magazine of verse*, continue, après la mort de Harriet Monroe, son admi-

rable défense de la poésie anglaise, et ceci en plein Chicago : dans le numéro d'août 1937 des vers de Marion Strobel :

A north wind is touching tired men,
They lift their eyes in wonder...

The American Review, october 1936 : *Hilaire Belloc* par G. K. Chesterton. (Article charmant d'émotion et d'esprit). — *I dance with Nietzsche* par Benjamin De Casseres. (Les livres de De Casseres, nous dit la première page de celui-ci, ont de 5.000 à 15.000 mots chacun et seront indéfiniment publiés par l'auteur. Tempérament volcanique, ce Benjamin De Casseres, et devant qui ne trouve grâce aucune des faiblesses ou aucun des travers de l'espèce humaine). — *Charles Baudelaire : Flowers of evil* par Ch. Dillon et Ed. Saint-Vincent Millay, Harper. Excellente translation en anglais. — *Oscar W. Firkins : Power and Elusiveness in Shelley,* University of Minnesota. Je n'oublierai jamais le dédain avec lequel Firkins parlait des poètes romantiques, surtout de Walt Whitman : je l'entends dire : *Whitman loved anybody with the stress on body.* Et pourtant Firkins était d'une lumineuse intelligence et possédait un don réel d'humour : c'est peut-être pour cela qu'il ne comprenait pas le doux mensonge poétique. — *Andrew R. Morehouse : Voltaire and Jean Meslier,* Yale University Press, sérieuse discussion du prêtre apostat et de son influence sur Voltaire.

JEAN CATEL.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

La Belgique et la garantie allemande. — La complexité du cas de la Belgique dans le cadre de l'Occident européen frappe de plus en plus les esprits attentifs à l'évolution de la situation internationale. La déclaration en date du 13 octobre par laquelle l'Allemagne reconnaît l'inviolabilité et l'intégrité du territoire belge éclaire d'un jour nouveau la position prise par le gouvernement de Bruxelles sous l'impulsion du roi Léopold III, et qui, dans le cas où des complications graves se produiraient, poserait une série de problèmes de droit et de fait dont la solution ne laisserait pas d'être très délicate. Il ne s'agit pas de se payer de mots, de formules généreuses mais vides de substance politique. Dans une affaire de cette importance il faut avoir le courage de regarder en face les réalités. En somme, la Belgique a cessé d'être le pivot de l'Entente occidentale, telle que celle-ci s'affirmait depuis la grande

guerre, et elle redevient le territoire interdit aux armées de tous les Etats voisins qu'elle était avant 1914 et dont la violation par l'Allemagne impériale fut l'argument de la guerre mondiale. Ce nouvel état de choses constitue-t-il une garantie pour la sécurité générale de l'Occident? Ou bien, comporte-t-il des risques nouveaux pouvant avoir pour effet de précipiter la catastrophe? Il ne faut pas se dissimuler qu'une Belgique volontairement neutre et réduite à ses seules ressources est une proie relativement facile pour un agresseur puissant et dénué de scrupules, comme l'était celui de 1914, pour lequel « nécessité ne connaît point de loi ». L'avenir seul — un avenir qui n'est peut-être plus très éloigné — peut nous fixer à cet égard.

L'évolution annoncée par le discours que le roi Léopold III prononça devant ses ministres réunis en conseil au mois d'octobre 1936 est maintenant totalement accomplie. Tout cela est né, on le sait, de l'insigne faiblesse dont a fait preuve la Société des nations lorsqu'il s'est agi de faire jouer les dispositions du Pacte à propos du conflit sino-japonais de 1932 d'abord, du conflit italo-éthiopien ensuite. Les petits pays ont pu se rendre compte qu'aux heures de crise internationale les principes qui se trouvent à la base du Pacte, qui constituent sa raison d'être, ne pèsent pas lourd dans la balance en face des « égoïsmes sacrés ». Le réarmement massif de l'Allemagne sans réaction appréciable de la part des puissances les plus intéressées à faire respecter les clauses militaires du traité de Versailles, la répudiation unilatérale du traité de Locarno et la réoccupation en force de la zone rhénane démilitarisée, ce qui enlevait à la Belgique, comme à la France d'ailleurs, la plus sûre garantie de sécurité qu'elle tenait de la victoire commune des alliés en 1918, achevèrent de jeter le trouble dans les esprits dans le royaume voisin. Ajoutons-y les méfiances provoquées par la signature du pacte d'assistance mutuelle franco-russe, les Belges redoutant par-dessus tout d'être entraînés dans un conflit n'affectant pas leurs intérêts et d'être obligés, dans certaines circonstances, à entrer en guerre pour apporter aide et assistance à la Russie soviétique, et on aura une idée des raisons politiques et psychologiques qui ont provoqué l'évolution de la politique ex-

térieure du gouvernement de Bruxelles et ont encouragé la partie la plus active de l'opinion flamande à réclamer le retour de la Belgique à une politique de neutralité tout au moins volontaire.

L'idée étant que le peuple belge, sans revenir à son statut de neutralité juridique d'avant 1914, doit rester seul maître de ses décisions et de son attitude en cas de conflit international, qu'il doit organiser solidement la défense de son territoire, et, pour le surplus, demeurer fidèle aux obligations résultant pour lui du Pacte de la Société des nations, la France et l'Angleterre ont consenti, par une déclaration commune faite au mois d'avril dernier, à délier la Belgique des engagements pris par elle aux termes du traité de Locarno et de l'accord anglo-franco-belge de Londres. Par contre, prenant acte de la résolution de la Belgique de se défendre contre toute agression, d'empêcher que son territoire puisse être utilisé comme base d'opérations ou comme voie de passage en vue d'une agression contre un autre Etat, et aussi de la volonté publiquement affirmée par le gouvernement belge de remplir en conscience ses devoirs de membre de la Société des nations, les deux grandes démocraties occidentales maintenaient leurs engagements d'assistance envers la Belgique pour le cas où celle-ci viendrait à être l'objet d'une agression non provoquée. La déclaration franco-britanique rétablissait ainsi au profit de la Belgique, en attendant la conclusion d'un nouveau pacte occidental, la garantie solidaire de la France et de l'Angleterre, sans que la nation belge eût à fournir une contrepartie quelconque à cet engagement. Depuis le mois d'avril, la question de savoir si l'Allemagne donnerait à la Belgique une garantie équivalente était posée, et on savait que des pourparlers étaient en cours à cet effet entre Bruxelles et Berlin. Mais les conceptions que l'on avait dans les deux capitales de la position nouvelle de la Belgique étaient très différentes. L'Allemagne ne se montrait disposée à prendre des engagements qu'envers une Belgique effectivement neutre et résignée à n'invoquer en aucun cas contre le Reich ses obligations de puissance sociétaire de Genève. La Belgique, au contraire, entendait maintenir intégralement son droit de décider souverainement de l'attitude à prendre par elle

dans toutes les circonstances et se montrait résolue à demeurer fidèle à tous ses devoirs de membre de la Société des nations. Pendant des semaines et des mois l'affaire resta au point mort; mais brusquement, vers le 10 octobre, on apprit que le gouvernement du Reich s'était enfin arrêté à une formule dont le cabinet de Bruxelles pouvait se borner à prendre acte sans manquer à l'esprit et à la lettre de ses engagements antérieurs.

Cette formule se trouve inscrite dans une déclaration unilatérale s'inspirant de l'esprit même de la déclaration franco-britannique du mois d'avril, et par laquelle l'Allemagne constate que l'inviolabilité et l'intégrité de la Belgique sont d'un intérêt commun pour les puissances occidentales. Le gouvernement du Reich confirmait donc sa détermination « de ne porter atteinte à cette inviolabilité et à cette intégrité en aucune circonstance et de respecter en tout temps le territoire belge, sauf, cela va sans dire, au cas où la Belgique, dans un conflit armé où l'Allemagne se trouverait engagée, concourrait à une action militaire contre elle ». La déclaration du 13 octobre ajoute que le gouvernement allemand est prêt, comme le gouvernement britannique et le gouvernement français, à accorder assistance à la Belgique dans le cas ou celle-ci serait l'objet d'une attaque ou d'une invasion. Le cabinet de Bruxelles se borna à prendre acte de ce solennel engagement du Reich, lequel ne comportait de contre-partie d'aucune sorte de la part de la Belgique; mais la lecture attentive du commentaire officiel allemand et du commentaire officiel belge qui accompagnèrent la publication de ce document diplomatique faisait apparaître une singulière équivoque. Le commentaire allemand précisait notamment que l'engagement du Reich n'est lié qu'à une seule condition : l'Allemagne recouvrerait sa liberté d'action vis-à-vis de la Belgique au cas ou celle-ci interviendrait militairement aux côtés des adversaires du Reich dans une guerre où celui-ci se trouverait entraîné.

Ce cas se produirait naturellement non seulement dans l'éventualité où des forces armées belges combattraient aux côtés de nos adversaires, dit le commentaire de Berlin, mais aussi dans l'hypothèse dans laquelle le gouvernement belge — le cas échéant sur la

base de son affiliation à la Société des nations — devrait un jour mettre le territoire belge à la disposition des forces ennemies en tant que terrain de passage ou base d'opérations.

Ceci tend évidemment à exclure l'éventualité où la Belgique aurait à remplir les engagements qu'elle a contractés en vertu du Pacte de Genève. Or, le commentaire officiel de Bruxelles souligne précisément « que le gouvernement belge, en prenant acte de la déclaration du gouvernement allemand et en appréciant l'esprit qui l'a dictée, n'a nullement perdu de vue ses obligations comme membre de la Société des nations ». Au cours d'un débat qui eut lieu au Sénat belge, M. Spaak, ministre des Affaires étrangères, déclara :

Par rapport au Pacte de la Société des nations, en ce qui concerne la sécurité collective, il n'y a rien de changé à nos positions antérieures. J'insiste sur le fait que la note allemande précise qu'une assistance sera donnée *si la Belgique en exprime le vœu.* Cela confirme notre thèse suivant laquelle nul n'a droit de venir à notre secours sans que nous l'ayons appelé.

Le sénateur socialiste M. Henri Rolin a dit à propos de l'interprétation à donner à l'article 16 du Pacte de Genève :

Si nous étions engagés dans une action contre le Reich, c'est que l'Allemagne aurait violé le pacte Briand-Kellogg et aurait pris figure d'agresseur au regard du Pacte de la Société des nations. Nous aurions donc le devoir d'intervenir. C'est l'Allemagne, et pas nous, qui aurait déclenché le conflit par un manquement aux engagements. Il est en tout cas inadmissible qu'on érige en *casus belli* le respect d'un engagement.

D'autre part, à la Chambre belge, M. Hymans, ancien ministre des Affaires étrangères et leader du parti libéral, dont la compétence en cette délicate matière est reconnue par tous, a rappelé avec force que les obligations de la Société des nations demeurent entières, que le droit de passage à travers le territoire belge doit être accordé de pleine volonté, de libre consentement, et que la décision doit être prise selon les devoirs, les intérêts et les circonstances. M. Hymans a dit, avec toute l'autorité qui s'attache à sa parole, qu'on ne peut imaginer en aucun cas que la Belgique puisse être attaquée par l'Angleterre, la France ou la Hollande, et que la décla-

ration allemande ne saurait entraîner un changement de « climat politique » pour la nation.

Nos souvenirs, nos sympathies, nos intérêts, la parenté de nos institutions, a dit le grand leader libéral, nous rapprochent de l'Angleterre et de la France. Il faut garder ces amitiés naturelles et nécessaires.

Il y a, on le voit, de sensibles nuances entre l'interprétation que l'on donne à Berlin et celle que l'on donne à Bruxelles à la déclaration allemande. Les Belges n'ont qu'à se rappeler comment fut violée la neutralité de leur pays en 1914 pour savoir exactement ce que vaut une signature allemande au bas d'un « chiffon de papier ». C'est ce qui a amené la *Nation Belge* a exprimer l'avis qu'il convient de ranger la déclaration allemande du 13 octobre dans les archives belges sur le même rayon que le traité de neutralité violé en 1914 par l'Allemagne impériale et le traité de Locarno répudié unilatéralement par l'Allemagne hitlérienne...

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Emmanuel Grévin : *Djerba l'île heureuse et le sud-tunisien*. Avec des illustrations h. t.; Stock. 19 »

Henry de Montherlant : *Flèche du sud*. (Coll. *Les maîtres du style*); Maurice d'Hartoy. » »

René Pottier : *La Tripolitaine vue par un Français;* Edit. Sorlot. 30 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Georges Lakhovsky : *Radiations et ondes,* sources de notre vie; Edit. S.A. C.L. 7 »

Histoire

Jacques Castelnau : *Fouquier-Tinville, le pourvoyeur de l'échafaud;* Hachette. 18 »

Judaïsme

X. : *Les Hébreux vus par un amateur;* Esquirol, Alger. 15 »

Littérature

Georges Barelle : *Le pèlerin lyrique*, entretiens du Roure avec Louis Le Cardonnel poète de la lumière, notes et souvenirs; Lethielleux. 12 »

René Bray : *Sainte-Beuve et l'Académie de Lausanne*, chronique de Cours sur Port-Royal 1837-1838; Droz. » »

O. L. Forel : *Aphorismes;* Edit. de Cluny. » »

Aladar Kuncz : *Le monastère noir*, adapté du hongrois par L. Gara et M. Piermont. Préface de Jacques de Lacretelle. (Coll. *La connaissance de soi*); Nouv. Revue franç. 27 »

Heinrich Man : *Zola*, traduction française de Yves Le Lay. Préface de G. Gruau; Nouv. Revue critique. 6 »

Marie-Rose Michaud-Lapeyre : *Itinéraire des sites lamartiniens de Savoie.* Préface de Léon Auscher. Notes d'Albin Huart; Dardel, Chambéry. » »

Sainte-Beuve : *Port-Royal*, le Cours de Lausanne 1837-1838, publié sur le manuscrit de Chantilly par Jean Pommier. Première partie : *Le Texte;* Droz. » »

Poésie

Louise Blanc-Tavernier : *Refuge.* Préface de Han Ryner; Debresse. 10 »

Maurice Dumons : *Poésies sèches;* Malfère. 12 »

Gemma : *Chants de la douleur, 1933-1937.* Lettre préface de Léon Frapié; Messein. 7 »

Hubert Hubac : *Incarnations ;* Edit. du Trident. » »

Rose-Marie Malet : *Chants de la nuit et de la mer;* Aubanel père, Avignon. » »

Blanche Maschino : *Ephémère;* Revue moderne des arts et de la vie. 10 »

Paul Teissonnière : *La gerbe du soir;* Edit. du Foyer de l'Ame, Bruxelles. 25 »

Politique

Maria de Cardona : *La terreur à Madrid*, avec une préface de Louis Bertrand; S.G.I.E. 3 »

André Chamson : *Retour d'Espagne. Rien qu'un témoignage;* Grasset. 12 »

Alfred Mendizabal : *Aux origines d'une tragédie. La politique espagnole de 1923 à 1931.* Préface de Jacques Maritain; Desclée De Brouwer. » »

André Tardieu : *La révolution à refaire : La profession parlementaire;* Flammarion. 18 »

Gabriel Trarieux d'Egmont : *Que sera 1938? Année de transition difficile en attendant la dictature prochaine;* Flammarion. » »

*** *Le Drame du pays basque;* S. E. I. E. 4,50

Questions médicales

Docteur François Decaux : *La médecine par les plantes. Les propriétés réelles des herbes, légumes et fruits, selon les plus récentes découvertes médicales.* Avant-propos du Docteur Henri Leclerc; Edit. Duchartre. 25 »

Questions militaires et maritimes

Général Faurie : *Souvenirs*; Subervie, Rodez. » »

Questions religieuses

Vice-Amiral H. Joubert : *La guerre d'Espagne et le Catholicisme*, réponse à Jacques Maritain; S.G. I.E. 2,50

Cardinal Verdier : *L'Eglise devant le monde moderne;* Flammarion. 1,95

Roman

Noële Edmond About : *Frère jaune;* Tallandier. 15 »

Gaston Bonheur : *Les garçons;* Nouv. Revue franç. 18 »

Léo Cassil : *Le voyage imaginaire*, traduit du russe par Vera Ravikovitch et Henriette Nizan; Nouv. Revue franç. 18 »

Georges Duhamel : *Chronique des Pasquier : Les Maîtres;* Mercure de France. 15 »

Henri Ghéon : *Les détours imprévus;* Flammarion. 22 »

O. Henry : *Martin Burney et autres dupes*, mis en français par Maurice Berblock; Desclée De Brouwer. 12 »

Marcel Hamon : *Le 491e péché;* Malfère. 15 »
Charles Morgan : *Sparkenbroke*, traduit de l'anglais par Germaine Delamain. Préface de René Lalou; Stock. 27 »
Louis Patelle : *Wang;* Nouvelle Revue franç. 20 »
Paul Pourot : *La bonté aveugle;* Baudinière. » »
Jean Rouxel : *Dans un regard;* Impr. Ramlot. » »
Jane Valriant : *Sur un air anglais;* Nouv. Editions de Paris. 15 »
Raymonde Vincent : *Campagne;* Stock. » »

Théâtre

Georges Philippe Dhas : *Satanas*, poème dramatique en un prologue et 4 épisodes; Edit. de la Sphère. » »
Lucienne d'Hermine : *Comédies modernes. (Soir de Venise. Wladimir Radolslaw. Léningrad)*; Debresse. 10 »
Adéodat Lavoie : *Dollard (Sacrifice du Long-Sault)*, poème dramatique en 5 actes. Précédé d'une notice historique de M. l'abbé Lionel Groulx; Aubanel père, Avignon. » »
E. Le Minime : *Judith*, tragédie en 5 actes; Aubanel père, Avignon. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Alfred Mortier. — Robert de la Vaissière, poète en prose. — Prix littéraires. — Esope chez les Berbères. — Un oubli. — Documents baudelairiens. — La poésie contemporaine à l'Exposition internationale. — Errata. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort d'Alfred Mortier. — Né en 1865, il avait gardé jusqu'à ces derniers temps son activité littéraire, et nos lecteurs se souviennent qu'un article de lui paraissait encore dans le *Mercure* du 1er juillet dernier.

Le grand public connaissait surtout Alfred Mortier comme auteur dramatique. C'est dans une de ses pièces, *La Fille d'Artaban*, que débuta Gémier. Il faut citer en outre *Marius vaincu, Sylla, Machiavel et Le Divin Arétin.*

Poète qui maniait avec aisance une forme souple et délicate, il a publié plusieurs recueils de vers : *Le Temple sans idole, La Vaine Aventure, Le Souffleur de bulles.*

Très érudit, il connaissait fort bien la langue italienne et même certains de ses dialectes, ce qui lui a permis de faire connaître en France l'œuvre du dramaturge Ruzzante, de Padoue.

Il avait un naturel aimable et un esprit dont la finesse distinguée se reflète dans son œuvre et qu'ont appréciée les nombreux écrivains et lettrés qui l'ont vu dans le salon où avec sa femme, Mme Aurel, il se plaisait à honorer impartialement le talent, sans distinction d'écoles.

Plusieurs de ses ouvrages (dans le genre dramatique : *La Logique du doute, Marius vaincu* et *Sylla*, — en poésie, *Le Temple sans idole*) avaient paru dans les éditions du *Mercure de France*.

Alfred Mortier est de ceux dont on garde un souvenir plein d'une sympathie sans mélange. — L. M.

§

Robert de la Vaissière, poète en prose. — M. Francis Carco venait d'être élu membre de l'Académie Goncourt lorsqu'un accident coûta la vie à un de ses plus vieux amis : Robert de la Vaissière. Ensemble ils avaient été répétiteurs au lycée d'Agen.

Robert de la Vaissière, qui demeurait 9, avenue de Versailles, a été écrasé devant son domicile, le 15 octobre, par un camion, esomme il allait dîner, dit-on, chez M. Edouard Gazanion. Il était né en 1880. Ses obsèques furent célébrées le 19 octobre, à l'église Saint-Christophe de Javel. Il a été inhumé au cimetière de Bagneux.

« Lecteur » des Editions Albin Michel, et « lecteur » consciencieux, Robert de la Vaissière gardait peu de loisirs pour son œuvre. Il a cependant publié dans la collection *la Phalange*, sous le pseudonyme de Claudien, des poèmes en prose : *Labyrinthes*, d'une inspiration tourmentée. Ce sont des poèmes en prose, aussi, qui forment ses *Derelicts*. Il avait écrit, en collaboration avec M. Carol-Bérard, *alias* Olivier Réaltor, le roman, vu du point de vue de l'humour, de Landru, *Monsieur de Gambais*. Enfin on lui devait une *Anthologie poétique du XXe siècle*, en deux volumes.

Ernest Raynaud, dans la préface qu'il écrivit pour une édition des *Petits Poèmes en prose* de Charles Baudelaire, en 1928, parle non seulement d'une Anthologie de poèmes en prose, que préparait M. Louis de Gonzague Frick, mais d'une « Anthologie de même nature que prépare M. Robert de la Vaissière, le poète en prose de *Labyrinthes* ». Mais celle-ci a-t-elle jamais paru? — G. P.

§

Prix littéraires. — Un prix de 25.000 francs a été fondé par le Conseil municipal de Paris, d'accord avec la Société des gens de Lettres, pour être attribué pendant quatre années, la première fois à un romancier, la seconde à un poète, la troisième à un historien ou essayiste et enfin à un critique.

Il a été décerné cette année à M. Roger Martin du Gard pour l'ensemble de son œuvre.

§

Esope chez les Berbères.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

Monsieur Ch.-H. Hirsch, dans la « Revue de la Quinzaine » du 25 septembre, reproduit un « Conte Berbère » publié par *Méditerranée*. Ce conte me paraît être la copie à peu près conforme d'une fable d'Esope :

Le Lion, l'Ane et le Renard.

Le lion, l'âne et le renard chassèrent de compagnie. Après qu'ils eurent pris beaucoup de gibier, le lion dit à l'âne de faire les parts. L'âne obéit et, faisant autant de portions qu'il y avait de chasseurs, il engagea les deux autres à prendre chacun la leur. Le lion furieux étrangla l'âne aussitôt et chargea ensuite le renard de procéder au partage. Plus avisé que l'autre, il donne presque tout au tyran et ne se réserve que très peu de chose. Excellent animal, s'écria le lion, qui donc t'a appris à faire les partages d'une manière aussi équitable? C'est celui-ci, répondit le renard en montrant l'âne mort. — IVAN ROZIER.

Nous n'avons pas besoin de rappeler qu'on trouve un écho de cette fable d'Esope dans celle que La Fontaine a intitulée *La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion.*

§

Un oubli. — Les oublis ou les erreurs que je puis commettre n'ont pas grande importance. Je dois cependant en signaler un, ne fût-ce que pour me donner satisfaction à moi-même. Dans le numéro du *Mercure* daté du 15 de ce mois, où j'ai cité Baudelaire, Molière, Michelet, Bossuet, Chateaubriand, Barrès, je n'ai oublié qu'un nom, et d'un grand romancier qui pourrait disputer à Flaubert sa place à la droite de Balzac : c'est Zola, simplement.

Comment cela a-t-il pu se produire? Je n'en sais rien. Je n'y comprends rien. Dans la série des *Rougon-Macquart* chacun de nous est libre de préférer tel roman à tel autre. Il y en a deux que j'ai toujours tenus pour des chefs-d'œuvre du roman français : *la Terre* et *l'Assommoir,* ce qui ne signifie pas que les autres soient d'un petit monsieur.

J'ai même toujours pensé qu'on n'est pas fondé à discuter son génie, d'une autre qualité que celui qui fut départi à Balzac et à Flaubert, mais sensiblement équivalente. — HENRI BACHELIN.

§

Documents baudelairiens. — M. R. Jouanne, l'archiviste départemental de l'Orne, qui organisa, il y a deux ans, avec le succès que l'on sait, une « Exposition Malassis et Poulet-Malassis » à Alençon et à Domfront, et dont on annonce, pour paraître incessamment, un ouvrage consacré au célèbre éditeur, veut bien me communiquer des billets de Baudelaire et du comédien Philibert Rouvière qui, offerts jadis par Malassis à M. de la Sicotière, le fameux bibliographile ornais, puis passés aux mains de Mme la Baronne de Sainte-Preuve, sa fille, étaient demeurés, jusqu'à ce

jour, inédits, et ne sont pas sans intérêt du point de vue biographique. Les voici donc :

I

A MONSIEUR GÉRARD DE NERVAL
à l'Odéon.

Vendredi 10 mai 1850.

Mon cher Gérard, je m'imaginais pouvoir, ce soir, profiter de votre billet. Cela demain me sera impossible. Je donne à Malassis votre billet pour la dernière répétition. Il en profitera pour emmener Champfleury. Quant à moi, je vous prie instamment de m'envoyer deux places, *avenue de la République*, 95, *Neuilly*. Remarquez que l'une des deux est pour ma femme. Les femmes vont, je crois, à l'orchestre. De plus, et ceci est important, que les billets que vous m'enverrez ne soient valables que pour deux ou trois jours après le moment où je les recevrai. Veuillez agréer toutes mes amitiés.

Charles BAUDELAIRE.

La pièce que Gérard de Nerval faisait alors répéter à l'Odéon — la première représentation en eut lieu le 13 mai 1850 — c'est le *Chariot d'enfant*, cinq actes écrits en collaboration avec Méry. — « Ma femme » se trouve clairement désignée dans un billet du 8 mai, pareillement à Gérard : il s'agissait de *Mademoiselle Caroline Dardart*, 46, rue Pigalle, — qui s'identifiait bien vraisemblablement avec Jeanne Duval, en compagnie de laquelle Baudelaire venait de rentrer à Paris, après un séjour à Dijon, dont on ne sait à peu près rien, ni la raison, ni la durée.

II

MONSIEUR GUSTAVE LEVAVASSEUR
à Argentan
à la Lande de Louzé (sic)
C. B.

Vendredi 13 oct. 54
Paris.

Mon cher Ami,
Le hazard me fait hier diner dans un cabaret, à côté d'un monsieur inconnu qui me parle de vous. J'entends parler si rarement de vous que je ne puis pas négliger cette occasion de rappeler mon nom à votre souvenir. — J'ai fait vingt questions sur vous.
— Je vous crois très heureux; priez pour qu'il en soit autant de moi, — et le plus vite possible.

Charles BAUDELAIRE.

On sait qu'au beau temps de l'*Ecole normande* (environ 1838-1845), Baudelaire avait été très lié avec Gustave Le Vavasseur, auquel, plus tard, il consacrera une notice; mais la vie les avait séparés, Le Vavasseur ayant regagné le pays natal : La Lande de Lougé, canton de Briouze (Orne). — Le billet qui nous occupe est plein de ratures et traduit, par là, une de ces « grandes crises » où le poète écrivait un jour : « Ce que je souffre en vivant... c'est inexprimable! » *A côté d'un* a remplacé *avec un; Je vous crois : je crois;*

le plus *vite,* le plus *tôt,* et les deux dernières de ces substitutions ne s'imposaient guère... — Le Vavasseur était un catholique pratiquant, à la différence de Baudelaire, d'où le recours à lui. Je ne sais, dans la vie de notre poète, qu'une autre occasion où il ait demandé des prières à sa propre intention. C'est dans une lettre à sa mère (8 octobre [1860?]) :

Je suis horriblement malheureux et si tu crois qu'une prière puisse avoir de l'efficacité (je parle sans plaisanterie), prie pour moi, et vigoureusement, j'en ai besoin.

On doit croire que ce billet avait été remis à un tiers qui devait voir prochainement Le Vavasseur, — peut-être à l'inconnu voisin de table — car il ne porte pas de cachet postal.

III

MONSIEUR CHARLES BAUDELAIRE

rue de Seine, 27

8 août [1855].

Mon cher Baudelaire,

A peine ai-je eu lu les quelques lignes que vous m'avez adressées, que je me suis empressé d'écrire à M. Vaez au sujet de Mme Daubrun.

Je suis charmé que ce soit vous qui soyez chargé de la notice biographique. Je vous enverrai quelques notes.

Je vous serre la main bien amicalement.

ROUVIÈRE.

Il suffit de rapprocher ce billet des lettres à George Sand en date des 14 et 19 août 1855 pour en éclairer l'objet : il s'agissait d'obtenir de Vaez, alors co-directeur de A. Royer à l'Odéon, qu'un rôle fût confié à Marie Daubrun, dans la distribution de *Maître Favilla,* démarche qui n'aboutit point.

La notice biographique est celle de *Philibert Rouvière,* que Baudelaire allait écrire pour la *Nouvelle Galerie des Artistes dramatiques vivants* cette même année 1855, et qui a été recueillie dans *l'Art Romantique.* — JACQUES CRÉPET.

§

La poésie contemporaine à l'Exposition Internationale. — On ne saurait assez souligner l'importance des manifestations poétiques qui eurent lieu le samedi à la Comédie des Champs-Elysées, à l'occasion de l'Exposition.

Ce fut à M. Jean Fraysse, le jeune directeur des *Feux de Paris,* que fut confié le soin d'organiser ces séances. Disons tout de suite qu'il s'en acquitta admirablement et prouva des qualités remarquables d'organisateur.

Une foule immense déferla, à chaque manifestation, dans la salle.

Le premier samedi fut consacré aux « Cahiers du Sud », au Romantisme allemand et au Théâtre Elisabéthain. M. Jean Cassou,

dont on connaît la compétence en la matière, dans une conférence qui aurait pu être plus riche et plus variée, fit un rapide historique de cette grande revue littéraire, qui transmet les noms de nombreux poètes à travers la France et l'étranger. Cette causerie fut agrémentée de poèmes qui furent dits par MM. Marcel Herrand et Jean Marchat.

En ce qui concerne le Romantisme allemand, on avait choisi, pour interpréter quelques auteurs, — Hölderlin, Jean-Paul et Novalis — un jeune spécialisé dans cette époque: M. Paul Dolonne.

Quelques scènes d'*Arden de Feversham,* pièce d'un contemporain de Shakespeare, dans la traduction inédite d'André Gide, furent, pour la première fois, représentées à Paris, par la jeune troupe — pleine d'avenir — du Rideau de Paris.

La seconde matinée fut consacrée à l' « Avenir de la Poésie », conférence de Paul Eluard, ainsi que l'annonçait l'invitation, ornée d'un charmant dessin de Picasso.

Pour la première fois, on vit Paul Eluard faire une conférence. On le vit surtout descendre dans l'arène littéraire et prendre la poésie à la gorge. Ah, ce fut une lutte épique, d'où le poète sortit plus grand que jamais. Quelle parole splendide il transmit, ce soir-là, au public frémissant! Abattues, les tours d'ivoires; rasées, les citadelles poétiques; disparus, les grands maîtres de l'égocentrisme. Tout cela fut balayé en un instant par le souffle puissant qui sortait de sa poitrine. Le poète, ayant un message à transmettre, se doit d'être un frère pour ses semblables. L'époque est finie où il n'était qu'un homme qui, de temps à autres, jetait du haut de son monocle insolent quelque pâture aux affamés. Il n'est pas non plus là, maintenant, pour, par son extérieur étrange et son parler curieux, « épater le bourgeois ». Le poète est un ange qui, une fois l'inspiration reçue, ayant trouvé la voie qu'il recherchait, l'indique à ceux qui l'écoutent.

Venue du fond du ciel, la Voix a parlé. Il nous faut suivre la direction qu'Elle nous a donnée. C'est en songeant à cela que Lautréamont voulait qu'on prît « un poète pour panache ».

Mais, descendu de son nuage irisé, l'ange s'est fait homme pour venir piétiner, avec ses congénères, la boue ancestrale. Il n'est plus seul. Tendant de plus en plus, vers sa poésie, le poète n'est plus un. Il est cent, il est mille, il est tout le monde. Il reflète l'âme universelle. Sa réalité poétique a disparu devant la réalité poétique générale. Point de vue du poète authentique qui, comme tout créateur digne de ce nom, a pour mission de conduire les âmes par sa poétique, comme les anciens pasteurs le faisaient, par leur houlette, de leur troupeau.

André Breton, descendu, le samedi suivant, des pics escarpés et des cimes neigeuses du surréalisme, se fit l'apôtre de l'Humour Noir. Mais, qu'est-ce que cela? L'humour noir est cette sorte d'esprit qui, d'un coup, déplace l'imagination longitudinalement et transversalement dans le rêve. C'est lui qui met le lecteur en relation directe avec l'irrationnel, avec ce monde enchanteur et enchanté qui n'existe nulle part, mais qui se trouve partout. L'humour noir a toujours, sur sa face, un sourire qui ressemble à une grimace causée par la douleur, cependant qu'une larme pointe au bord de sa paupière. L'humour noir est surtout l'humour de ceux qui ne peuvent plus vivre dans notre monde, dans notre petit monde si étroit, si bas, si mesquin, celui de ceux qui, s'y sentant oppressés, désirent respirer plus profondément, plus intensément.

De Swift à Gisèle Prassinos, dernière née des chercheurs d'aventures, l'auteur du « Manifeste du Surréalisme » nous dressa le bilan poétique. L'humour noir, celui de Swift, de Lichtenberg, de Quincey, — qui écrivit un essai sur « De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts », de Grabbe, et particulièrement celui de Baudelaire, qui basa son éthique sur le plaisir : « Qu'importe l'infini de la damnation, à celui qui a, en une minute, trouvé l'infini de la jouissance. » L'humour noir est encore celui de Lewis Carroll, l'immortel auteur d'*Alice au Pays des Merveilles*, celui de Nietzsche, — cf. sa lettre de Turin datée du 6 janvier 1889, — celui de Lautréamont, l'éphèbe à la tête foudroyée. Enfin, l'humour noir est, en partie, celui de J.-K. Huysmans. Il est, à notre époque, représenté par J.-P. Brisset, O. Henri et Alfred Jarry, Grand-Maître de l'Ordre de la Gidouille et inventeur de la Pataphysique...

Et André Breton aurait pu ajouter à ces noms le sien, ainsi que ceux d'Apollinaire, de Max Jacob, d'Henri Michaux et surtout celui de Jean de Bosschère, si l'humour noir est l'expérience qui doit aider à la recherche poétique, celle-ci étant considérée dans son affirmation totale comme un *moyen de connaissance*

Quant à Jean Cocteau, il fut un des « clous » du dernier samedi poétique. Consacrée à la Nouvelle Revue Française, cette ultime séance fut le coup de pinceau final donné à la toile déjà fort avancée de ce panorama poétique.

Remonté, débordant d'entrain et d'enthousiasme, — les *Chevaliers de la Table Ronde* s'étant avérés comme un grand succès au théâtre de l'Œuvre, — Jean Cocteau partit à fond de train dans son improvisation qui touchait à tout. Il parla successivement d'Al Brown, de Charlie Chaplin, de la Chine, des relieurs, des papiers, de lui-même, de son tour du monde, de ses *Enfants Terribles*, du Théâtre de l'Œuvre, des *Chevaliers*, de Jean Paulhan, de Jules Supervielle, de

Max Jacob, de l'inventeur de l'automobile, et enfin des revues littéraires.

Après ce feu d'artifice, Henri Ghéon lut des poèmes de F. Vielé-Griffin et de lui-même, Jean Marchat interpréta *Lien* d'Apollinaire, Florence Lynn, — à laquelle s'ouvre un grand avenir d'artiste — dit *La Ceinture*, de Paul Valéry, *Amour, Couleur de Paris*, de Jules Romains. Ce furent ensuite des poèmes de Paul Fort, que le poète avait tenu à dire lui-même (personne n'aurait su les interpréter comme il le fit), Jules Supervielle, archange tombé du ciel au milieu d'une fosse aux lions qui, à sa voix, se calmèrent instantanément, Georges Pellorson, jeune poète cosmique plein de rythme et de feu, qui refait le Verbe initial, René Daumal, plus caustique que jamais, et Audiberti qui lut d'admirables poèmes.

Pour terminer cette manifestation, digne couronnement d'un cycle poétique, Marcel Herrand et Jean Marchat, directeurs du Rideau de Paris, interprétèrent avec un talent véritable *Philoclète*, proverbe en cinq tableaux d'André Gide, qui transporta les spectateurs aux temps héroïques et aux mystères des héros grecs et de leurs dieux. — V. DE BERVAL.

A l'article qu'on vient de lire, le *Mercure* croit devoir ajouter qu'outre les samedis dont parle le jeune poète V. de Berval, il y eut, à l'occasion de l'Exposition, des lundis et autres jours consacrés à la poésie contemporaine (conférences par des poètes, récitations d'auteurs connus ou même peu connus, etc.). Rappelons, entre autres, la séance en l'honneur de Francis Jammes, dont il est question plus haut dans la chronique de M. Gaston Picard. — L. M.

§

Errata. — Dans le *Mercure* du 1er novembre (article de M. Robert de Souza), page 454, 3e ligne de la note, lire *Ruchou* au lieu de Rucher.

Page 513, note 1 (article de M. Guillot de Saix), lire *Dramatistes grecs*, au lieu de *Dramatistes Lyrics*.

§

Le Sottisier universel.

Aux environs de 1844, Barbey d'Aurevilly habitait dans la paisible *Cité d'Antin*, au numéro 16, et, vers la fin de l'après-midi, drapé dans sa cape romantique, il descendait l'avenue de l'Opéra, traversait le Louvre. — *Les Nouvelles littéraires*, 9 octobre.

« Un sonnet sans défaut vaut mieux qu'un long poème », disait ce bougon de Boileau. — *Gringoire*, 15 octobre.

Le geste qu'eut alors Marchenoir de caresser à travers les barreaux, la croupe du tigre royal, rappelle à s'y méprendre, celui de Hauteclaire Tassin, comtesse de Savigny du *Bonheur dans le crime* des Diaboliques. Je ne crois pas cependant que ce fut une réminiscence, mais plutôt une caresse au doux souvenir que Léon Bloy conserva toujours à Villiers de l'Isle-Adam. — *Cahiers Léon Bloy*, n° de septembre-octobre.

« Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve », dit Victor Hugo. — *Revue hebdomadaire*, 2 octobre, p. 34.

Quatrépingles arpentait, le long du rapide qui allait l'emmener vers les bords de la Gironde, le quai de la gare de Lyon. — *L'Auto-Garage*, 2 septembre.

La planète Vénus est entourée d'un manteau de gaz carbonique, si épais que sa surface est toujours cachée. — *L'Œuvre*, 8 août.

Mireille interpréta plusieurs de ces fameuses chansons. Elle les chante exactement comme il faut, avec une voix fort menue, mais qu'une bonne diction rend intelligible pour toutes les bourses. — *La Gazette de Biarritz*, 3 septembre.

En nettoyant son pistolet, un gendarme se tue mortellement. — *La Tribune républicaine*, 2 septembre.

Un autobus touche le navire amiral américain : un tué, dix-huit blessés. — *La Presqu'île Guérandaise*, 29 août.

Mgr Costantini, représentant du « pape rouge », c'est-à-dire du cardinal chef de toutes les missions catholiques, est une figure des plus originales du Vatican qui a fait une très belle carrière en chimie. — *Paris-Soir*, 4 octobre.

Dans les Basses-Pyrénées, M. Léon Bérard retrouve la présidence à la magnifique majorité de 34 voix contre 37. — *L'Epoque*, 21 octobre.

§

Publications du « Mercure de France ».

Chronique des Pasquier. LES MAÎTRES, par GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française. Vol. in-16 double-couronne, 15 francs. Il a été tiré : dans le format in-16 double-couronne, 1075 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés de 100 à 1174, constituant l'édition originale, 40 fr.; 25 ex. sur pur fil Lafuma, marqués de A à Z, hors-commerce; et dans le format in-octavo raisin, 22 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 22, *souscrits;* 66 ex. sur hollande van Gelder, numérotés à la presse de 23 à 88, *souscrits;* 11 ex. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 89 à 99, *souscrits.*

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.